DEFENSE DE L'HOMME



1re année. — N° 3 REVUE MENSUELLE Décembre 1948. — Prix : 40 francs

DÉFENSE DE L'HOMME

Revue mensuelle
paraissant toutes les fins de mois

CONDITIONS D'ABONNEMENT
FRANCE, ALGÉRIE, COLONIES

Six mois	250 fr.
Un an	400 fr.

EXTÉRIEUR

Six mois	300 fr
Un an	500 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE
concernant l'administration et la rédaction à Louis Lecoin, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme Lecoin (même adresse que ci-dessus) N° 4.504-77 - Paris.

Prix de l'exemplaire : 40 fr.

SOMMAIRE N° 3

Une bonne nouvelle

Albert Camus et Jean Giono viennent de m'écrire, en réponse à une demande que je leur avais adressée, qu'ils acceptent volontiers de collaborer à Défense de l'Homme. *Qu'ils donneront incessamment un premier article et d'autres ensuite, aussi souvent qu'ils le pourront.*

Je tiens à les en remercier tout de suite à cette place ; à leur dire combien leur adhésion m'enchante — en leur avouant, toutefois, qu'il était dans mon programme, avant même que sorte le premier numéro, de les comprendre au plus tôt parmi les collaborateurs de cette revue.

Louis LECOIN.

Amnistie pour les nôtres
Amnistie pour les leurs
Amnistie pour tous !

ILS seraient encore 90.000 qu'on tiendrait claquemurés dans les geôles ou parqués entre des barbelés. D'autres informateurs avouent 50.000 tout au plus — afin, sans doute, de ne pas accabler trop cette France garde-chiourme.

Et la peine de l'indignité nationale aurait été prononcée des centaines de milliers de fois, atteignant de nombreux fonctionnaires qu'elle prive de leur emploi ou de leur retraite — les vouant à une quasi-misère.

Nous ferons le silence sur ceux qui disparurent, lâchement assassinés, durant la période maudite qui fit la nuit sur notre pays. Aujourd'hui, si l'irréparable n'était accompli, la plupart d'entre eux seraient absouts même par des tribunaux aux ordres. N'en parlons pas puisque nous ne pouvons plus rien pour eux que donner un souvenir à leur mémoire et exécrer les monstres qui ordonnèrent leur crucifixion. N'en parlons pas, car nous avons mieux à faire que nous attarder sur de lugubres souvenirs. Et puis, novembre n'est plus. Allons plutôt au secours des autres qui périraient vite si nous tardions davantage. Allons au secours des morts vivants qui glissent vers la tombe avant l'heure.

Sont-ils 90.000 ou seulement 50.000 ?

Ils sont trop, en tout cas.

Il s'en trouve de tout jeunes et de bien vieux.

Les souffrances morales, les privations multiples causent la maladie; la malpropreté, une promiscuité digne des pires galères amènent les épidémies. Quand on remarque des vides dans les prisons, ils ne sont pas le fait des « amnisties » de M. Auriol, mais de la camarde qui fauche sans effort dans le tas.

90.000 emprisonnés ! Faites donc la somme des douleurs qu'un pareil chiffre représente. Imaginez ce qu'est l'existence des malheureux ainsi traités, retranchés du reste de l'humanité et privés de tout contact avec l'ensemble des hommes. S'ils sont fatigués à l'extrême, intellectuellement usés d'avoir trop espéré leur liberté, et que même le pouvoir d'imagination se dérobe à leurs pauvres efforts, comment supportent-ils les interminables journées et les longues nuits ?

90.000 emprisonnés ! Combien cette longue théorie de persécutés représente-t-elle de pauvres gens qui, dehors, guettent la sortie d'êtres chers ? Combien de sœurs et frères, de mères et pères, combien d'enfants, combien d'épouses ?

C'est une plaie affreuse au flanc d'un pays que cette masse d'hommes emplissant les ergastules.

Je conçois que l'on tue.

On tue par colère, on tue pour n'être pas tué, on tue par griserie, on tue parce que la machinerie humaine est détraquée, on tue parce que l'on arme vos mains et que vous êtes devenus des pantins disloqués, sans âme, dont les vrais tueurs tirent les ficelles.

On tue en une seconde, en une minute. On ne tuerait pas cependant durant des mois et des années.

Mais on laisse mourir à petit feu des milliers d'humains dans les prisons.

Même s'ils ont été coupables, en avons-nous le droit ?

Nous-mêmes, sommes-nous tellement sans reproche ?

Reconnaissons que s'il fallait jeter en prison tous ceux qui ont manqué aux lois, peu ou prou, on ne serait pas loin d'inverser l'ordre apparent. Peut-être, alors, trouverait-on difficilement les

90.000 individus assez vertueux pour demeurer libres.

Récemment, un journal d'étudiants estimait à 800.000 les cas d'avortement pratiqués annuellement en France. Autant avouer que toutes les femmes y passent — les huppées comme les pauvresses.

Pas vu pas pris. Toute la multitude a adopté la formule et se débrouille. Ça donne cette société sans grandeur, cette société peureuse et lâche. Oui, peureuse et lâche, puisque 800.000 femmes, pour ne parler que des plus récentes ayant enfreint la loi, permettent sans protester qu'on emprisonne chaque année trois ou quatre cents de leurs sœurs malchanceuses.

Les prisons, bien sûr, n'ont pas le privilège d'abriter seulement des saints, et même notre ami Challaye, réclamant l'amnistie au début de son article, admet des exceptions pour certains délinquants. Assurément, nous connaissons des actions répugnantes et des condamnés qui n'attirent pas forcément notre pitié.

Est-on certain, toutefois, que, parmi ces impardonnés, il n'y en ait point d'innocents ? Rappelons-nous comment la justice fut rendue en 1944-1945. Pour tuer le chien, on avait vite fait de lui découvrir la rage. Me rappelant cette vindicte abominable, je suis disposé à libérer bien des coupables dans la crainte de maintenir dans les fers un seul martyr. Hélas ! il s'en trouve plus d'un mêlé aux bagnards de la pire catégorie.

Et puis, ces bagnards-là, ceux pour lesquels notre cœur ne s'émeut pas autrement, d'où viennent-ils, dans quelle pâte furent-ils pétris ? Ils sont nés de la guerre et c'est le mauvais levain patriotique qui les créa.

On a ouvert toutes les écluses, mis en branle toutes les passions. Comment les responsables de la guerre peuvent-ils s'étonner de l'abominable résultat qui devait fatalement en résulter. Ils ont recréé la forêt de Bondy et paraissent surpris que les détrousseurs pullulent. Ils ont mis le crime à l'honneur et ne voudraient pas qu'il y eût des criminels.

Et de se prétendre conducteurs de peuples !

Vous ai-je convaincus, camarades ? Ai-je réussi à vous gagner tous à l'idée d'une amnistie sans restriction et intégrale ? Je le voudrais. Ainsi, nous posséderions plus d'allant pour pousser ensemble nos pas plus loin en faveur de la libération d'individus qu'il ne s'agit pas d'aimer indistinctement, mais de ne plus faire souffrir. Ah ! je sais bien que je vous ai tous persuadés de cette nécessité, si j'ai réussi à vous parler en ancien détenu qui en a suffisamment enduré pour connaître à fond la question. Pas un de vous ne souhaiterait l'emprisonnement même de son pire ennemi s'il se doutait de la profonde détresse qui accable l'homme en prison.

***

J'allais commettre un oubli impardonnable en ne vous intéressant pas au sort des « fautifs » en fuite, ceux qui vivent en proscrits un peu partout. Ils ont échappé au bagne mais beaucoup traînent une existence de paria.

Il m'a été donné récemment de contempler une photographie de Georges Dumoulin, leader syndicaliste, condamné par contumace à la peine de mort. Qu'a-t-il donc fait pour mériter une telle sentence ? Rien qui concerne les tribunaux. Je n'arrivais pas à m'évader de cette photo tellement elle était fascinante. Elle le représentait quelque part, en plein travail manuel, vieilli affreusement, hâve à faire peur, avec un regard si pitoyable de bête traquée que vous crieriez tous grâce pour Dumoulin si la prudence ne m'interdisait de reproduire ce document.

***

Je ne me contenterai pas, s'agissant d'une amnistie générale, de lancer en avant le seul nom du pauvre Dumoulin qui a été mon ami voilà bientôt 40 ans et qui me fut toujours sympathique en dépit de volte-face souvent incompréhensibles. J'aurais choisi, j'en conviens, un dossier commode à plaider.

Je me penche, au contraire, sur tous

les dossiers et je les plaide sans exception. J'élargis tous les prisonniers. Pourquoi opérer un tri et comment faire une discrimination équitable ?

J'amnistie tout le monde même si d' « authentiques » fripouilles sortent de prison à la faveur de cette loi de justice et de pardon. Ils augmenteraient si peu le nombre imposant des coquins qui trafiquent, volent et tuent sans jamais être inquiétés et mis à l'ombre.

J'amnistie les galopins qui atteignaient les 15 ans en 1939 et qui, l'exemple aidant, jouent à présent à la petite guerre pour leur propre compte.

J'amnistie tous les simples soldats, quel que soit leur « crime », puisque des officiers supérieurs recouvreraient leur liberté en même temps que tous les autres incarcérés. Il ferait beau voir, au surplus, que l'on s'acharne sur les insoumis et les déserteurs après avoir fait de Thorez une espèce de pair de France.

Et il va de soi que je ne laisse aucun détenu politique moisir sur la paille de son cachot.

— Tu amnistierais Béraud ?

Volontiers ! D'autant plus qu'il a été faussement inculpé, et odieusement condamné pour des articles parus dans « Gringoire » avant la guerre — écrits abominables, certes, mais qu'on ne réprima pas à l'époque. On a choisi une période trouble pour se débarrasser d'un homme qu'un gouvernement à direction socialiste n'osa pas jeter en prison au lendemain du suicide de Roger Salengro. Béraud n'a pas été jugé, il fut exécuté.

J'amnistie Béraud, avec plaisir même, pour avoir retrouvé, signée de son nom, une lettre vieille de 25 ans dans laquelle il réclamait crânement, contre Poincaré et Clemenceau ,la libération de notre cher Cottin.

— Tu amnistierais Maurras ?

Sans hésitation parce qu'il a été jugé dans les mêmes conditions et pour des raisons identiques.

J'amnistie Maurras qui n'eût jamais, lui, fait grâce à ses adversaires; qui eût mis la moitié de l'humanité sous les verrous dans le but d'assurer le triomphe de ses idées personnelles. Je l'amnistie d'abord parce qu'il est innocent — je me souviens que sous l'occupation allemande « L'Œuvre » lui reprochait de porter atteinte à l'influence hitlérienne avec son leitmotiv : « La France seule ». Je l'amnistie parce qu'il sera moins dangereux en liberté qu'en prison. Je l'amnistie enfin parce qu'il m'est doux de contribuer à l'élargissement d'un ennemi — d'un vieillard de 80 ans.

— Tu amnistierais le maréchal Pétain ?

Pourquoi pas ! Il dépasse les 90 ans et il ne me déplairait point qu'il mourût dans sa maison du Midi, dans un bon lit comme beaucoup de généraux. Je l'ai approuvé lorsqu'il signa l'armistice, je ne puis l'en blâmer aujourd'hui.

Tout de même il y a un Pétain que j'amnistierais moins vite : c'est celui qui présida au carnage de Verdun. Mais, qui s'avise de le lui reprocher ?

***

Mon interpellateur ne m'interrogea plus. Il était persuadé de la nécessité et de l'urgence d'une amnistie intégrale.

— Maintenant, me dit-il, que nous avons amnistié ces trois-là (les plus exécrés d'entre les prisonniers), ces trois-là qui couvraient de leur ombre tous les autres, les prisons devraient ouvrir largement leurs portes et laisser échapper la longue file des malheureux.

— Elles le devraient.... Ce retour à la vie des 90.000 emprisonnés aurait dû coïncider avec l'anniversaire de la naissance de Christ, en fin d'année quand tout est amour — ou le paraît.

Louis LECOIN.

Ne faites pas attention aux petites choses ; il en est tant de grandes qui attendent le battement de votre cœur. — Abel GANCE.

Pour une politique de neutralité

En dehors de toute politique proprement dite, deux mots d'ordre devraient, me semble-t-il, s'imposer à tous les libres esprits fidèles à un idéal de paix :

Paix intérieure par l'intégrale amnistie de tous les soi-disant collaborateurs qui n'ont pas été des agents payés de l'ennemi et n'ont pas été coupables de dénonciations ayant amené la mort ou la déportation ou l'arrestation d'autrui ; — par le retour de tous les hommes compétents dans les administrations dont ils ont été arbitrairement chassés ; — par une énergique *désépuration* (traduction française du terme utilisé par les Américains au Japon : *unpurging*).

Paix internationale par la neutralité des peuples refusant de participer au conflit armé des « Deux Grands » ; donc, d'abord, pour nous, Français, par la neutralité française.

⁂

J'ai tenté de justifier cette thèse dans le premier numéro de notre revue. J'ai soutenu que, sans mettre sur le même plan U.R.S.S. et U.S.A., nous ne devrions point participer à une guerre éclatant entre les deux Etats ; que nous éviterions peut-être ainsi de subir l'absurde cataclysme ; qu'en tous cas, nous aurions la fierté de n'y avoir pas donné notre consentement.

J'ai eu récemment l'occasion de trouver, pour une période de l'histoire qui rappelle assez la nôtre — les dix années qui ont suivi la débâcle de 1871 — des déclarations d'hommes d'Etat que je voudrais bien entendre sortir de la bouche de nos dirigeants.

C'est Gambetta disant en 1876 : « La France doit se tenir à l'écart, et, tout en faisant des vœux pour la paix, ne rien faire, ne rien dire qui puisse de près ou de loin l'engager avec personne. »

A ces déclarations d'un homme de gauche répondent, en 1880, celles du chef de la droite, le duc de Broglie : « La France, dans les conseils de l'Europe, doit offrir et apporter ses bons offices, son influence pour apaiser tous les sujets de conflit ; mais elle doit toujours avertir ceux avec qui elle traite que, si ses conseils ne prévalaient pas, ou même si elle ne réussissait pas à prévenir tous les conflits, elle est décidée personnellement à rester en dehors de toute complication, et qu'elle veut rester maîtresse d'elle-même, libre de son action et surtout de son abstention personnelles. Quand elle entre dans les conseils de l'Europe, elle y entre neutre et libre de tout engagement, et neutre et libre elle en doit sortir. »

⁂

Que l'aspiration à la neutralité fasse actuellement des progrès dans le monde, on peut, il me semble, le constater sans être victime d'un optimisme excessif.

Pour la France, j'ai entendu à la radio citer de bons extraits d'articles lus dans *Franc-Tireur* — un *Franc-Tireur* allégé de ses collaborateurs et de ses collaboratrices communistes. Et j'ai découvert avec satisfaction dans *Combat* (notamment n° du 27 octobre 1948) des articles de Claude Bourdet recommandant *la neutralité armée*. Sans insister sur la valeur de cet armement, j'en retiens l'idée de neutralité, que l'auteur applique à toute l'*Union occidentale :* « Qu'un apaisement mondial provisoire survienne, comme il semble possible, au cours de l'année qui suivra l'élection présidentielle américaine, ... qu'un souffle de raison descende alors sur nos pays, et il n'y aura pas d'autre politique européenne, je ne dis pas logique, mais possible. »

On m'objecte qu'actuellement les staliniens et les stalinisants approuvent cette politique, qui permet à l'U.R.S.S. de gagner du temps. J'observe que, cependant, ils ne recommandent point la neutralité à l'égard de l'U.R.S.S. J'ajoute qu'il y a toujours intérêt à retarder toute guerre ; que, pendant le temps ainsi gagné, des forces de paix peuvent intervenir ; qu'aucune guerre n'est jamais fatale. Je reste personnellement fidèle à l'esprit munichois, pour tout l'avenir.

Hors de France, la politique de neutralité garde ses partisans et en conquiert de nouveaux.

Bien entendu, les peuples qui se sont honorés en restant neutres au cours du dernier massacre ne découvrent aucune raison de renoncer à cette attitude. Les dirigeants suédois le proclament. Le ministre des Affaires étrangères de la Confédération helvétique, M. Petitpierre, déclare que la neutralité reste le principe directeur de la politique extérieure de son pays, même alors que celui-ci adhère à la convention de coopération économique européenne.

C'est tout particulièrement en Italie que l'opinion publique se montre de plus en plus favorable à la volonté de neutralité. Certes, le socialiste stalinisant Pietro Nenni se livre à un simple chantage lorsqu'il dit à Montecitorio que l'adhésion au Bloc occidental déclencherait un mouvement de désobéissance civile. Mais c'est un parti gouvernemental, le parti socialiste minoritaire de Saragat, qui réclame « la non-participation de l'Italie à tout accord de nature militaire ». Tous les témoignages établissent que tel est bien l'état d'esprit général. L'envoyé spécial du *Monde*, Raymond Millet, peut écrire (numéro du 23 novembre 1948) : « Après deux guerres, *l'une improductive, l'autre ruineuse*, toute l'Italie, ou peu s'en faut, ne voit de salut que dans une abstention au moins provisoire. »

N'est-ce pas aussi l'attitude d'un autre vaincu, le peuple allemand ? Certes, nos journaux nous trompent souvent sur ce point : ne faut-il pas lui prêter une volonté de guerre, quand ce ne serait que pour lui voler des usines sous prétexte de le désarmer ? Mais, parfois, la vérité filtre en certains témoignages. Par exemple, dans cette lettre d'un correspondant particulier du *Monde*, Alain Clément (numéro du 27 novembre 1948) : « Une forte majorité d'Allemands semblent dégoûtés de la guerre ; à part de rares fanatiques, personne n'y voit une chance de revanche. »

L'entrée de l'Allemagne et de l'Italie dans une Fédération européenne y servirait la cause de la neutralité.

Cet esprit soufflerait-il même au delà du rideau de fer ? Certains ont expliqué par une telle hypothèse le détachement de Tito à l'égard de l'U.R.S.S. Je me demande si cette bienfaisante supposition a quelque exactitude : faut-il cesser de voir le dictateur yougoslave avec les yeux de Simone Téry (il y a quelques années !...) ?

⁂

Même hors d'Europe on distingue certains symptômes favorables. M. Etienne Gilson nous apprend que, si les dirigeants du Canada se préparent à la guerre, la province française de Québec s'y montre résolument réfractaire, tout en restant ardemment hostile au stalinisme : « Un peuple de trois à quatre millions d'habitants qui lutte héroïquement depuis deux siècles pour survivre, redoute une saignée dont les suites seraient pour lui mortelles. Ce que l'Irlande a si merveilleusement réussi pendant la dernière guerre, pourquoi ne le réussirait-il pas à son tour ? » (*Monde*, 2 décembre 1948.)

Glorifions, enfin, la République de Costa-Rica qui, la première, vient de donner au monde un magnifique exemple en supprimant son armée. A elle va l'hommage apporté par Nietzsche, en une page de *Le Voyageur et son Ombre*, au premier peuple « s'écriant librement : « *Nous brisons l'épée !* » et détruisant toute son organisation militaire jusqu'à la racine... *Plutôt périr que haïr ! Plutôt périr deux fois que se laisser haïr et craindre !* Il faudrait que cette formule devînt un jour le principe supérieur de toute société harmonieuse. »

Félicien CHALLAYE.

DONNEZ VOTRE AVIS

Si vous approuvez cette revue, ne dites rien, agissez en sa faveur. Laissez la parole à ceux qui pensent devoir critiquer, à ceux qui auraient des suggestions à nous soumettre. Que ceux-là n'hésitent pas à nous écrire, à nous faire part des améliorations qu'ils entrevoient pour que DEFENSE DE L'HOMME plaise à tous, même aux plus exigeants.

Nous répondrons dans le prochain numéro avec le souci de ne mécontenter personne, si c'est en notre pouvoir.

CEUX D'HIER

Victor MÉRIC

Plus de quinze ans qu'il nous a quittés ! Déjà ! Il est mort à Paris le 10 octobre 1933, emporté en quelques semaines par un cancer à l'estomac. Il avait 57 ans.

Nous sommes quelques-uns qui en portons fidèlement le deuil dans notre cœur. En le perdant, j'ai perdu mon meilleur ami, mon grand frère aîné. Mais, malgré ma tristesse, à peine atténuée par les années, je me demande souvent si ce n'est pas lui qui a eu le lot le plus enviable ?

Il est parti avec toutes ses illusions. Où sont les nôtres, hélas ! Malgré un scepticisme apparent et goguenard, il avait la foi dans son action, il l'a gardée jusqu'à son dernier souffle. Or, nous avons bien du mal aujourd'hui à nous défendre contre le doute.

⁂

Il a cru avec ferveur à la paix. Il a travaillé toute sa vie à la préserver, à la consolider, à en magnifier et répandre le culte. Il lui avait voué toutes ses forces. Cet homme, bon et généreux, comme le pain et le vin, n'a eu qu'une véritable haine dans son existence : celle de la guerre. On peut dire qu'il lui a tout sacrifié. Dans la préface d'un de ses livres, *Fraîche et gazeuse*, il écrivait :

J'ai constamment lutté contre la guerre, avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre, à la veille de l'autre guerre (celle qu'il n'a pas vue, mais qu'il pressentait). *Une marotte, si vous voulez. Mais je tiens à ce qu'on me rende justice sur ce point. J'y tiens très sérieusement. Le reste n'a pas d'importance...*

⁂

Le reste n'a pas d'importance... Le reste, c'est toute son œuvre d'écrivain et de polémiste, ses romans, ses pamphlets innombrables, ses critiques théâtrales, ses livres d'histoire, son activité politique dans plusieurs groupements plus extrémistes les uns que les autres, tout ce qu'il a lancé, éparpillé, comme un semeur prodigue, aux quatre vents de l'espace !

S'il avait eu le moindre sens de l'intrigue, le plus petit grain d'ambition, il aurait pu, avec ses dons infinis, sa culture encyclopédique, sa fantaisie débridée, son imagination inépuisable, figurer sans peine dans la cohorte des grands romanciers à succès, des hommes politiques nantis et satisfaits, des journalistes qu'on s'attache à prix d'or. Babioles que tout cela !

⁂

A plus de 50 ans, il avait rêvé de doter le pacifisme d'une doctrine et de grouper toutes les bonnes volontés dans une « croisade pour la paix ».

Cette croisade, il a commencé à la mener presque seul. Il ne rencontrait alors que des sourires sceptiques. Personne, ou presque, autour de lui, n'avait confiance : comment était-il possible d'organiser un mouvement pacifiste, à l'écart de tous les vieux partis, en conviant à s'unir des hommes séparés par leurs convictions politiques, leurs croyances, leurs méthodes d'action, pour lutter efficacement contre la guerre ?

Tous les soirs, après sa besogne quotidienne, il est sur la brèche. Pèlerin des temps nouveaux, il s'en va dans le froid, la pluie, la neige, porter la bonne parole aux banlieues d'abord indifférentes, sinon hostiles, puis dans toutes les villes de France. Et l'idée prend corps. La Ligue des Combattants de la Paix s'organise, se développe, trop vite même, car elle ne tardera pas à subir une crise de croissance.

Pour appuyer l'action de la Ligue, Méric a voulu fonder un journal. Sans un sou, avec le seul appui de ses amis, des ligueurs, des sympathisants de plus en plus nombreux, il a lancé *la Patrie humaine*.

C'est à ce journal qu'il réservera, quand il devra quitter la Ligue, à la suite de quelques désaccords intérieurs, toutes ses forces, toute sa foi, toute sa tendresse.

Sa *Patrie humaine !* Ce fut sa dernière

œuvre, la plus belle, la plus difficile aussi Mais il eut la joie de la voir grandir, s'épanouir, jeune, ardente, combattive, toujours pauvre, mais toujours fière, indépendante et libre ! Quand il fut parti, nous avons tout fait pour qu'elle continue, qu'elle reste digne de lui. Et nous n'avons jamais perdu l'espoir, Monclin et moi, de la ressusciter.

⁂

S'est-il trompé ?

Il avait prévu les horreurs de la guerre moderne, où les civils seraient « dans le bain » plus que les militaires, où la décision ne serait plus cherchée sur les champs de bataille, mais à l'intérieur des pays eux-mêmes, dans l'anéantissement, à coups de nappes de gaz et de bombes incendiaires, des usines, des cités, des hommes. Il avait, dans des pages prophétiques, dépeint l'hallucinant exode des populations, chassées de leurs demeures, traquées sur les routes.

Tout cela s'est réalisé. Si la guerre des gaz n'a pas eu lieu — cette fois ! — nous avons vu les villes détruites et les civils écrabouillés du haut du ciel, la famine saisissant à la gorge les populations, la misère s'étendant pour des lustres sur le monde entier et, couronnant le tout, la bombe atomique, dont les effets dévastateurs ont dépassé tout ce que l'imagination pouvait concevoir.

S'il revenait, que dirait-il, en contemplant ce spectacle d'un monde qui s'est acharné à se détruire lui-même et se glorifie de son aberration ?

Il sourirait d'un sourire un peu amer et constaterait simplement, de sa voix douce et sans éclat :

— *Pour du beau travail, c'est du beau travail. Ils ont f... tout par terre ! Eh bien ! Il faut recommencer, voilà tout !*

Parce qu'il avait raison ! Parce que nous avions raison ! Nous étions trop faibles, peut-être, mais nous avions raison.

⁂

Mais la place m'est mesurée. Il y aurait beaucoup à dire sur l'homme lui-même, sur sa modestie, son courage, son indulgence, sa sensibilité, sur toutes les richesses intérieures qu'il recélait. Je veux toutefois souligner que personne au monde n'a pratiqué autant que lui le culte de l'amitié. Si, un autre : son ami, son grand ami Sébastien Faure.

Pendant trente-cinq ans, a pu dire ce dernier, *nos mains se sont si souvent et fraternellement serrées, nos cœurs ont si fréquemment communié dans la même émotion, nos consciences dans la même révolte, nos esprits dans la même indignation !*

Par des voies différentes, souvent, ils ont mené le même combat. Ils n'ont pas toujours été d'accord sur les principes, ils se sont toujours trouvés côte à côte dans l'action.

Quelle plus magnifique illustration de cette amitié que cette constatation : au moment où Sébastien Faure crée *le Libertaire,* Méric, jeune homme, y collabore. Trente-cinq ans après, quand Méric fonde *la Patrie humaine,* Sébastien Faure lui apporte son concours sans réserve.

Quand Sébastien venait nous rendre visite dans notre humble bureau de la rue Grange-Batelière, c'était la joie qui entrait. Quand il partageait notre repas, c'était une fête. Il fallait les voir, Victor et lui, l'un en face de l'autre, les yeux brillants, tandis qu'ils évoquaient leurs souvenirs, leurs luttes communes, cachant leur émotion sous une tendre ironie ! Sébastien avait déjà dépassé les 80 ans, mais il les portait comme un défi. C'était le plus jeune d'entre nous !

Et c'est à lui, l'aîné, qu'échut la douloureuse mission d'apporter, sur les marches du columbarium, le dernier adieu à son cadet. Ce fut la plus émouvante oraison funèbre que j'aie jamais entendue !

Tous deux reposent aujourd'hui dans le Panthéon de nos gloires les plus pures, loin des vaines agitations, dans la sérénité éternelle du néant.

Nous nous devions d'associer dans le même hommage ces deux amis inséparables qui ont toute leur vie, comme le disait encore Sébastien, « préféré l'honneur aux honneurs, la dignité aux dignités, les joies du cœur, les fêtes de la pensée, les satisfactions de la conscience aux réputations passagères et aux vanités du Pouvoir » et qui ont communié avec la même ferveur inébranlable dans l'amour de l'humanité, de la justice et de la paix.

Deux admirables militants. Deux hommes.

Robert TOURLY.



SÉBASTIEN FAURE

au cours d'une conférence, quelques mois avant la guerre

(*Reproduction d'une peinture de* Fred MONNET)

Noël des anarchistes

IL importe peu que l'histoire du Christ soit réelle ou légendaire; la vérité historique, ici, nous est indifférente. Puisqu'en ces jours de Noël tant d'hommes vont célébrer la naissance du Christ, il est bon que les hommes libres — c'est ainsi que j'appelle les anarchistes — se souviennent que la figure du Christ, pour eux, n'est pas sans signification.

Et d'abord rappelons-nous que Joseph était un pauvre charpentier et que Jésus est né dans une étable. Grande leçon déjà, car c'est assez dire que la richesse ne mérite aucun respect, et que les prêtres, à l'Eglise, ne devraient pas réserver les meilleurs bancs aux riches. Au contraire, c'est la pauvreté qui mérite respect, honneur, adoration. Non point pitié, mais respect. Car il faut ordinairement plus de courage pour rester pauvre que pour s'enrichir. En nos temps surtout, la richesse est facile, pourvu qu'on ne soit pas difficile sur les moyens. Non point pitié pour le pauvre, mais honneur au pauvre, parce qu'il est courageux. Non point pitié mais adoration, car c'est dans les pauvres que l'on peut espérer; comment faire confiance à ceux qui ont préféré la richesse ? Si l'humanité peut recevoir quelque bien, c'est des pauvres qu'elle le recevra, de ceux qui vivent pour autre chose que pour devenir riches. L'homme libre, comme le Christ, doit savoir mépriser les richesses, et vivre pauvrement.

Rappelons-nous aussi quelle fut la vie du Christ. Il fut celui qui ne fit de mal à personne et qui fit beaucoup de bien. Il fut celui qui ne méprisait personne et, en tout homme, cherchait à reconnaître son semblable. Les prêtres disent que nous sommes frères en Christ, mais ils ne comprennent pas ce qu'ils disent ou du moins ils font comme s'ils ne le comprenaient pas. Car cela ne signifie nullement que l'on doive faire quelque différence entre les hommes selon la couleur de leur peau, selon le pays où ils sont nés, selon leur situation sociale, selon leurs opinions et croyances. Mais au contraire dire que les hommes sont frères en Christ, c'est dire que tous les hommes sont frères parce qu'ils sont hommes; c'est dire que sur l'Egalité se fonde la Justice, et que la suprême vertu est la Fraternité, que les prêtres appellent du nom méprisant de charité. C'est dire que toute guerre est fratricide et que rien ne peut justifier le massacre des innocents. Mais il ne suffit pas de le dire. L'homme libre, comme le Christ, doit savoir refuser la violence, et vivre justement.

Enfin, rappelons-nous comment le Christ est mort, par quelle alliance de prêtres, de soldats et d'administrateurs il fut mis à la croix. Et comprenons que tous les Pouvoirs, qu'ils soient religieux, civils ou militaires, ont pour fin la destruction de l'Homme. Les maîtres n'ont d'autre ambition que d'augmenter le nombre de leurs esclaves. Leur ennemi, c'est l'homme libre, et quand ils ne peuvent ni le dompter pour en faire un esclave, ni le corrompre en lui faisant sa place parmi les maîtres, ils n'ont d'autre ressource que la crucifixion. Ainsi périt Jésus, sans haine et sans orgueil, conscient de l'inconscience de ses persécuteurs. Non point en héros et par soif du martyre, mais humainement et par impossibilité de vivre dans un monde où triomphe la force et où il n'y a pourtant de salut que par le refus de forcer. L'homme libre, comme le Christ, doit mépriser les puissances, et mourir humblement.

Il ne faut pas laisser aux prêtres, le soin de célébrer Noël; le Christ ne leur appartient pas; Noël est la fête des Hommes Libres.

Georges PASCAL.

Demain (berceuse pour les tout-petits)

A mon Michel.

C'est une berceuse, bien sûr, mais elle ne peut être chantée par toutes les mamans. Par exemple, elle ne peut être chantée par une de celles que l'on voit, dans les actualités cinématographiques, au long des grands cortèges, tendant leur enfant dans un geste d'offrande totale à un quelconque personnage officiel — lequel n'est en général pour rien dans la naissance de l'enfant !

Non. Ma chanson ne peut être chantée que par une maman toute simple, une maman qui se souvient — ou qui a compris.

Et cette maman-là, je la vois, je l'entends très bien. C'est le soir. Elle endort son petit. Et pendant que de sa bouche sortent des mots très doux : « Dodo ! Fais dodo ! », dans son cœur il y a d'autres mots qui se pressent, qui hurlent.

Et voici ce qu'elle pense ; et voici ce qu'elle dit :

Dodo ! L'enfant do ! L'enfant dormira bien vite !
Dodo ! L'enfant do ! L'enfant dormira bientôt !

Quand le jour viendra, ce sera demain.
Demain ! Puis demain ! Puis un autre encore !
Les demains vont vite et le temps dévore
La vie des mamans qui n'en peuvent rien !
Demain c'est bien loin ! Tant mieux pour l'enfant !
Demain ? C'est demain ! Tant pis pour les mères !
Pour ce demain-là il ne reste guère.
Dors mon tout petit ! Dors en attendant !

Dodo ! Fais dodo ! L'enfant dormira bien vite !
Dodo ! Fais dodo ! L'enfant dormira bientôt !

En te regardant je pense aux demains
Qui t'apporteront leur part de mensonge.
La peur de demain. C'est un mal qui ronge
Le cœur des mamans qui n'en peuvent rien.
Qui n'en peuvent rien, car depuis toujours
Le sort des mamans veut qu'on leur enlève
La chair de leur chair... pour de mauvais rêves !
Mais toi ne crains rien ! Dors mon bel amour !
Car cette peur-là, moi je n'en veux pas.
Je te garderai de leur « jour de gloire »,
Des clairons sonnants et de leur Histoire
Où le vol se mêle à l'assassinat !
Je te défendrai contre leurs Savants,
Contre leurs bourreaux, et leur Dieu cynique.
Contre les marchands de « mort héroïque »
Je te garderai vivant ! Bien vivant !

Et si je suis seule encore aujourd'hui
A vouloir nier leur faux évangile,
Nous serons demain des cent et des mille,
Et puis des millions, et de tous pays.
Et nous serons tant et tant, qu'à la fin
Nous serons assez pour jeter à terre,
Et la peur de vivre et la joie des guerres,
Et pour inventer de vrais lendemains !

Dodo ! Fais dodo ! Ce demain viendra bien vite !
Dodo ! Fais dodo ! Ce demain viendra bientôt !

Raymond ASSO.

Réponse faite à Marie

Non, ce n'est pas un conte de Noël. Depuis près de vingt siècles qu'on célèbre la Nativité, tout a été dit, en pour et en contre, sur ce touchant sujet. Peut-être un philosophe, doublé d'un historien, pourrait-il, comme on le fit déjà au crédit de civilisations disparues, en tirer des considérations nouvelles et désabusées. On sait que lorsque les mathématiciens modernes, après des calculs laborieux, eurent mesuré de façon précise le rayon de la terre et chiffré la distance du pôle à l'équateur, il se trouva de doctes égyptologues pour s'aviser que ces données étaient déjà incluses dans l'architecture de la Grande Pyramide et en déduire que les Pharaons pouvaient nous en remontrer sur la question.

De même, nos astronomes contemporains n'auraient, paraît-il, rien appris aux Assyriens, à moins que ce ne soit aux Chaldéens, experts en l'observation du ciel et qui, à l'aide de leurs télescopes rudimentaires, dénombraient déjà les étoiles avec plus de certitude que le Parti communiste ses fusillés.

De là à en conclure que toutes nos découvertes récentes comportent un précédent historique et que nos gynécologues d'aujourd'hui ne fussent pas parvenus à épater saint Joseph sur le chapitre de l'insémination artificielle, il n'y a qu'un pas que je me garderai de franchir, ayant pour dessein de vous entretenir, non de Marie, la Vierge, mais de Marie, André, notre très actuel garde des Sceaux.

Donc, ce M. Marie, en entr'acte à l'absorbant travail que requiert son département, a donné il y a peu de temps une conférence dans un théâtre parisien.

Auditoire choisi, comme on s'en doute. Mondanités, célébrités, vedettes. Robes signées, chapeaux ésotériques, bijoux inspirés, le tout généreusement arboré par un parterre de dames caquetantes à souhait auprès de qui s'empressait une sélection de barbons prudhommesques et de dadais à baise-main.

Ce gratin de boutiquiers devenus talon rouge, ayant voiture en station et des biens à l'ombre (à cause du fisc), présentant d'autant plus de surface qu'ils sont plus superficiels, venaient entendre de la bouche de M. le Ministre de rassurants propos sur la justice républicaine et ses principes moraux.

M. André Marie ne pouvait en faire qu'un exposé flatteur et propre à rasséréner les consciences, si tant est que ces messieurs-dames en eussent.

Il n'y a pas failli. Tantôt émouvant, tantôt jovial, mais dans l'ensemble assez guilleret, il a longuement disserté sur l'excellence de nos lois, l'intégrité de la personne humaine, la grandeur de la démocratie et autres turlutaines chères à tout radical-socialiste en salivation.

Enfin, pour mieux présenter de nos institutions une image séduisante, il les a comparées à celles qui ont cours dans les Etats totalitaires.

Je ne voudrais pas contrister M. Marie, mais ce dernier procédé d'argumentation me paraît bien faible et hasardeux. Quand j'étais d'âge scolaire, j'en ai à maintes reprises mesuré l'inconsistance lorsque je devais soumettre au visa paternel mon brillant classement d'avant-dernier. Je m'efforçais alors, par des explications dont la bonne foi restait rigoureusement exclue, de faire valoir ma position non en fonction des élèves qui me précédaient, mais seulement par rapport au cancre providentiel que le hasard des compositions avait relégué derrière moi.

Je n'ai pas souvenir que mon éloquence eût jamais suspendu dans l'air la paire de taloches qui y planait.

Que M. Marie se voit contraint, dans un domaine autrement plus sérieux, à recourir à un artifice de rhétorique similaire atteste assez la précarité de sa démonstration.

L'auditoire applaudit néanmoins, tout prêt à en avaler bien d'autres. Encouragé par l'hommage rendu à sa casuistique, l'orateur va plus loin, de subtilité en délit, jusqu'à la violation de sépulture qu'il commet allégrement en mobilisant sans ciller les gloires habituelles, Rousseau, Montesquieu, Voltaire, dont l'esprit, affirme-t-il, perdure dans la justice de la République.

Mais d'abord, de quelle république parle donc M. Marie ? Puisque les républiques, comme les rois, en sont à se numéroter pour qu'on les distingue, il eût été convenable qu'il nous en précisât le matricule.

Nous avons souvenir d'une république qui, un beau jour de juin, s'égailla sur les chemins de campagne et s'y perdit, quelque part dans l'Ariège, à moins que ce ne soit dans le Tarn-et-Garonne. Cette république n° 3, de Daladier en Reynaud et de déliquescence en dégringolade, avait restreint les libertés, supprimé le régime politique de ses prisons, assimilant ainsi l'opinion au méfait et le journaliste à l'escarpe et, faute de les mieux réfuter, incarcéré ses opposants. Tout cela sans cesser pour autant d'invoquer la grande tradition de 89. Elle décampa sans crier gare un beau matin, omettant d'ouvrir ses cellules, et se désintégra dans une cavalcade sans dignité. Des morceaux en échurent un peu partout, en Angleterre, en Alger, à Vichy, à Moscou et jusqu'à Buenos-Aires. La mère-patrie fut sans hésitation exportée à la semelle de leurs souliers véloces par de prétendus héritiers de Danton. Cette république mourut donc, en pleine décomposition, à soixante-cinq ans d'âge, ce qui est vieux pour une république, et laissa la place à un maréchal marmoréen qui n'en avait guère que quatre-vingts, ce qui est jeune pour un guerrier de profession.

Cependant, toute cette vaisselle cassée s'était regroupée en Angleterre où on s'employait à la recoller. On rechampit tant bien que mal, à tâtons dans les brouillards de Londres, une nouvelle république qu'on référença quatrième. Pour ce rafistolage on avait rassemblé la plupart des débris de la troisième plus quelques faïenceries encore vierges, mais à bien dire pas très brillantes. Qu'importe ! Le service était au complet, il n'y manquait ni le bonnet phrygien, ni la Déclaration des droits, ni surtout l'assiette au beurre. En bref, après quatre ans d'ordre nouveau, de maréchalat et d'Etat français, une république somme toute acceptable. On en fit un bon paquet, on colla l'étiquette et un général d'Action française se chargea de nous convoyer le tout dans une péniche.

C'est donc cette république, dont M. Marie est un représentant, qui à son dire légifère et rend la justice dans la ligne même des Encyclopédistes, sans parti pris, sans passion et sans esprit de vengeance.

Tout de suite, l'épuration en témoigna et avec elle ses exécutions au petit bonheur, ses règlements de comptes, toute sa cohorte de policiers prestes à changer de gibier et ses respectables magistrats dispensant la sentence, confortablement assis sur leur pétainique serment.

On m'objectera qu'après les années de luttes et d'horreurs, cette explosion était inévitable. Le peuple voulait du sang.

Aujourd'hui, les esprits sont apaisés et la justice républicaine a recouvré sa sérénité et ses canons.

Voire. Si bien disposé qu'on soit à son égard, et M. Marie n'y manque, on doit bien constater que ses bagnes sont surpeuplés, qu'elle n'a pas rétabli le régime politique et que la matraque continue d'y constituer l'argument définitif.

D'autre part, corollaire à l'évolution des temps, une singulière moralité s'instaure entre l'Etat et ses administrés. Que le peuple ne réclame plus de sang, soit, et la justice y gagne. Mais le Trésor public a besoin d'argent. Et la morale y perd.

Alors, on apprend des choses effarantes.

Qu'en vertu sans doute de l'excellent principe républicain qui dit : « Tous les citoyens sont égaux devant la loi », M. Durand, milliardaire fraudeur, s'assure l'impunité en abandonnant la forte somme à l'Etat. Que le banquier René Philippe et son commis Roger Kogan, trafiquants de devises, rachètent leur liberté respectivement quatre et deux millions. Que l'importateur Jean Lévy, dit Benedik, et le commerçant Philippe de Nicolas, aigrefins patentés, obtiennent leur *exeat* dans des conditions analogues. Que l'administrateur de sociétés Léo Olivar, ruffian plein d'à-propos, lâche cinq millions pour annuler son mandat d'arrêt le jour même où celui-ci prend effet.

Et ce ne sont là que des exemples parmi bien d'autres, connus ou non, de l'acoquinement de l'Etat qui pactise moyennant finances avec les flibustiers assez riches pour le gratifier d'un substantiel pourboire.

Ainsi, l'esprit de la justice républicaine, selon M. Marie, c'est le « part à deux ».

Dès lors, et à la condition de ne pas tomber à certains degrés vulgaires de la malhonnêteté, le fricotage, le vol, la fraude deviennent de simples opérations commerciales parfaitement viables pour peu qu'on intéresse l'Etat à ses affaires. Je trafique, j'escroque, je pille. Gain douze millions. Huit pour la république, m'en reste quatre. Bénéfice 33 %. C'est légal, l'Etat est dans le coup. C'est régulier, au revoir monsieur le juge, mon bon souvenir au ministre des Finances et mes amitiés au garde des Sceaux.

Je ne sais pas si c'est très conforme à la pureté républicaine ni à l'esprit des philosophes du XVIII[e]. Mais si M. Marie l'affirme...

Il ne nous reste plus, pour nous ébattre dans un des rares domaines où la liberté a obtenu un permis de séjour, je veux dire la prosodie, qu'à paraphraser le refrain célèbre que pourra fredonner sous sa nouvelle forme cette république à la page :

Je me suis fait gangster,
C'est la faute à Voltaire.
Je me mêle aux escrocs,
C'est la faute à Rousseau.

***

Et puis, comme l'a très bien dit M. Marie, dans le Code il y a la lettre et l'esprit. Le fameux esprit du législateur qui n'a jamais fait rire personne. Mais à côté de tout cela il y a la pratique. Et c'est finalement elle seule qui importe pour le justiciable.

La lettre, c'est la séparation des pouvoirs. La pratique, c'est le télégramme aux procureurs des pays miniers pour leur enjoindre la sévérité et dont M. Marie doit bien encore avoir un double dans sa serviette.

L'esprit, c'est le respect de l'individu. La pratique, c'est le bon vouloir du juge d'instruction qui laisse le sujet des semaines en cellule avant de l'interroger. Le temps sans doute qu'il soit redevenu présentable, car, comme chacun sait, après une conversation au bureau de police, le quidam, coupable ou non, est toujours un peu défraîchi.

Oui, l'esprit, la lettre, excellentes choses en théorie. Mais voyez l'application.

En pratique, la Justice, en proie à son ataxie légendaire, dirige ses pas incertains au hasard de l'opportunisme, hésite selon la classe sociale du prévenu, titube au vent des crises ministérielles, s'égare dans les broussailles de son Code et la voix du président bredouillant les attendus dans un jargon intraduisible ne retrouve quelque assurance qu'à la distribution des mois de prison.

Imagine-t-on l'inculpé demandant de son box au tribunal en fonction si cette pantomime ressortit bien à l'*Esprit des lois ?*

De quoi réveiller en sursaut l'assesseur de droite et flanquer le hoquet au ministère public jusqu'à la fin de l'audience !

De même, l'Administration pénitentiaire régit ses prisons selon des traditions bien à elle et dont l'imperméabilité a résisté victorieusement au *Contrat social* et aux *Entretiens philosophiques.*

Sans doute pour les guérir du péché de gourmandise, on laisse les détenus crever de faim dans les centrales, et pour les réconcilier avec l'honnêteté on les fait produire un travail en leur en escroquant le bénéfice.

Quant aux simples surveillants, les efforts qu'il leur a fallu produire pour parvenir à transcrire intelligiblement l'alphabet a définitivement épuisé leurs facultés d'assimilation et, impuissants à s'enrichir des rudiments de psychologie qui leur seraient profitables, ils y pallient par leur dextérité à manier le gourdin.

Voilà en réalité ce qu'est dans son application cette Justice républicaine qui fait l'orgueil de M. Marie et notre honte à l'étranger. Derrière tous les discours officiels et grandioses proclamations, le monde entier sait à quoi s'en tenir et notre réputation de détenir le pouvoir judiciaire le plus fossilisé, la police la plus corrompue, les gardes-chiourmes les plus butors et les geôles les plus crasseuses est désormais mieux assise que notre magistrature elle-même.

C'est cela la pratique, la réalité, monsieur Marie.

L'esprit de générosité que pouvait contenir à l'origine la philosophie des premiers républicains est en désuétude.

Tout le monde sait que la prison française n'est pas, comme elle le prétend, la rédemption du coupable, le relèvement du criminel, que le délinquant ne sort jamais ni racheté ni amendé, mais, au moral, un peu plus pourri et, au physique, intégralement tuberculeux.

Mais cela, M. Marie le tait. Auteur d'un récent projet de renforcement du Code pénal qui fit sursauter jusqu'à ses collègues, il voudrait en rajouter, ce brave homme.

Oh ! Je sais bien. Si un contradicteur l'avait apostrophé lors de sa conférence, il se fût prudemment replié. Il ne connaît rien de ces histoires, ces faits sont exceptionnels, ils incombent à des subalternes et se passent à son insu.

Vraiment ? Peut-on imputer à des sous-ordres les violations de procédure commises par la magistrature dans le récent procès de Madagascar ? Ces irrégularités sont si flagrantes et si lourdes de conséquences que des personnalités qu'on ne peut classer parmi les esprits subversifs où les révoltés s'en sont émues. Dans une lettre ouverte au président de la République, des catholiques, des protestants, les rédacteurs en chef de la revue *Esprit*, de *Témoignage chrétien* et d'autres feuilles à caractère religieux s'indignent et s'élèvent énergiquement contre les entorses à la jurisprudence qui caractérisent ce procès : accusés torturés, exécution d'un témoin capital avant son audition, modification des bases de l'accusation au cours du procès, « invention » de témoins suspects, changement du délit pour lequel avait été levée l'immunité parlementaire, etc.

M. Marie ignore-t-il ces faits ?

Bien sûr, il protestera de son honnêteté, de sa bonne foi. Il est quant à lui gardien de la tradition, fidèle à l'esprit républicain, dévoué à la cause du peuple. C'est un zélé serviteur de la Justice, un esclave du bien public.

Gardien, fidèle, dévoué, serviteur. Devant l'électeur, ce maître se présente comme un domestique.

Il est vrai qu'il porte un nom de cuisinière.

Eh bien ! soit, mais nous répondrons sur le même ton.

Alors, donc, bien Marie ! Tout cela est bel et bon. Mais il n'empêche que vous gardez des sceaux douteux. Votre rôti paraît doré à point, mais l'intérieur est faisandé. Votre vaisselle est grasse et vos torchons sont mal blanchis. Au lieu de pérorer devant vos bourgeois, mieux vaudrait vous retirer à l'office et y remettre les choses en ordre.

Si vous voulez que, par delà la tombe et les siècles, M. de Voltaire vous fasse un bon certificat.

Maurice DOUTREAU.

ABONNEMENTS GRATUITS

Jusqu'ici, nous avons satisfait à toutes les demandes d'abonnements gratuits. Il en sera ainsi toujours, nous n'en doutons pas. Il n'y a qu'à constater l'empressement que les camarades plus fortunés mettent à répondre à notre appel pour en être tout à fait sûr.

Nous avons reçu cette fois :

Jean Giono, 5.000 ; Harry Elzendoorn, 250 ; Gobeaud Albert, 200 ; Buisson Marcel, 50 ; André Le Fur, 50 ; Palondier, 100 ; J. Houdoin, 50 ; René Garrouste, 50 ; R. Lieugne, 150 ; Philippon Camille, 50 ; Salva et José, 700 ; Lobry, 150 ; Kiouane, 100; O. Reynaud, 50 ; Julien Brethenoux, 150 ; Jean Dellis, 5.000 ; Louis Trancard, 150 ; Appert, 150 ; Aubin Dottin, 50 ; Antoine Badiou, 150 ; Noblot, 50 ; Cloiseau, 50 ; Doudelet Louis, 50 ; Louis Houpeau, 50 ; Rhillon, 500 ; H. Mertz, 150 ; Barreau Eugène, 50 ; René Brégeot, 1.650 ; Delaunay Raymond, 150 ; Demier Pierre, 150 ; Georges Simon, 200.

CE QU'ILS PRÉPARENT

Dans les états-majors du crime
les yeux aveugles des généraux
s'enflamment déjà aux futures hécatombes.
Mais ils ne pensent pas aux morts
ni même à la violence.
Ce sont des gens très distingués
au cœur châtré
aux mots châtiés.
Il n'y a jamais de morts
dans les états-majors
mais des signes abstraits,
des statistiques et des courbes
des additions de matériel
des histoires de renfort
des ordres sans discussion
des avances sans murmures
des reculs sans hésitations
qui se traduisent sur la carte
en petits drapeaux enfantins.
Car une erreur de calcul
ou la mesure d'un dessin
ne laisse pas de sang aux mains.

Pierre BOUJUT.

Problèmes de l'Homme

Un critérium libertaire de la révolution

Nous n'en sommes plus aux conceptions romantiques d'une révolution par quoi l'homme, libéré des oppressions sociales et des contradictions économiques, progresserait ensuite sans à-coups dans la paix vers la justice.

Trente années de révolutions et de contre-révolutions mettant le vieux monde au chaos de l'Atlantique au Pacifique, toutes accomplies dans la violence, la passion, le sectarisme et la cruauté ; trente années de désillusions inclinent le sociologue et le philosophe à repenser le problème du progrès humain sur des données plus objectives que les vues de l'esprit des disciples de Jean-Jacques.

Il est à remarquer aussi que ces révolutions se sont produites dans et par les guerres internationales et que la guerre civile — qui est le corollaire inévitable des bouleversements sociaux — n'a nulle part échappé aux interventions de forces gouvernementales d'autres nations.

Autrement dit, la révolution dans un pays ne se limite plus de nos jours aux conséquences qu'en pouvaient attendre les habitants de ce pays. Ces conséquences affectent le monde entier et sont modifiées de ce fait. Une révolution nationale est, en quelque sorte, une offensive victorieuse sur un point du front de la révolution planétaire. Elle appelle donc inévitablement des contre-offensives, des réactions sur d'autres points.

Ainsi s'explique l'état de guerre permanent où nous vivons depuis 1914 et les conditions cruelles, la forme totalitaire de ces conflits qui, dans leurs mobiles et leurs moyens, ont tous les caractères d'une guerre civile.

Les contradictions de notre temps

A cause de ces caractères, les attitudes des partis et des hommes dans ces conflits déroutent l'entendement. Les aspects capitalistes de la guerre que dénoncent les pacifistes révolutionnaires subsistent. Mais il se trouve que les interférences des idéologies nationales en conflit placent partis et individus devant des situations contradictoires.

Sans y insister davantage, chacun sait comment, par exemple, le capitalisme peut appuyer le fascisme contre le communisme puis, gêné par les atteintes que le fascisme porte au laissez-faire du libéralisme économique, se retourner contre cet auxiliaire abusif. A ce moment, les adversaires du fascisme, qui sentent qu'ils seront définitivement écrasés si le fascisme l'emporte, ont momentanément partie liée avec leurs adversaires capitalistes. Des remarques de même ordre expliquent de surprenantes rencontres à l'égard du communisme stalinien aux manifestations impérialistes.

Il est évident que des hommes politiques, obligatoirement engagés sur des positions que les fluctuations de la conjoncture les forcent d'abandonner, puis de reprendre sous un autre angle, ne sauraient éviter l'accusation de palinodie et garder figure d'honnêtes gens. A la vérité, ils n'en prennent guère souci, entraînés qu'ils sont à ne rien juger qu'en fonction de l'immédiat.

Voilà pour la démoralisation publique inséparable des longues guerres et pour la dureté des hommes inséparable des guerres civiles.

Les inconséquences idéologiques

Quelle est, en tout cela, la situation d'un esprit libertaire pour qui le destin de l'homme est la raison de lutter par delà les contingences du temps ?

Son attitude dépend et ne peut dépendre que de sa position philosophique. Les libertaires passionnels, instinctifs — qui sont les plus nombreux singulièrement parmi les jeunes — obéissent à leurs élans et se butent facilement dans un absolu. Tout perdre s'il le faut, mais ne transiger sur aucun principe.

Qui se permettrait de les en blâmer ? Certes pas le libertaire objectif, bien que sa position soit aux antipodes, parce que, précisément, cette position lui commande de prendre les choses comme elles sont, que l'anarchisme passionnel est un élément des choses et que, sans lui, il n'y aurait sans doute pas d'anarchisme du tout.

Il faut que des hommes aillent plus loin qu'il n'est raisonnable d'aller pour que d'autres puissent plus tard s'y rendre par chemin de fer. Il suffit de savoir que l'ingénieur qui construit le chemin de fer ne raisonne pas comme l'explorateur.

Toutefois, l'explorateur lui-même augmente ses chances de réussir si ses connaissances géographiques et quelques autres connaissances corollaires lui permettent de ne pas s'aventurer au hasard. Et lorsqu'il se propose en même temps de chasser l'éléphant, il est préférable qu'il ne choisisse pas l'Amazonie comme territoire d'exploration.

Or c'est exactement ce qu'ont fait les explorateurs de la révolution au cours du XIX[e] siècle. C'est ce que continuent de faire beaucoup de leurs disciples qui ne consentent pas à transiger sur leur idéal, même si cet « idéal » est fallacieux. Bien qu'ils s'affirment antireligieux, ils s'enferment dans une obstination mystique et chassent l'éléphant blanc en Patagonie.

Le XIX[e] siècle, qui accoucha les sciences fécondées au siècle précédent, prêta à ses pupilles toutes les vertus, toutes les beautés qu'il rêvait. Il pensa que si leur père, l'homme, malgré ses défauts et ses vices, avait pu enfanter de si belles filles, c'est qu'il portait en lui le germe d'un progrès indéfini. Toutes les idéologies révolutionnaires — y compris le marxisme — ont procédé de cette illusion. Nos désillusions en ont découlé non moins naturellement.

L'homme ne change pas...

L'axiome : « Le fond de l'homme ne change pas », qui fut la conclusion de l'étude historique des comportements humains, est aujourd'hui confirmé par la biologie génétique, en dépit de la pseudobiologie « stalinienne » dont nous reparlerons.

La progression de l'homme comme tel, du pithécanthrope à l'homme de Cro-Magnon, peut trouver une explication dans de successives mutations survenues au cours d'un million d'années d'évolution à l'état sauvage. Dans le monde moderne il n'y a pratiquement aucune chance pour qu'une mutation favorable — si elle se produisait — se maintienne et se développe. Un homme utilement transformé serait un monstre et un monstre ne dure ni ne se reproduit au sein de notre civilisation.

Au regard de la biologie, il est aujourd'hui avéré que les caractères acquis au cours de la vie d'un individu ne se transmettent pas à sa descendance. S'il en était autrement, les enfants de Jivaro, à qui on aplatit le front à leur naissance, auraient fini par devenir des reproducteurs d'enfants au front aplati ; les Chinoises aux pieds atrophiés durant des siècles auraient finalement donné naissance à des filles et, aussi, à des garçons aux pieds atrophiés. Seules se transmettent les virtualités contenues dans les gènes et sans cesse reproduites, les mauvaises comme les bonnes. Malgré les croisements, la moyenne de ces virtualités se maintient, en vertu de la loi des grands nombres, probablement la même depuis quelque trente ou trente-cinq mille ans. Il n'y a pas de raison pour qu'elle change.

... mais ses comportements évoluent

Cependant, l'homme de Paris n'est plus l'homme de Cro-Magnon. Un changement, sinon un progrès, s'est opéré dans ses comportements, sa pensée s'est enrichie, sa sensibilité s'est affinée. C'est de l'étude des conditions de ce changement que découle l'orientation à donner aux révolutions. C'est en s'efforçant de diriger les

changements qu'on en fera résulter un progrès.

Le processus de ce progrès apparaît d'évidence. Les qualités bonnes et mauvaises de l'homme demeurent immuables, les conditions de vie ne s'améliorent que par une modification du milieu social en un sens tel qu'une sorte de prime soit acquise aux qualités les meilleures. En d'autres termes, l'égoïsme individuel étant irréductible — et d'autant moins qu'il est un facteur d'initiative et d'activité — il faut que les conditions de la vie sociale entraînent l'individu à se comporter de telle sorte que ses actes soient à la fois profitables à lui-même et à la collectivité tout entière.

Cette vue n'est pas nouvelle et cependant aucun système n'est jamais parvenu à la réaliser. Correspond-elle ou non à la réalité ? Sa réalisation ne dépend-elle que du facteur temps ? L'histoire de l'humanité répond affirmativement, sous la réserve qu'on la considère depuis ses origines et en s'en tenant aux grandes courbes de l'évolution des sociétés.

L'homme grégaire

La cause initiale de l'assujettissement des hommes fut leur instinct grégaire, l'instinct animal de l'espèce qui, en accédant à l'intelligence, se traduisit par des rites. Faute de pouvoir s'expliquer concrètement la nature des choses, l'homme imagina des explications dictées par ses réactions subjectives.

Il y avait là un balbutiement de la pensée, mais aussi un réflexe de défense instinctive contre les éléments hostiles. L'homme défendait sa vie et, d'abord, son vivre et son couvert. D'où les rites de chasse et de construction qui le firent prisonnier d'un conformisme étroit. Les actes d'un homme du clan retentissant sur tous dans le monde magique qu'ils avaient imaginé, nul ne pouvait être libre puisque tous dépendaient des actes de chacun.

Il a fallu les cataclysmes climatiques de la fin du paléolithique pour que les hommes, obligés de s'adapter à des conditions nouvelles, s'affranchissent de rites désormais dépassés. Peut-être est-ce à cette circonstance qu'est due l'évolution plus rapide et plus ancienne des peuples de l'hémisphère nord où se sont produits ces cataclysmes.

Un premier point est à retenir : c'est le bouleversement du climat, et donc des conditions économiques, qui a déterminé la libération de l'individu par rapport aux impératifs mystiques du groupe. Un second point, c'est que les luttes à mener pour s'adapter aux conditions nouvelles ont développé chez l'homme l'intelligence objective.

Si l'on réfléchit au rôle inhibitif, émasculateur, que n'ont cessé de tenir les idéologies subjectivistes — philosophiques ou religieuses — la conclusion s'impose d'elle-même : l'homme progresse par sa lutte pour la conquête d'un mieux-être matériel et, à l'occasion de cette lutte, il développe ses facultés d'observation et de jugement. Au contraire, les philosophies subjectivistes — même de bonne foi — ont pour conséquence de le détourner de la recherche des réalités positives et du bien-être matériel qui facilite le dégagement de la pensée et de le livrer à l'eunuchisme des jouissances imaginatives, à la facile et vaine construction d'un monde imaginaire. Du même coup, elles faussent son jugement.

L'homme imaginatif

Mais il reste que l'homme a une tendance innée aux créations imaginaires, à se sortir de sa condition naturelle, à se délivrer de ses instincts animaux. Il se veut grandir et c'est par cela que se fait le progrès moral des sociétés. Il imagine des hypothèses et c'est par elles qu'il est entraîné à découvrir. Cultivée sur ce plan, l'imagination est féconde. Le mal, c'est que trop souvent elle se satisfasse de soi et substitue le rêve à la pensée, la béatitude à l'action.

Par cette substitution, l'homme perd la faculté de raisonner juste, donc d'apprendre à se conduire seul ; il retombe aux chaînes des rites, parce que son jugement se satisfait des approximations d'une logique abstraite. Or si la logique est un instrument parfait de raisonnement, c'est à condition qu'elle parte de postulats vérifiés. Elle n'est pas par elle-même un critère d'exactitude. On raisonne avec une

égale logique sur le vrai et sur le faux. Un jugement n'est valable que si le postulat du raisonnement est vérifié, et il ne l'est que par sa coïncidence avec les faits observables.

En résumé, l'homme a conquis des avantages matériels sous l'empire de la nécessité. Il y a acquis un élargissement de la pensée objective, mais il n'a pas discipliné sa nécessaire imagination à ce qui est du domaine de ses facultés, c'est-à-dire à l'exploration et à l'appréhension du réel.

Comment peut-il acquérir cette discipline qui le gardera des embastillements de l'esprit ? Tout simplement de la même manière que sont conciliées les tendances au moindre effort qui suscitent l'invention des machines aux dépens de la santé physique : le sport, l'effort devenu jeu, rétablit l'équilibre. De même, la culture de l'esprit satisfait aux élans instinctifs qui portent l'homme à se dépasser, sans qu'il ait à renoncer les plaisirs de la chair que sa culture même l'incite à modérer naturellement. Plus un homme est cultivé et, surtout, *éclectiquement* cultivé, moins il offre de prise aux dogmes, aux truismes, aux conformismes. Plus il s'attache, en marge de sa spécialité, à prêter attention à des disciplines diverses, à se tenir au fait des choses du vaste monde, plus il devient délicat dans le choix de ses plaisirs et compréhensif des dilections d'autrui.

La culture dans la révolution

Ainsi, resté biologiquement semblable à lui-même, le barbare que nous voyons réapparaître chez tant d'individus quand les troubles déchaînent et exacerbent les instincts de la brute refoulée, ce même homme se manifeste sociable, courtois et souvent généreux dans une ambiance sociale comme huilée de civilité. La culture accumulée et décantée a développé dans le milieu ce qui est profitable à l'humanité et tendu à inhiber ce qui lui est nuisible. Chaque individu participant de cette culture et baignant dans cette ambiance a fait épanouir le meilleur de sa nature et contraint ou masqué le mauvais.

Il se produit à l'égard du cerveau et de la sensibilité exactement ce qui se produit à l'égard du corps. L'athlète, en cultivant, en développant ses muscles pour eux-mêmes, se délivre de surcroît des adiposités malsaines et de la méchante humeur que cause une mauvaise circulation.

Il semble donc qu'on puisse admettre que l'essentiel du progrès de l'homme réside dans l'approfondissement et la grande diffusion de la culture, sa liberté dans l'expression sans entraves de ses idées et la correction de la liberté dans la confrontation des idées aux faits. La liberté disparaît avec la culture quand les individus sont soumis à un enseignement dirigé, quel qu'il soit, et d'où sont bannis l'opposition, la contradiction et le souple éclectisme, celui qui sert à s'informer et non à se dérober.

Le plus grand des crimes contre l'intelligence, c'est de conduire l'individu, au moyen d'un enseignement faussement objectif, à des réflexes subjectifs qui le rendent incapable de réagir à l'argument d'autorité. Une telle éducation est pire que la formation d'un subjectivisme religieux. La religion suppose la foi. Les inconséquences de la religion peuvent détruire la foi ou la soustraire aux impératifs des clergés temporels. Rien ne peut remédier à la déformation de jeunes cerveaux en qui est inculquée une rigoureuse méthode de raisonnement à sens unique. Mieux vaudrait ne pas raisonner que de raisonner systématiquement faux.

C'est quand elle aboutit à cette conception de l'unification imbécile d'un peuple qu'une révolution — quoi qui la justifie d'autre part — est une dangereuse réaction, un renversement de l'évolution et qu'il serait niais de la tenir pour un progrès *quand même* parce qu'elle s'appelle révolution. Un esprit libertaire ne saurait sans se nier se laisser aller à des attitudes dictées par le fétichisme des mots. Ce ne sont pas les mots qui comptent, mais leur contenu à une époque et dans des circonstances données. C'est à cette faculté de choisir sous les étiquettes et les emballages que commence l'exercice d'une liberté authentique, d'une liberté libertaire.

Ch.-Aug. BONTEMPS.

Prêtre prierait au pair chez personne pieuse

L'importance des « Petites Annonces » qui paraissent dans les quotidiens n'est plus contestée par personne : elles constituent le catalogue journalier de cet immense marché-aux-puces que le monde propose au monde et pour l'innombrable foule des petites gens, qui ne connaissent que l'Occasion, elles sont génératrices d'espoir, de consolation et de joie. Le concret comme l'abstrait s'y débitent, compte tenu non pas des valeurs réelles, mais des nécessités des grands besoins et des petits désirs; l'Amour, l'Amour lui-même, délaissant les graffiti chers aux courtisanes grecques et les œillades prometteuses des filles de joie au temps jadis, ne dédaigne pas d'y épandre des traits enflammés sous la forme de quelques lignes imprimées.

La nature du journal n'entre pas en ligne de compte dans le classement des petites annonces; la variété qui caractérise celles-ci, ne gêne en rien la spécialisation de tel ou tel périodique. Une revue de modes sera le refuge d'offres d'emploi dans l'industrie lourde, tout comme un journal financier hébergera une demande d'embauche chez un charcutier.

Novembre, qui suscite partout des appels de détresse, quelquefois empreints d'un émouvant courage, toujours pleins de dignité, a fait fleurir dans une revue de jardinage de novembre dernier, une petite annonce d'un caractère tel qu'il a semblé intéressant de lui donner une publicité qu'elle ne désirait sans doute pas :

> APPEL à la charité. Prêtre âgé cherche place au pair (log. et nourr.) en maison bourg. ou villa de préf. dans le Midi, avec vie indép., jardinet p. loisirs. Aimant cult. fleurs et fruits. Assurerait messe domicile. Goûts simples. M. X..., desservant à...

Qu'en dire qui ne soit pas dicté par la moquerie, qui soit impartial et qui puisse, par là-même, être accrédité auprès de l'auteur de cet appel, dont l'âge demande des égards ?

Le prêtre est l'incarnation de Dieu, de ses lèvres émane le verbe divin. Son corps, instrument d'expression pour la pensée sacrée, se divinise lui-même et devient l'objet du respect et de l'adoration du troupeau, des ouailles, comme il dit; mais pour mieux reconnaître et faire reconnaître Dieu, le prêtre se doit de s'abimer lui-même, de se faire le contempteur de son propre corps et des biens matériels, périssables, dont il accepte l'offrande pour la rejeter ensuite publiquement, geste qui frappe toujours l'imagination des foules.

Il y a belle lurette que tout cela a changé! L'offrande au prêtre s'est faite rare, si rare même que celui-ci doit la mendier; et si la foi des foules n'est plus ce qu'elle était, celle des religieux eux-mêmes a changé à ce point qu'elle ne peut plus combattre l'attrait des jouissances terrestres : Tartuffe, Onuphre, les moines de Voltaire après ceux de Rabelais, et bien d'autres encore, sont les vivants exemples de la déchéance des prêtres dans l'esprit de nos croyants. Le peuple lui-même le sait, qui dit par la bouche de Gaston Couté s'adressant à un jeune gars :

Tu f'rais tes class's au séminaire
Où qu' nout' chât'lain, qu'est ben dévot,
T'entertiendrait à ne rien n' faire,
Et tu briff'rais d' la tèt' de vieau,
Du poulet roûti tout' la s'maine,
En songeant qu' d'aucuns mang'nt à peine :
Si j'étais qu' toué,
J' me mettrais curé.

Il était réservé aujourd'hui aux petites annonces, qui ont certes une diffusion plus grande que les ouvrages littéraires, d'apporter un témoignage supplémentaire de cette déchéance.

O prêtre, qui continues la tradition de ces jouisseurs impénitents qu'enfanta la vieille religion, ô vieillard, usé par l'âge, que ces paroles ne te soient pas trop dures, que Noël, ton Noël, ne te soit pas gâté par la lecture de cet article, s'il te tombe sous les yeux ! La pudeur t'a poussé à refuser la charité, dont tu es le chantre, et à offrir en échange de ce confort, que tu as raison, à notre gré, de désirer en tant qu'homme, une chose, dont tu crois que les autres la revêtent d'une importance égale : ta prière. Tu n'as pas voulu subir l'humiliation d'une prise en charge sans contrepartie, tu n'as pas voulu avoir à dire merci; comme nous te comprenons.

Et puis, entre nous, Paris vaut bien une messe et s'il se trouve des gogos pour t'offrir une bonne petite vieillesse avec fricots fins, licheries et jardinet en échange d'une prière, il serait bien sot de ta part, de notre avis, de refuser — un plat de lentilles pour le verbe divin, ce serait encore si cher payé !

Paul JOLY

Pour réconcilier l'Homme avec lui-même

Nous venons à peine de sortir d'une seconde guerre mondiale que déjà une troisième se prépare ouvertement. Pourtant, les plaies ne sont pas encore cicatrisées, les monceaux de ruines fument encore, les témoins n'ont pas fini d'évoquer leurs combats et les massacres de populations. En attendant le choc qui mettra aux prises les belligérants, nous entraînant de force dans leur sillage, la guerre continue en Grèce, en Chine, en Palestine. La société civile se décompose, partout l'homme devient l'ennemi de l'homme, se durcit, retourne à la mentalité barbare. Nous savons tous cela, les articles des journaux, les discours des grands criminels qui mènent les peuples, les quelques mouvements généreux qui se bornent à des manifestations platoniques, rien ne peut nous faire illusion un seul instant. La réalité est là, le moindre de nos actes, la plus infime démarche nous la font toucher du doigt, nos instincts nous avertissent et la raison les confirme.

Le clan des pessimistes grossit chaque jour, et le conflit entre Rousseau et les moralistes traditionnels paraît définitivement réglé. On s'esclaffe à la pensée qu'un penseur dont on reconnaît le génie ait pu décréter la bonté fondamentale de l'homme. L'histoire n'enseigne-t-elle pas, et surtout cette phase si courte mais particulièrement agitée vécue par notre génération, que l'homme est un loup pour l'homme ?

A partir de là, nul espoir, le plus total pessimisme nous guette. Car si les conflits engendrés par cette détestable nature qui serait la nôtre, pouvaient se limiter à des dégâts mineurs quand on se battait à coups d'arquebuse et qu'on voyageait en diligence, ils sont aujourd'hui servis par de tels moyens que nous allons fatalement vers la destruction de l'espèce.

Avant de prendre une position en face de notre époque, il semble donc indispensable d'examiner les conclusions des moralistes. L'homme est-il bon ou mauvais ? Il est curieux de constater qu'un tel débat, au lieu d'être institué dans un esprit d'examen scientique aboutit presque toujours à une confrontation confuse, nourrie de lieux communs, où les arguments se chevauchent, se contredisent et se neutralisent finalement. Chacun des interlocuteurs réfléchit à son expérience personnelle, il hésite en constatant qu'elle lui fournit des données contradictoires et, en fin de compte, se décide suivant son humeur du jour ou l'état de son foie. Essayons donc d'examiner le problème sous une autre optique.

Par quoi se manifeste la « bonté », pour reprendre le vocable employé par Rousseau ? Elle n'a de signification que par rapport aux relations sociales, elle s'exerce par un certain comportement à l'égard du prochain. L'homme « bon », dans le sens rousseauiste du mot, est celui qui est loyal et respecte le contrat, qui n'exploite pas son semblable, qui rend service. Les moralistes confiants et les poètes ont enrobé tout cela d'un élément affectif qui n'est d'ailleurs pas sans valeur quand il s'exprime autrement que par des fadaises sentimentales. Le sens d'une amitié virile entre les hommes n'est négligé que par des esprits secs qu'on rencontre rarement. Mais, dans sa substance, la fameuse « bonté » n'est pas autre chose que la manifestation de l'instinct social.

En opposition immédiate, venons-en à la non moins fameuse « méchanceté ». Elle se manifeste par les antithèses des vertus que nous venons d'évoquer ; l'être humain est alors déloyal et ne respecte pas le contrat, il cherche à exploiter son semblable, il refuse de rendre service. Evidemment, d'autres aspects de la méchanceté seraient à retenir pour être complet, la cruauté, par exemple, ou l'orgueil démesuré, mais ils sont secondaires par rapport aux manifestations que je viens de citer. Et qu'expriment donc celles-ci, sinon l'intérêt personnel, le besoin, exacerbé suivant les individus ou les circonstances, de vivre mieux par n'importe quel moyen ? Nous avons là le second aspect de

l'homme, sa nature individuelle, dont les aspirations sont à l'opposé de sa première vocation, celle d'animal social. Les moralistes nous ont entraînés sur une fausse piste. Bon, mauvais, ces mots ne signifient rien, ou plutôt ils ne sont que l'expression affective d'une réalité plus profonde qu'il importe de connaître si l'on veut asseoir un jugement sur des bases solides.

Et tout le drame est là, qui n'existe que pour notre espèce, dans cette dualité fondamentale. Si l'homme n'était qu'un animal sociable, il n'y aurait jamais eu de problème. Nous avons tous connu des milieux qui étaient sensiblement supérieurs ou inférieurs à la moyenne du point de vue solidarité entre les membres. Et nous avons pu constater que, si les premiers allaient toujours vers une cohésion plus forte, les autres se dissociaient chaque jour un peu plus. Si l'homme était fondamentalement un loup pour l'homme, il n'y aurait jamais eu le moindre embryon de société civile car l'intérêt qui pouvait, dans une certaine mesure, grouper quelques couples de primitifs en petites bandes, n'aurait pas tenu devant la sauvagerie des instincts constamment déchaînés entre les membres. Malgré Kropotkine, il est évident que certaines espèces sont absolument inaptes à vivre en groupe. A l'inverse, quelques autres n'obéissent uniquement qu'à l'instinct du groupe, Maeterlinck l'a merveilleusement démontré. L'homme n'est pas cela non plus, sinon une société grégaire mais parfaite serait depuis longtemps réalisée.

Tous les absolutistes qui donnent à fond dans les godans des moralistes, aboutissent à un cul-de-sac, et préconisent de véritables hérésies par rapport à ce que nous sommes vraiment. Les descendants de Rousseau, puisque l'homme est bon et que la société le corrompt, entreprennent de changer celle-ci et, fidèles à leur postulat, projettent de créer une vaste termitière où tout est sacrifié à la communauté. Mais ils se heurtent alors à l'individu qui refuse ce don total de lui-même, bien qu'on veuille lui expliquer qu'il en bénéficiera quand il sera mort, car le fait individuel exige l'épanouissement maximum immédiat ou très proche. C'est d'ailleurs en eux-mêmes que les fanatiques du *Contrat social* rencontrent leur première contradiction, leur prédication pour le sacrifice se double vite d'une volonté de puissance et de jouissance qu'ils satisfont par des moyens plus ou moins inavouables, ce qui leur donne une mauvaise conscience et les rend encore plus exigeants pour les autres.

A l'inverse, les tenants de l'incurable méchanceté, quand ils sont, eux aussi, assez logiques pour aller jusqu'au bout de leur pensée, deviennent des asociaux, qu'ils aient la naïveté de recourir aux méthodes de la bande Bonnot ou qu'ils prennent la voie plus facile de l'enrichissement par les affaires douteuses et l'exploitation du travail.

Le seul problème est donc d'harmoniser dans des formes sociales les deux tendances de l'homme ou, pour être plus précis, de placer l'être humain dans une société qui satisfasse sa double vocation. Vue chimérique, diront certains, il y aura toujours une poignée d'autocrates qui viseront à tout bouleverser pour concentrer entre leurs mains, à des fins de jouissance et de puissance, un appareil de domination et d'exploitation. C'est oublier que toutes les données du problème sont dépendantes les unes des autres. Certes, on peut penser que dans une société même très différente de la nôtre, certains hommes, chez lesquels un individualisme forcené l'emportera, tiendront à recréer les mêmes mécanismes de domination. Mais ils seront à peu près inoffensifs, de la même façon qu'un microbe virulent est presque toujours neutralisé dans un organisme sain. Le capitalisme ne s'est épanoui dans le régime libéral que parce que celui-ci lui assurait la complicité de couches très larges de la population. Notre façon d'envisager le problème est forcément influencée par le monde que nous avons sous les yeux, dans lequel nous vivons, et c'est pour la même raison que deviennent au contraire des utopistes les hommes qui bornent leur horizon à des petites communautés religieuses ou sociales très fermées fondées sur une qualité exceptionnelle des participants.

J'ai eu la chance de pouvoir confronter récemment le point de vue que je viens d'exposer brièvement avec la réalité. Au mois d'août, j'ai pu passer trois jours à la communauté Boimondau, à Valence. A l'origine, les hommes n'y étaient ni meilleurs ni pires que la masse de nos contemporains, aucune sélection n'étant opérée. Mais bien qu'elle se développât dans une période capitaliste, ce qui constituait un handicap sérieux, le seul fait que les institutions y mirent l'homme à sa place exacte dans la collectivité a donné exactement la solution du fameux problème. Bon, mauvais, les termes n'y ont plus de

sens : l'individu s'insère exactement, dans le plein épanouissement de sa vocation et de ses dons personnels, au sein de la collectivité qui, à son tour, bénéficie de la force et du rayonnement qu'il y apporte. Sans doute, il s'agit d'un phénomène humain, les choses ne se font pas automatiquement, il y règne constamment un rapport de forces entre des éléments différents, mais non plus, cette fois, contradictoires, et la tension est créatrice au lieu d'aboutir à un conflit meurtrier.

Les conclusions qui se dégagent de certains articles parus dans *Défense de l'Homme,* rejoignent celles des meilleures têtes pensantes de notre époque. Georges Pascal analyse cette nouvelle « foi qui perd », et Berthier démontre la monstruosité de ces « vérités profanes » qui se constituent en dogmes intransigeants. Il apparaît de plus en plus que le type de révolutionnaire qui a dominé jusqu'ici, a fait fausse route. Ce n'est pas en créant un nouvel absolutisme, même provisoire, qu'on luttera efficacement contre l'exploitation de l'homme par l'homme. D'où vient cette erreur tragique ? D'une idéologie qui, dès le départ, accordait trop d'importance à l'homme social par rapport à l'individu. C'est en maniant des masses envisagées du point de vue de leur volume et de leur poids qu'il s'agissait d'attaquer une société révolue aboutissant au pire désordre. Mais l'homme n'est pas justiciable seulement de cette arithmétique et, pour la lui imposer, il a fallu trancher dans la matière vivante, rejeter les rebelles et les non-conformistes, doter les plus grégaires d'un nouveau fanatisme.

Quelles sont les perspectives de ceux qui, après de dures expériences, peuvent aujourd'hui en établir un inventaire au profit de la liberté ? Il paraît utopique d'espérer un revirement rapide de ceux qui sont emportés par la vitesse acquise et doivent peut-être aller jusqu'à l'extrême de leur erreur. Alors, devons-nous être de nouveaux stoïciens qui se contentent de rester fidèles à eux-mêmes sans apercevoir la moindre clarté du fond du trou où nous croupissons ? C'est la solution à laquelle paraît se rallier Prugnot. *Nous n'acceptons pas,* proclame-t-il à la fin de son émouvant article. Bien sûr, et c'est déjà quelque chose, mais c'est peu. Pour Pascal, il se rabat sur l'éducation. A la cadence où vont les choses, nous risquons fort, dans ce cas, d'être gagnés de vitesse, et même que nos voix soient étouffées par les clameurs des propagandes.

Et pourtant, nous représentons une force, il n'est pas de journée qui ne s'écoule sans en apporter la preuve. Des milliers de gens sursautent parce qu'un homme seul a fait entendre sa voix à la face des impuissants de l'O.N.U. Mais nous n'avons pas conscience de cette force, et surtout nous luttons en isolés, n'ayant, pour nous faire entendre, que des organes lues par des minorités convaincues d'avance. Evidemment, Prugnot à cent fois raison, cette proclamation quasi-confidentielle de ne pas accepter vaut mieux que le silence. Elle nous donne au moins la satisfaction de n'être pas complice et puis, après tout, le papier circule toujours un peu. Est-il impossible d'aller plus loin ? Je ne le pense pas. Au lieu de rester chacun dans notre coin, unis seulement par le lien abstrait de lectures communes, rassemblons-nous sur un minimum d'idées qu'il est facile de dégager, et créons, dans la décomposition générale, des îlots de salubrité.

Que pourrons-nous faire alors ? D'abord constituer ainsi, pour nous-mêmes, des groupes cimentés par une unité supérieure, y puiser le réconfort qui naît de tout travail en commun. Ensuite, ayant acquis le sentiment d'être une force naissante, nous pourrons envisager de rayonner à l'extérieur. Ce ne sont pas les tâches qui feront défaut; tant d'individus qui sombrent dans le nihilisme n'attendent qu'un signe, une parole qui leur rendent l'estime d'eux-mêmes, un peu d'espoir en l'homme, et quelque confiance en notre destin. Rapidement, nous redonnerons à une véritable élite à laquelle il ne manque que de prendre conscience d'elle-même, le sens du dialogue, le respect de « l'autre », la volonté de défendre ce qui fait que l'homme n'est pas une bête s'il n'est pas non plus un ange. Nous trouverons des appuis dans tous les milieux, car on sent bien que beaucoup attendent seulement que quelqu'un commence. Et nous prouverons ainsi le mouvement en marchant, par la constitution de foyers de rayonnement intellectuel et spirituel où, dans un effort collectif, la liberté de chacun se manifestera pleinement.

Sous quel signe favorable pouvons-nous nous placer ? Pour ma part, je n'en vois pas de meilleur que les Amis de *Défense de l'Homme.* Il ne s'agit pas de constituer une base de diffusion pour la revue qui se défendra bien toute seule ; au contraire, nous lui demanderons un peu de place pour indiquer nos thèmes de travail et nos proposi-

tions. Simplement, puisqu'il nous faut un symbole de ralliement, envisageons d'emprunter celui-là, il ne peut en exister de meilleur.

Je m'en voudrais d'avoir l'air de faire vibrer la corde de l'intérêt, mais n'avons-nous pas le devoir d'assumer, dans la mesure du possible, la protection de ceux que nous considérons comme un levain précieux dans une pâte humaine que des événements sans doute inévitables vont brasser violemment ? Qu'on songe à l'influence internationale que pourrait acquérir ce que je me résigne à appeler un mouvement, partant de cette France qui, pour reprendre l'expression de Camus, ne peut plus être une puissance mais peut devenir un exemple, de ce pays dont on reconnaît toujours, malgré ses erreurs, la vocation d'humanisme. C'est sur le plan international que nous pourrions nous faire entendre assez vite. Et il serait peut-être difficile, alors, à n'importe quelle autocratie, et dans n'importe quelle conjoncture, de se rendre odieuse à la face du monde en décimant des communautés montrant chaque jour, par leur exemple, leur foi en ce qu'il y a de meilleur dans notre espèce, ayant démontré leur volonté de lutter non pas *contre* quelqu'un, mais pour quelque chose. Car il est bien question de laisser se dérouler les processus d'une destruction qui obéit peut-être à un déterminisme fatal, et de nous tourner vers les manifestations d'intelligence profonde et de vitalité que toute époque comporte, même la nôtre. C'est sans doute le moyen le plus efficace de lutter contre les forces que nous estimons détestables.

Y a-t-il encore quelque besogne pour nous et avons-nous encore assez de force pour y consacrer un peu de notre temps ?

Alain SERGENT.

L'îlot de Clipperton

Qui croirait qu'un îlot désertique, aux côtes infestées de requins, situé en plein Pacifique, et, qui plus est, éloigné de toutes les grandes routes maritimes, pût être l'enjeu d'une rivalité franco-américaine ?

Découvert par la marine royale le 17 *novembre* 1838, *le rocher de Clipperton fut « annexé » par la Troisième République, malgré l'opposition du Mexique et après qu'une sentence arbitrale de feu Victor-Emmanuel III eût solennellement confirmé la souveraineté française sur l'île.*

Nul ne se souciait plus de son existence, lorsqu'en janvier 1943 *la marine américaine — désirant sans doute s'offrir une base stratégique dans sa guerre contre le Japon — s'avisa d'envoyer à Clipperton un détachement chargé d'y installer une station météorologique. Malheureusement, cette opération fut entreprise à l'insu du Gouvernement français, lequel, ayant eu par la suite connaissance de ce « coup de force », éleva une protestation énergique à Washington contre cette atteinte à la souveraineté nationale.*

Avant la fin de l'année tout rentrait dans l'ordre, le Gouvernement des Etats-Unis ayant retiré de Clipperton tout son personnel naval, laissant le rocher inhabité comme devant...

Ayant appris que l'île se trouvait aujourd'hui incluse dans l' « aire privilégiée de défense continentale » définie à la Conférence de Rio, un député communiste, M. Jean Guillon, s'inquiéta auprès du Ministre des Affaires étrangères de savoir « si le Gouvernement de la République maintenait toujours sa souveraineté sur Clipperton et sous quelles formes il l'affirmait ».

L'honorable parlementaire a, comme il fallait s'y attendre, reçu tous apaisements, le Ministère de la Marine se déclarant « disposé, si besoin était, à envoyer à nouveau l'une de ses unités de guerre à Clipperton » afin de rappeler « d'une manière ostentatoire » aux puissances étrangères les droits de la France sur cet îlot perdu du Grand Océan (1).

Au moins, les requins sauront sur qui compter...

Mais qui donc osait traiter de « défaitistes » ou de « nationalistes étrangers » les membres du grand parti ouvrier français ?

(1) Voir *Journal officiel* du 23 août 1948.

Le christianisme, à son origine, était un ruisseau limpide dont l'Eglise dévia le cours et le transforma vite en fleuve roulant la boue et le sang. — Sébastien FAURE.

Frères ennemis

C'EST une petite cousine, Jacotte, qui, chaque année, nous arrive de Grenoble. Je retrouve dans la fraîcheur de ses joues et la limpidité de son regard l'élémentaire pureté des cimes. C'est une vraie petite fille de la montagne. Elle l'aime d'une espèce d'amour charnel, sa montagne, d'un amour qui lui fixe soudain le regard sur le vertige d'un horizon fabuleux. Elle prononce les noms qui en sont les différents aspects avec dévotion : la Belledonne, l'Oisans, la Grande Chartreuse, le Néron...

— Tu y viendras, tu y viendras, cousin ! me dit-elle chaque année.

Mais je suis un citadin. L'aventure des descentes fantastiques en équilibre sur deux lames de bois ne me tente pas. La montagne, oui, bien sûr, c'est splendide. Elle vous pénètre dans le cœur et vous rince les poumons de sa grande et fraternelle caresse. Oui, je sais tout cela. Mais c'est haut !

Alors la petite cousine parle des expéditions qu'on fait en bons copains, du viol exaltant des immensités neigeuses, de cette victoire gagnée à pas de fourmis, de la faim qu'on apaise à l'étape dès qu'on arrive au petit chalet qui sent la térébenthine, et de cette bonne amitié qu'on trouve sur le visage des compagnons de cordée.

Et elle étale des photos.

— Là, c'est moi, avec le petit bonnet. Tu me reconnais ? Ici, le groupe, c'est à La Meige. On est pris à 2.800. Il y avait eu une avalanche la veille. Regarde dans le bas, là, le petit point, c'est le village. Cette jolie fille, c'est Ginette, je t'en ai parlé. Une chic fille, tu sais.

J'ai pris une photographie sur la table. Elle représente deux grands gars solides se tenant d'un bras fraternel. Jacotte ne dit rien, grave tout à coup. Une ombre passe lentement sur son fin visage. Et comme j'insiste pour savoir, elle considère longuement la photo :

— Ah ! ces deux-là, on peut dire que c'étaient deux bons copains. Ils s'étaient l'un l'autre sauvés plus d'une fois la vie. Des vrais frères, on peut le dire.

— Pourquoi dis-tu « c'étaient », Jacotte ?

— Parce qu'ils sont morts tous les deux.

Et, après un silence qui n'en finissait pas, elle a dit :

— Fusillés !

— Par les Allemands ?

— Non. Jean a été fusillé par les Allemands, Marcel par les Français...

⁂

C'étaient deux frères, deux bons copains. Mais la guerre est venue. La guerre est venue avec sa démence, ses haines, son odeur de sang.

Jean a été fusillé par les Allemands. C'était un garçon pur, plein d'enthousiasme et qui trouvait chaque jour un motif à s'exalter, à s'échauffer pour un geste dangereux ou épique : le sauvetage d'un touriste imprudent, la conquête d'un pic inviolé. La guerre est venue. Des jeunes gars farouches sont arrivés des villes, la barbe drue des guerriers sur les joues, aux prises avec une aventure qui violentait leur jeune âge. Jean les a suivis, a mis à leur service sa connaissance de la montagne. Puis un jour les uniformes gris-vert étaient là. La tragédie se précisait, vous entrait dans la peau après vous avoir hanté l'esprit. Ce fut une sorte de jeu terrible et passionnant, l'ancien jeu enfantin de la petite guerre planté tout vif dans votre existence avec le poids formidable de la vérité nue, hors des simulacres littéraires, un jeu qu'on menait avec des millions d'hommes dispersés par le monde, des millions d'hommes qu'on ne voyait pas mais qu'on sentait pris dans le même engrenage atroce.

Jean fut pris avec d'autres. Et fusillé comme tant d'autres. Tant d'autres qui devaient s'appeler Jean aussi. Ou Albert ou Maurice et qui n'ont plus de nom que pour leurs familiers qui le prononcent parfois en regardant une petite photo d'amateur, prise au temps des jours heureux — un jour d'escapade...

Marcel a suivi un autre chemin. Pourquoi ? Est-ce qu'on sait ? Il était venu au monde *de droite* peut-être ? Comme d'autres sont *de gauche* de naissance. Une façon personnelle de respirer, de sentir les choses. Qu'est-ce que ça prouve ? Que l'un est un héros, l'autre un salaud ? Ce serait trop facile. Personnellement j'admire un homme comme Pierre Fresnay, qui est officier « d'instinct » comme je suis antimilitariste. Je l'admire, non seulement comme comédien, mais comme homme, parce que je sais qu'il est loyal, sans détours et qu'il a le sens de la dignité. J'aime certains hommes qui sont parfois fort éloignés de mon « bord » (non de mon bord politique, je n'en ai pas, mais qui ne partagent pas mes phobies, mes répulsions, mes émerveillements non plus) et je n'aime guère certains autres hommes affichant les idées qui sont miennes. J'aime et la sincérité et les qualités de cœur. Des gens très intelligents qui font preuve chaque jour d'une incroyable sécheresse de cœur me font horreur. Et j'aime des ignorants, des « pas malins » qui sont tout simplement de braves bougres.

Marcel est allé se battre en Russie. On lui avait dit que c'était le devoir. Voilà ce que c'est que de laisser à d'autres le soin de vous indiquer ces voies-là. Il est allé dans les plaines de l'Est pour se faire geler un pied. A vingt-cinq ans c'était déjà un infirme. On en a fait un mort. Ceux qui l'ont tué faisaient aussi leur devoir. Marcel est mort sans avoir compris la vérité d'en face. Ils l'ont tué sans comprendre sa vérité à lui.

Où était-elle, la vérité ? Qui le sait ? Dans l'appel des clairons ? Il y a des clairons des deux côtés, des virtuoses de la parole des deux côtés, des malins des deux côtés, des martyrs des deux côtés.

Jean est mort parce qu'il avait du cœur. Marcel est mort parce qu'il avait du cœur. On ne me fera pas croire qu'un combinard va se faire geler les pieds en Russie. Le combinard fait des discours. Le cher-z-auditeur, lui, fournit la chair. Il paraît que les choses ont toujours marché de la sorte.

Juger c'est tout d'abord ne pas comprendre. Le drame de la jeunesse actuelle, c'est le drame de la sincérité. Elle a cru à son devoir. A se reporter aux années de guerre où régnait dans les esprits le pire des confusionnismes entretenu par l'événement même, hors des propagandes, on peut comprendre que les garçons de dix-neuf ans n'aient su que faire, dans le même temps que leurs aînés pétris d'« expérience » prenaient des chemins différents.

Jean est mort. Marcel est mort.

Ils sont morts l'un et l'autre, les deux bons copains qui posaient ensemble devant l'objectif ; ils sont morts dans des camps opposés parce que tout conspirait contre eux : une époque vouée à un idéal de charognard, le hasard de la naissance, leur tempérament propre. Ils sont morts aussi de cette malédiction sans appel qui fait qu'on ne choisit pas ses parents.

La plupart des parents de jeunes martyrs sont des assassins. Je le dis comme je le pense. Des assassins par égoïsme, par goût des honneurs, et surtout par infâme connerie. J'en ai dans mes relations, de qui le jeune fils de vingt ans a été fusillé en août 44. Ils le poussaient à la Résistance. Eux restaient les fesses bien serrées, la mine prudente et la voix neutre. Mais ils étaient fiers du fils, le lui montraient, l'encourageaient quand il avouait en avoir encore « descendu deux aujourd'hui ». Le jeune garçon s'est fait prendre au dernier moment. Il a été fusillé. On peut dire qu'il le fut autant par ses parents que par les Allemands. Je sais que c'est dur de dire cela. Je sais que la vie de ces gens-là est foutue. Et je m'incline. Mais je sais aussi qu'un jeune a perdu la vie parce qu'il avait des parents d'une connerie épaisse. (Tellement épaisse qu'ils se redressent, orgueilleux malgré tout quand ils entendent un coup de clairon et qu'ils figurent, sans remords, dans toutes les cérémonies officielles.)

⁂

L'Etat sait tout cela, mais suit sa route, impavide et sourd aux gémissements. Il fut un temps pourtant où l'Etat maquereau, profiteur, margoulin, gangster et tartufe, faisait piètre figure et comptait beaucoup sur les baratinés — jeunes et vieux — pour revenir s'asseoir au bord du grand gâteau. On les a vus, les composants de cet Etat, se débiner rapidement avec les bijoux de famille, le trouillomètre à zéro, comme des personnes naturelles. On a vu ceux qui le soutiennent

en toute occasion et quel qu'il soit, flics ou magistrats, se faire tout petits et flatter l'encolure du lion populaire dans l'espoir forcené de se faire dédouaner par lui. On a vu les tortionnaires de la P.J. se sentir pris soudain d'une délirante sympathie pour l'ouvrier, lui passer la bouteille d'essence qui fera basculer le char Tigre, et se faire photographier dans les combats de rues aux côtés de celui qu'on torturait hier et à qui l'on foutra des contredanses demain, quand tout sera rentré dans l'ordre.

C'est peu de chose qu'un Etat et il suffirait d'une petite colère *consciente* pour le mettre en l'air. Oui, c'est peu de chose au même titre que le standing de l'escroc arrivé et qu'un impondérable peut précipiter demain en prison. L'Etat le sait bien qu'il n'est qu'un château sur nuées, une loi sur papier pelure, une République sur baratin. C'est pour ça que sa prétention d'être respecté n'a d'égale que son inquiétude. C'est pour ça qu'il prodigue les lois coercitives : atteinte au crédit de l'Etat, etc.

Le plus grand coupable d'atteinte au crédit de l'Etat est l'Etat lui-même, qui s'est déconsidéré définitivement aux yeux des plus conformistes. Il fut un temps où l'on disait : « Oui, c'est l'Etat qui le veut ! » sans discuter, du ton sans doute qu'avaient les Croisés pour parler de Dieu. C'était ainsi. Aujourd'hui, tout le monde vous dira : « L'Etat, c'est le premier gangster ! » Vérité d'évidence.

Si ça vous choque, poursuivez. Mais il faudra vous expliquer sur ce que vous avez fait d'un peuple aimant le travail, la gaieté, les grands mouvements du cœur. Il faudra expliquer comment vous acculez chaque jour au suicide les vieux travailleurs, ruinez les petits rentiers après avoir saigné leurs fils à la mort, comment vous enlevez tout sens à la vie en pressurant l'effort, en rackettant la bonne volonté, en usant de la menace comme un agresseur nocturne. Il faudra reparler des scandales soigneusement étouffés, des grands scandales après les petits. Il faudra dire où passe l'argent volé, cet argent qui alimente tous les margoulinages officiels : essence, lait, viande, devises, licences d'achat et d'exportation. J'en passe et des plus fructueux. Ce jour-là, le contribuable comprendra qu'il est en rupture formelle de contrat avec un Etat qui n'a pas tenu une seule de ses promesses.

Un personnage de *Baccara* dit : « Ne me parlez pas de la Société. Elle me doit trop. Je n'aurais qu'à réclamer le dixième de mon dû pour la mettre en faillite ! »

Avouez que les contribuables (de toutes catégories) sont bien gentils en se tenant tranquilles, car vous les chatouillez drôlement aux sièges de la colère.

⁂

N'allons pas plus loin, la cause est entendue. Au vrai, le procès de l'Etat-gangster n'est pas aujourd'hui exactement mon propos.

Je veux surtout parler ici de l'inhumanité de l'Etat.

Pas de cœur, pas le moindre sentiment de générosité, un viscère monstrueusement dépersonnalisé et qui bat mécaniquement comme une minuterie : c'est tout.

Il ne sait que distribuer la prison, le bagne, l'indignité (?), acculer les gens à la pauvreté perpétuelle, maintenir en cage, refuser toute chance de rédemption à ceux qui se sont trompés. L'Etat sait bien pourtant que certains garçons qu'on exclut aujourd'hui de la communauté sont aujourd'hui dans ce cas par sincérité. C'est sans doute ce qu'il leur reproche. C'est ce que ne peuvent pas comprendre des politiciens jouisseurs, des arrivistes qui ne suivent qu'une morale : la morale de Monte-Carlo, à savoir *qu'il ne faut pas jouer la rouge quand c'est la noire qui sort et vice versa.* C'est toute la moralité — atroce — de l'histoire qu'on vient de vivre.

Donc les années de prison pleuvent, distribuées par des magistrats deux fois parjures, la plupart successivement à plat-ventre devant tous les gouvernements. Les magnifiques imposteurs du double serment (ce n'est pas encore oublié !) jugent — ô culot ! — incarcèrent, décrètent, signent des contraintes, maintiennent en exil, retirent la vie. Pensent-ils donc qu'un honnête homme puisse jamais les prendre au sérieux, ces gens qu'on sait lâches, mesquins, hantés par l'avancement, le souci d'un grade dans la carrière, dispensateurs de non-lieux aux plus malins, qui refusent de l'argent mais acceptent les hommages solides ?

Oui, ce qui caractérise toute cette machinerie infernale, c'est bien l'absence de cœur. Ce monde-là est pourri, vermoulu, condamné, qui a répudié la pitié. Il craque déjà, il vacille dans un ciel chimique, sophistiqué à sa mesure et à son image. Vous ne voyez donc pas que vous n'en sortirez pas ? Vous ne voyez donc pas que vous avez perdu la partie en perdant toute faculté d'émotion ? Vous ne sentez pas que tout fout le camp et que vous êtes cuits, sans violence, par la force même de votre inhumanité ? Vous êtes aux abois comme un caissier qui a plongé dans la caisse. Ce n'est pas la peine de bomber le torse, de poitriner entre les oriflammes ni de plisser de l'œil aux cérémonies, ô sursitaires !

Je ne crois pas que votre chute sera notre bonheur. Elle ne sera que la consolation tragique de Samson qui s'écroulait avec le Temple. L'aurore de Salamine n'est pas pour nous, qui sommes venus trop tard dans un monde d'ordures.

Mais dans leur misère les peuples auront peut-être une joie suprême — une joie très pure d'enfant battu — quand ils enregistreront sur le grand livre votre faillite frauduleuse... par manque de cœur.

Alexandre BREFFORT.

Les vieux braves

Périodiquement on lit dans la presse que M. Machinchouette, à moins que ce ne soit M. Tartempion, centenaire de son état, vient de recevoir la médaille militaire, à l'occasion de ses cent ans d'âge, et sous prétexte qu'il a participé, bon gré peut-être malgré sans doute, à la guerre de 1870, *dans tel régiment de ligne ou de cuirassiers.*

En ce qui nous concerne, et estimant qu'il est tout indiqué que les décorations militaires soient octroyées à des militaires, même accidentels, nous sommes loin d'y voir le moindre inconvénient.

Dieu merci, toutes les opinions sont respectables.

Et les vaches seront bien gardées.

Pour autant qu'elles soient sincères.

Mais on ne nous fera pas croire que ce sont des motifs militaires qui ont valu la médaille militaire à M. Machinchouette, ou à M. Tartempion. Sinon on n'aurait pas attendu près de cent ans (cent ans moins l'âge qu'ils avaient quand ils étaient soldats) pour orner leur boutonnière. Si c'est au titre d'ancien militaire que ces vénérables vétérans sont décorés, il y a belle lurette qu'ils eussent dû être médaillés.

Ou alors pourquoi ne pas avoir foutu la médaille militaire à tous les anciens soldats du régiment de ligne, ou de cuirassiers, auquel appartenaient les vieux braves qui sont l'objet de nos commentaires respectueux ?

Et, tant qu'on y est, à tous les anciens soldats de tous les autres régiments ?

On vous le demande en toute équité.

Puisque vous ne répondez pas, force nous est bien de penser que c'est un prétexte, la qualité d'ancien combattant de 1870.

Mais qu'en réalité c'est à leur qualité de centenaires bien mûrs que MM. Machinchouette et Tartempion doivent leur tardive distinction honorifique.

De là à conclure que c'est la longévité de ces messieurs qui leur vaut une médaille qui n'a de militaire que le prétexte du motif, il n'y a qu'un pas minime que franchit allégrement le cerveau le moins sectaire (si nous osons cette image osée).

Or la longévité est une question de patience.

Moins patients, nos centenaires incriminés seraient morts seulement un mois plus tôt, ils pouvaient se bomber pour la médaille, toute militaire qu'elle soit.

Aussi proposons-nous que tous les anciens soldats de 1870 *reçoivent la médaille militaire à titre posthume, équitablement. Héros deviendra ainsi synonyme de soldat. Avec effet rétroactif.*

Nous ne parlons, bien entendu, que des soldats, les généraux, même s'ils meurent dans leur lit, selon la tradition, et bien avant l'âge de cent ans, étant préalablement et professionnellement abondamment médaillés.

Léo CAMPION.

La paix à l'ordre du jour

à Pleyel et au Vélodrome d'Hiver

Garry DAVIS et ceux qui l'entourent

Depuis tant d'années que nous n'avons pas eu l'occasion de voir la paix à l'honneur — l'idée de paix — ça fait plaisir, et nous serions impardonnables de bouder le mouvement pacifiste déclenché par l'action de Garry Davis — même si des représentants camouflés d'une nation belliciste s'efforcent à la faire dévier de son but, même si les moyens préconisés par Garry Davis semblent être l'opposé du fédéralisme que nous préconisons.

Car il est préférable que le genre humain s'emballe dans cette voie plutôt que dans l'autre, il vaut mieux bêler la paix que la mettre en péril par des pensées, des bobards et des actes bêtement chauvins.

Puisque des foules il faut s'attendre à tout — au pire et au mieux — espérons qu'elles ont enfin conscience du péril les menaçant et qu'elles s'apprêtent vraiment à y faire front, en dépit de certaines manœuvres dénoncées ci-dessous par Monclin.

Le mieux, ce serait qu'elles ne bêlent plus seulement la paix, mais la consolident grâce à des méthodes nouvelles dues à leur initiative et prenant de l'ampleur grâce à leur force — celle du nombre.

En prévision d'une éventualité si heureuse il ne se peut pas qu'un pacifiste de vieille souche, un vrai pacifiste, hésite à prendre parti, à prendre même une part importante dans cette campagne antimilitaire et antiguerrière, si heureusement et si spontanément partie d'en bas. — L. L.

IL y avait du monde ! Beaucoup, énormément de monde !

Tellement que, bien avant l'ouverture de la séance, des milliers de personnes avaient dû repartir, l'immense salle Pleyel étant archicomble.

Les élus, ceux qui purent entrer, ce sont ceux qui avaient mérité ce privilège par une attente d'une heure sous la pluie.

Un succès réconfortant, plein de promesses, et qui réconcilie avec le bipède vertical.

Garry Davis, homme simple, sympathique, en petit blouson de cuir, paraissait singulièrement gêné par l'immense ovation qui, à son arrivée sur la tribune, montait vers lui...

— Eh quoi ! semblait-il dire, que signifie tout ce bruit ? N'est-ce pas si simple ce que j'ai fait, et si naturel ? Est-il si extraordinaire à notre époque de tenter un geste contre la plus abominable des infamies : la guerre ? Et cela suppose-t-il tant d'acclamations ?

Nous n'entreprendrons pas ici une étude analytique de toutes les interventions de la soirée. Il nous faudrait beaucoup de place et surtout le goût de discuter chacune d'elles, car si, dans l'ensemble, nous nous réjouissons d'avoir entendu des variations autour des thèmes développés depuis vingt ans et plus par les pacifistes « intégraux », il nous faudrait mettre l'accent sur chaque nuance que les « intellectuels » savent apporter dans leurs discours suivant leur tempéra-

ment, leur appartenance ou leurs sympathies politiques.

Parmi tous les orateurs, deux nous ont paru particulièrement « solides » et dans leur argumentation et dans leurs convictions : Camus et Breton. Ceux-là ne semblent nullement gênés aux entournures et les applaudissements prolongés des auditeurs leur ont prouvé que leurs déclarations nettes et catégoriques avaient été entendues.

Pourquoi faut-il que cette soirée, si grosse de promesses d'avenir pour un mouvement réunissant tous les vrais opposants à la guerre, tous les pacifistes conséquents et décidés, ait été troublée par une intervention déplacée et susceptible de compromettre le succès du rassemblement ?

Un certain Emmanuel Mounier s'est livré à une agression venimeuse contre les pacifistes d'avant 1914 *et d'avant* 1939 *: « Tous des collaborateurs et des traîtres. Ce pacifisme-là a fait faillite. »*

Sans plus...

Mounier est un récidiviste de ce genre de travail. Déjà, il y a quelques mois, il avait donné à un hebdomadaire un papier intitulé « Où sont les pacifistes ? », où il reprenait à son compte les plus ignobles arguments de tous les fascistes et autres super-nationalistes de 14 *à* 39 *contre les pacifistes, allant jusqu'à les accuser d'avoir été les meilleurs collaborateurs de l'hitlérisme.*

On reste confondu en songeant que les organisateurs du meeting Davis aient pu faire appel à un tel individu, lui permettant ainsi de continuer sa sale besogne de division et de calomnie.

Qu'il y ait eu, parmi les pacifistes d'avant la guerre, quelques brebis galeuses ou quelques inconscients qui se sont laissé prendre à la propagande hitlérienne, nul ne le nie. Mais qu'on profite de quelques cas isolés pour tenter de salir tout le mouvement pacifiste, voilà qui est proprement intolérable.

Le pacifisme de 14 *à* 39 *était aussi antifasciste et les Allemands ne s'y sont guère trompés, qui ont arrêté nombre de nos amis.*

Nous sommes quelques-uns qui avons payé assez cher notre pacifisme et notre antifascisme et aux autorités françaises et aux autorités allemandes pour avoir le droit de demander à un monsieur Mounier de vouloir bien apporter un peu plus de sang-froid dans ses appréciations et de sérénité dans ses affirmations.

Quand on a l'honneur de parler à des milliers de personnes réunies pour communier dans l'amour de la paix, on se doit, si on a un minimum de probité morale, de peser ses mots et de ne pas se laisser aller à son tempérament.

Monsieur Mounier, vous avez commis une mauvaise action.

Si vous considérez avec tous les va-t-en guerre passés et présents — et ainsi vous rejoignez M. Bénazet qui réclame des sanctions contre les amis de Davis — que le pacifisme sert l'ennemi, que faisiez-vous avec les pacifistes de Pleyel ?

Votre place n'était pas là.

Si, d'autre part, et malgré vos déclarations qui semblent le démentir, vous êtes pacifiste, voudriez-vous nous dire de quoi vous vous autorisez pour distribuer des brevets et donner des leçons aux autres ?

A propos, qu'avez-vous fait, vous, prétendu pacifiste chrétien, puisque leader de la revue Esprit, *en* 1939 *?*

Voudriez-vous être assez aimable de nous faire connaître votre attitude à ce moment-là ?

Car peut-être, à l'exemple de Einstein — sous la présidence de qui, on ne sait trop pourquoi, était placé le meeting Davis — n'êtes-vous pacifiste qu'en temps de paix, alors que c'est assez facile de l'être, et jusqu'au-boutiste quand la guerre est là...

En revanche nous vous donnerons, si cela peut vous intéresser, une liste fournie de pacifistes intégraux, déserteurs, insoumis et objecteurs de conscience qui sont morts ou ont été torturés par les Français ou les Allemands parce qu'ils entendaient rester fidèles à leur idéal pacifiste. (Il y en a encore, dans les prisons de France, dont on a oublié de parler à Pleyel...)

Nous sommes quelques-uns à pouvoir vous présenter des pedigree éloquents qui vous laisseront rêveur... et vous conseilleront peut-être un peu de modération dans vos propos.

Toujours est-il que nombre de pacifistes d'avant-guerre — ils étaient nombreux à Pleyel — auraient pu être rebutés au départ du mouvement Davis par votre intervention inconsidérée.

Je voudrais ici dire toute ma pensée. Je me méfie un peu de tous les intellectuels communisants qui opèrent, actuellement, un mouvement tournant (et enveloppant) et qui découvrent le pacifisme intégral.

De Guignebert à Vercors, de Treno à Bourdet, tous ceux qui, ces temps derniers, ne cherchaient pas à dissimuler leurs sympathies pour le bolchevisme, se découvrent des âmes de réfractaires, de résistants inébranlables.

Cette synchronisation me laisse un tantinet perplexe...

Mais, ceci dit, je pense que les vrais pacifistes doivent se retrouver derrière Garry Davis, qu'ils se doivent d'être présents et vigilants pour qu'on ne détourne pas à des fins politiques un mouvement qui a commencé par un geste dont la grandeur a fait tressaillir le monde et lui a ouvert des horizons nouveaux.

Comme toute organisation qui débute, celle de Garry Davis connaîtra une crise de croissance. Le grain se séparera de l'ivraie et c'est pourquoi il est nécessaire qu'à ce moment les « intégraux » soient présents pour soutenir les intellectuels probes qui ne sont pas venus là pour des fins suspectes.

⁂

Mon papier sur Pleyel était terminé et envoyé quand le Comité Davis lança son invitation pour un deuxième meeting, au Vélodrome d'Hiver.

Près de quinze mille personnes étaient cette fois rassemblées dans l'immense vaisseau de la rue Nélaton. Constatation réconfortante : une immense majorité de jeunes... et des enthousiastes !

Manifestation de caractère international complet, cette fois, la présidence d'honneur étant confiée à trois savants professeurs de nationalités différentes, spécialisés dans l'étude de l'énergie nucléaire.

Après lecture par Davis de la réponse du docteur Evatt aux questions posées à Pleyel et dont il ressort nettement que l'O.N.U. est impuissante à préserver la paix du monde, et d'une lettre d'excuses d'André Gide, malade, mais de tout cœur avec l'assemblée, les orateurs se succèdent à la tribune. Après Breton qui continue avec talent à représenter le vrai pacifisme, nous retiendrons une intervention remarquable de précision et de courage du professeur Girard, qui déclara : « La solution, c'est de refuser la guerre, car c'est en définitive dans les mains des peuples que repose la paix ou la guerre. Vous êtes le nombre, vous êtes la force, on ne peut pas faire la guerre si vous ne le voulez pas. » Ces mots sont longuement acclamés par la foule, qui paraît décidée à tous les moyens pour obtenir la paix, *nous le verrons d'ailleurs tout à l'heure.*

Madeleine Paz a ensuite la parole : « Dans le monde, il y a 230 millions d'enfants affamés en danger de mort, sur les 900 millions qu'il contient. Ces chiffres sont fournis par les services de l'O.N.U. Or, c'est ce moment précis que cet organisme a choisi pour supprimer la commission chargée de se pencher sur ces questions ! »

David Rousset est un orateur qui sait ce qu'il veut. « Tous les partis vous ont trompés, vous êtes dégoûtés de la politique et des politiciens, et c'est pourquoi vous avez répondu si spontanément et si nombreux aux appels de Davis. » Les applaudissements prolongés qui accueillent cette déclaration iront droit au cœur de ces messieurs de la politicaillerie. Ils sauront enfin ce que le peuple pense d'eux, de leurs sales combines et de leur non moins sale démagogie.

Et voilà le clou de la soirée. Un jeune homme — qui s'inspire des méthodes chères à Davis — saute d'un bond sur la tribune, s'empare du micro. Sympathique, le gars, et qui sait où il veut en venir : « Nous entendons beaucoup de discours, explique-t-il en substance, mais ce que nous voulons, nous, et principalement les jeunes, c'est savoir ce que vous voulez, savoir ce qu'il faut faire. La guerre menace, vous nous le répétez, mais vous n'indiquez rien pour la combattre. Faut-il refuser le service militaire ? »

La salle acclame longuement cet « intrus » qui reflète si parfaitement sa propre pensée. Et nous sommes persuadés que le « présidium » a senti qu'il lui faudrait bientôt passer à l'étude des vrais moyens de la paix. *Pour notre part, nous sommes convaincus que si le Comité Davis ne comprenait pas que les foules veulent* agir *et non plus écouter discourir, il serait vite voué à un lamentable échec.*

On entend ensuite l'abbé Pierre (Bon Dieu ! que ça hurle une croix de guerre

sur une soutane, à côté du crucifix !), qui résume la pensée de presque tous les orateurs officiels de la soirée, que nous ne pouvons citer, en préconisant le gouvernement mondial, qui semble être le but véritable de ces assises. Nous aurons l'occasion de donner notre avis sur ce point par la suite.

Nous ne voulons, aujourd'hui, retenir de cette deuxième manifestation que ceci : le peuple bouge contre la guerre. Il veut des mots d'ordre contre la guerre qui soient les vrais moyens de la paix. *Le Comité Davis devra comprendre que les campagnes des pacifistes « intégraux » et leur exemple n'est pas oublié des masses et que c'est là la vraie voie si l'on veut vraiment éviter le crime qui menace. Le peuple est prêt à épauler de toutes ses forces ceux qui agiront de préférence à ceux qui discourent.*

Une fois encore nous appelons nos camarades à la plus grande vigilance et nous leur demandons de profiter du mouvement actuel pour soutenir Garry Davis et les « solides » de son mouvement pour imposer à ce comité d'envisager les vrais moyens de la paix...

Roger MONCLIN.

Défense de l'enfant

Les Jouets de la mort

NANTES : *les vitrines d'un magasin de jouets qui exposait des soldats de plomb ont été brisées à coups de pavé par un pacifiste fanatique. Monsieur X... a été écroué pour bris de clôture.* — (Les Journaux, novembre 1948.)

J'AVOUE que si je ne m'étais fait une règle absolue de non violence, j'aurais déjà accompli ce geste, car je supporte difficilement la vue de ces soldats et de ces canons, offerts en si grand nombre à la convoitise des enfants admiratifs. Je partage l'indignation de cet habitant d'une ville ravagée par la guerre : comment admettre qu'une si cruelle leçon n'ait pas porté ? Comment admettre qu'il soit nécessaire d'énoncer des vérités déjà si souvent exprimées ? Comment admettre que des ouvriers qui se disent « révolutionnaires » acceptent encore de fabriquer pour les petits... et pour les grands, les jouets de la mort ?

L'homme qui crie la vérité est en prison, les trafiquants sont en liberté. C'est logique, dans un monde où il suffit de prononcer des paroles de bon sens pour être qualifié d'illuminé ou de traître ; c'est logique dans un monde où l'eau, l'air, le soleil et l'amour se vendent ; c'est logique dans un monde où les parasites sont gavés et les travailleurs affamés ; c'est logique dans un monde où des « socialistes » s'intéressent à la chose militaire ; c'est logique dans un monde où l'on parle de fraternité alors que les hommes se conduisent en loups pour leurs frères de misère... On n'en est plus à une contradiction près !

N'attendons pas des parlementaires le vote d'une loi interdisant la fabrication des armes, fictives ou réelles. Sur ce point : tous d'accord. Ils ne se disputeront pas l'honneur d'être le Ministre du Désarmement !

C'est nous qui devons donner à nos enfants l'horreur des jouets de la mort.

Certes, les petits soldats sont bien séduisants pour des yeux d'enfant, faciles à émerveiller : les uniformes sont chamarrés, l'allure martiale, les casques brillants, les panoplies complètes, les mitraillettes précises. C'est gai. On oublie la déroute, on oublie les infirmes, on oublie les ruines, on oublie les mourants. On est vainqueur. En avant !

Est-il besoin de démontrer la naïveté de toute cette ferraille ?

L'enfant qui joue ne s'amuse pas au sens où, nous, adultes, entendons ce mot. L'enfant prend tout au sérieux et, doué d'une puissante imagination, il vit son jeu. Un geste, une image, déclenchent dans son esprit toute une activité. Muni d'un marteau, il est le cordonnier qui cloue des semelles ; muni

d'une truelle, il est le maçon qui construit une maison ; avec un bateau de papier, il est le marin parti en voyage vers un pays lointain ; donnez-lui un fusil : il sera le gangster, l'homme qui tue... et les journaux nous offrent des récits quotidiens d'accidents survenus à des enfants qui jouaient avec des armes laissées à leur portée par des adultes imprudents.

L'enfant est essentiellement actif : pour satisfaire son besoin d'activité et de merveilleux, il reste assez de jeux éducatifs ; d'animaux, de plantes, de contes, d'occupations pacifiques.

Si j'enferme mes cinquante enfants avec des bâtons, je retrouverai fatalement des victimes. Les mêmes enfants munis de pinceaux ou de pâte à modeler, s'appliqueront tous en silence, fiers de réaliser leur petite œuvre d'art.

L'humanité est à l'image de ma classe : compartimentée par les frontières, enfermée dans les murailles de son ignorance, rivée à un travail profitable à une seule minorité de privilégiés qui lui fournit des armes et des raisons de s'en servir, elle attend de pouvoir construire pacifiquement cette « Cité Socialiste » dont elle porte en elle toutes les possibilités.

Il nous appartient d'éveiller et de satisfaire ces aspirations vers l'Idéal et de dire : Il n'y a qu'un vainqueur : celui qui dompte les forces naturelles, celui qui lutte contre la maladie, celui qui recule les limites de la vieillesse et de la mort.

Il n'y a qu'un combat à mener : la lutte contre l'ignorance, contre les préjugés, contre l'égoïsme.

Il n'y a qu'une victoire : le triomphe de l'esprit critique et de l'esprit de générosité. Et cette victoire ne se gagne pas les armes à la main ; elle se gagne par la discipline, l'étude, la conscience professionnelle, la prise des responsabilités et la volonté d'organiser le bien-être et la justice.

Pour cette œuvre de construction, point n'est besoin de démolisseurs : entre le jardinier et le chirurgien qui rend la vue aux aveugles, il y a place pour tous les artisans du Monde Nouveau. Point de soldats, ni de fusils, ni de bombardiers, mais de l'intelligence, de la volonté, de la bonté.

C'est à ce travail de désarmement matériel et moral, que, tous, parents et éducateurs conscients, nous devons nous consacrer.

Denise ROMAN-MICHAUD.

ALERTE A L'HOMME !

La sève s'est figée en ramures noircies
dans l'azur froid des printemps morts
et l'Elan s'est brisé en ramures tordues
pour n'avoir pu saisir l'air fort.
Et cependant le sol est plein
de grasses terres thalassiques
aux parfums larges et sereins
comme aux bons temps préhistoriques !

La Nature en échec pour la première fois
dans sa prodigieuse expansion de vie,
le fer, le feu, les poisons et les poix
des guerres de ce temps l'ont mise en agonie...
Timidement, quelques rejets vert pâle
se montrent çà et là au grand sol torturé
sous l'azur froid et les longues opales
des naguère relents de labours fissurés...

Cataclysme total sur la terre flamande
traversé par hasard du trait d'un oiseau fou,
quel héraut rescapé annoncera partout
aux hommes inhumains une mort sarabande ?

Gaston LACARCE.

Le chasseur hottentot de M. Balsan

I

Le Kalahari, qui est le Sahara de l'Afrique australe, ne ressemble en rien au Sahara. Bien qu'extrêmement pauvre en eau, il a une végétation relativement abondante, une certaine faune, et même une population. Le Sahara aussi, mais le Sahara est, en de nombreux endroits, le désert absolu, alors que le Kalahari ne l'est qu'exceptionnellement.

Les populations du Kalahari sont cependant demeurées à un stade bien inférieur à celui des populations sahariennes. Les tribus bechuanas, groupées autour des puits à d'énormes distances les unes des autres, ne peuplent pas le désert proprement dit, mais seulement ses oasis ; la brousse n'est hantée que par un peuple, les Bushmen, c'est-à-dire « les hommes des buissons », appelés aussi Boshimans.

Ce sont des nègres de taille naine, de constitution dégénérée, que les Cafres ont refoulés dans la partie inhabitable du continent pour les y contraindre à mourir et qui l'habitent, et qui y vivent. Se nourrissant du produit de leurs chasses, ils ont tenu bon, et bien que paraissant condamnés à une disparition fatale, ils sont parvenus à conjurer la malédiction et à sauvegarder leur existence.

Là où des Blancs ne sauraient s'adapter, où les Noirs se risquent à peine, là où les chances de survie seraient nulles pour des hommes normaux, même les moins raffinés, ils se sont maintenus. Certains ne les considèrent qu'à demi comme appartenant à l'espèce humaine.

M. François Balsan, qui vient de parcourir ce pays, a publié un article (*Centre-Eclair*, 4 novembre 1948) dans lequel il parle des Bushmen comme des derniers représentants d'un état de choses préhistorique, dont l'embryon d'organisation est absolument rudimentaire, en même temps que d'une race faible, abâtardie ou manquée dès l'origine.

La notoriété que lui ont méritée ses précédents voyages au Kurdistan et dans la région du Nil blanc rend digne d'attention tout ce qu'écrit M. François Balsan.

Selon lui, ils n'ont pas même de langage parlé, et ne communiquent entre eux que par des grimaces et des cris, ces cris défiant toute transcription faute de modulation articulée. C'est la première fois que nous voyons relater un tel fait, et s'il est exact on comprend que cela suffise pour qu'aux yeux du savant, et de quiconque aime à méditer sur les mystères de la nature, de tels êtres soient excessivement curieux et intéressants.

En effet, toutes les races humaines, à notre connaissance, sont douées de la parole, dont elles usent plus ou moins heureusement, et c'est un des attributs qui les distinguent principalement des races animales, lesquelles, privées de centre de Broca, organe d'association situé au niveau de la région frontale du cerveau, le sont également de cette précieuse faculté. Nous avons donc accueilli avec quelque étonnement les déclarations confiées à la presse par M. Balsan, à son retour d'Afrique australe.

On conçoit aisément que nous, qui n'avons point parcouru ce lointain pays, hésitions à contredire ou à reprendre ce hardi voyageur. Cependant, les ouvrages sérieux consacrés à l'étude du Kalahari et de ses habitants enseignent que les Bushmen, si arriérés soient-ils (et ils le sont), ne siègent point encore à l'extrême degré inférieur de l'humanité.

D'après les géographes les plus dignes de foi — et nous ne citerons que M. Fernand Maurette, pour ne pas alourdir cet article — les Bushmen, quand les Cafres les parquèrent dans les terres réputées mortelles du Kalahari, y trouvèrent un peuple déjà installé ; c'était un peuple de Négrilles, de taille encore plus petite que la leur, de conformation plus ingrate, et complètement dépourvu d'industrie.

Que firent les Bushmen ? Refoulés par

les Cafres, ils refoulèrent à leur tour les Négrilles et occupèrent leur territoire, obligeant ces nains à émigrer vers une zone encore moins accueillante où, logiquement, ceux-ci disparaîtraient. Les Négrilles se sont donc repliés, enfoncés dans le désert, et ils n'ont pas tout à fait disparu ; quelques tribus subsistent, décimées par la maladie du sommeil, et le nombre de leur effectif diminue rapidement. Or, selon M. Maurette et divers ethnographes, ces Négrilles eux-mêmes ont un langage, un langage parlé, extrêmement pauvre, mais ayant les caractères d'un idiome humain ; et les Bushmen, loin de n'échanger que des grimaces et des hurlements, possèdent un vocabulaire qui, pour être fort indigent si on le compare aux nôtres, paraît riche et varié à côté de celui des Négrilles. Que ces derniers ne soient peut-être, au surplus, qu'une branche inévoluée de la race des Bushmen, ceci constitue une autre question, que nous n'aborderons pas.

Comme les géographes, les linguistes se sont intéressés aux Bushmen, et ils nous révèlent que ceux-ci parlent effectivement une langue. Cette langue, ainsi que toutes celles de l'Afrique noire, s'accompagne volontiers de mimique, mais cette mimique est accessoire et non essentielle ; elle corrige l'obscurité de certains mots, et supplée à quelques autres qui font défaut, notamment dans la numération, qui est très pauvre, quelques-uns de ces peuples ne comptant pas intelligiblement au delà de *deux*. Pourtant, les linguistes font mention d'un véritable langage parlé chez les Bushmen, et même chez les Négrilles. Voir l'ouvrage de L. Homburger, *Les Langues négro-africaines* (Edition Payot, Paris, 1941), chapitres Ier, XI et XII, qui cite des exemples du vocabulaire et de la grammaire de ces peuplades, en se référant aux savants travaux de nombreux africanistes, et en particulier du docteur Bleek et de sa nièce. L'abondance, dans ces idiomes, de syllabes « inspirées », dites « clicks », à peu près inconnues dans ceux du reste du monde, presque inexistantes en Europe, en rend l'étude malaisée, et l'identification parfois incertaine, mais, outre que la reproduction par le phonographe a permis de les isoler et de les analyser, ces sons étranges ne sauraient enlever à un dialecte son caractère et sa valeur de langage humain. L'anglais aussi paraît barbare à quiconque ne l'a jamais ouï ; et l'allemand, et le polonais ; et pourtant, ce sont bien des langues, n'est-ce pas ?

Il ne nous appartient pas de dire qui a tort ou raison, si M. Balsan a été induit en erreur ou s'il s'est mépris ; nous constatons une contradiction entre son rapport et de très substantiels écrits antérieurs.

Quoi qu'il en soit, en un certain point du Kalahari, il y a deux rivières qu'il appelle la Nospp et le Molopo, dont le cours est à sec. Toutes les bonnes cartes les mentionnent, notamment la seconde, la première étant vraisemblablement celle qui figure plus souvent sous le nom de Nosob. Entre leurs lits taris, *très intermittents*, disent les géographes, s'étend une région qu'aucun homme n'avait visitée, tellement on la disait aride et désolée.

Les rares documents relatifs à cette région — où ni les Blancs, ni les Cafres, ni les Bushmen, ni même les Négrilles n'ont pénétré — la montrent comme totalement dépourvue d'eau, et seulement hérissée de dunes de sable. Elle passait pour aussi hostile à la vie humaine que les plateaux glacés du pôle Sud, aussi inhospitalière que les cirques lunaires.

C'est dans cette contrée fantastique que M. Balsan a résolument poussé son expédition, qui a démontré que, si l'homme y était indésirable, par contre une grande luxuriance végétale s'en accommodait, et qu'elle servait de refuge à un nombre extraordinaire d'animaux sauvages.

II

Nous éprouvons beaucoup d'admiration pour M. Balsan, pour son courage, pour les acquisitions nouvelles dont il va doter la science ; cependant, nous avons été très étonnés de sa conclusion. En effet, le bref récit qu'il a donné mentionne ceci :

La place me manque pour dire les surprises, les découvertes, l'invraisemblable densité de faune de ce no man's land... *Ce que je veux noter, c'est la principale des rencontres que j'y ai faites : celle de Dieu. Quand, dans la fatigue, dans le risque joué à fond, les limites humaines sont atteintes, un cadre de cette grandeur vous ouvre au Divin... On se sent un jouet aux mains d'une volonté maîtresse. La Provi-*

dence ne fait plus aucun doute : on la voit.

Le sentiment éprouvé par M. Balsan dans le Kalahari est si peu particulier au Kalahari et à M. Balsan, que nous le trouvons exprimé par James-Oliver Curwood en termes presque identiques à propos du grand Nord canadien, dans le chapitre X de son roman *Les Chasseurs d'or :*

Tout en contemplant cette lune immense, ou en regardant, à l'opposé du ciel, scintiller en tremblotant les constellations du Nord, il ne pouvait s'empêcher de songer que Dieu était, ici, plus proche de la terre qu'en aucun autre point du monde.

On conçoit très bien James-Oliver Curwood et François Balsan engageant une polémique sur la question de savoir si Dieu est plus proche du Canada ou du Kalahari. Angoissante controverse ! Mais il n'est que de relire *Le Génie du christianisme* pour se convaincre qu'avec un peu de bonne volonté Dieu est perceptible partout.

Que M. Balsan ait été consterné de trouver un véritable parc zoologique dans ce pays sans eau, où, dit-il, *la résistance des plantes, des animaux, aux violences du climat dépasse l'entendement,* nous le voulons bien : et nous savons que tout ce qui *dépasse l'entendement* a toujours incité l'homme à croire en Dieu, à y voir une présence et une intervention divines... pendant quelque temps.

La merveilleuse pureté des nuits du désert, la majesté des solitudes, la solennité de l'océan, les colères du ciel que la foudre illumine, la longévité des grands arbres et des hautes montagnes et l'origine inexplicable du monde, la guérison inespérée de maux réputés sans remède, par la terreur ou le respect qu'elles ont inspirés à l'homme, l'ont convaincu, pendant longtemps, de l'existence d'un créateur surnaturel.

Nous avouerons même que, *dans un certain sens,* nous préférons, devant la polychromie éphémère et formidable de l'arc-en-ciel, l'effroi superstitieux des populations primitives à la banale indifférence de nos misérables contemporains. Car cette indifférence est stérile et prouve que le cœur de l'homme n'est plus sensible à la poésie, ni à la beauté, tandis que cet effroi peut devenir fécond, s'il se résout en curiosité. Et pourtant, ce n'est là qu'une réserve de détail, qui ne nous empêche pas d'être bien aise de savoir ce qu'est l'arc-en-ciel ; — et qui donc, le sachant, pourrait se sentir saisi, à la vue de ce météore familier, d'une religieuse inquiétude ?

Quand les splendeurs de l'univers n'ont plus suffi à procurer à l'homme ce divin émoi, il l'a recherché, et l'a retrouvé parfois, dans des causes plus artificielles ; l'un, par exemple, était touché par la grâce en écoutant les cloches ou les orgues, l'autre soulevé par la foi à la vue d'une cathédrale ou de quelque œuvre d'art ; l'autre encore s'intoxiquait par des danses giratoires ou convulsionnaires qui lui procuraient l'extase au sein de laquelle il voyait Dieu, comme le fumeur de hachich en proie aux hallucinations ; enfin, les plus rebelles avaient recours aux mortifications, flagellation, jeûne, insomnie systématique de l'adoration perpétuelle, et provoquaient par la souffrance une hypnose qui les conduisait au seuil du délire divin.

Devant la contradiction de ce désert inhabitable où M. Balsan eut la surprise de trouver la vie florissante, exubérante, pullulante ; devant cette apparence de miracle de milliers de lions habitant un pays sans eau, au mépris de la soif, et d'une oasis de verdure croissant là où il ne semblait pas qu'un lichen dût pousser, il n'est pas extraordinaire qu'un explorateur, surtout si son éducation religieuse l'y prédisposait, et surtout *quand, dans la fatigue, dans le risque joué à fond, les limites humaines sont atteintes,* ait cru y rencontrer Dieu. Flammarion croyait l'apercevoir au delà des nébuleuses, et Xavier de Maistre le voyait de sa fenêtre en voyageant autour d'une chambre.

Avoir, au péril de sa vie, lancé un raid dans le chaos, et voir s'ouvrir un Paradis terrestre d'où seul Adam semble avoir été chassé, c'est, Colomb sur l'océan sans borne, entendre la vigie crier : *Terre !* C'est, en dérive sur la banquise, trouver la mer libre du Pôle ; la chair s'émeut, les nerfs tressaillent, les yeux fondent en larmes, et les lèvres balbutient d'instinct des paroles de reconnaissance, et l'esprit imagine à ces paroles et à ce sentiment un destinataire, qui ne peut être personne sinon Dieu. Exténué, le voyageur est dans la condition requise pour éprouver ce formidable mirage du grand désert uni-

versel ; il a peiné, il a souffert, peut-être a-t-il eu peur ; il s'est infligé la macération masochiste du *risque joué à fond,* et il se retrouve éperdu de gratitude envers le sort auquel il n'a pas succombé. C'est une grande émotion. Si elle le plonge dans une illusion profonde, c'est que l'homme ne peut pas supporter infiniment.

Mais, cette émotion passée, ce grand trouble dissipé, M. Balsan connaîtra bientôt la déception des savants, qui ne se satisferont pas de son explication. Car expliquer par la présence de Dieu dans la brousse du Kalahari le fait que des plantes innombrables y poussent et que des bêtes fauves y vivent, en des lieux où, apparemment, il n'y a pas d'eau, cela semblera par trop simpliste.

D'autres explorateurs iront à leur tour visiter l'interland de la Nospp et du Molopo, à qui l'anomalie semblera déjà moins étrange parce qu'avant eux elle aura été constatée ; leur esprit sera moins prévenu, leur curiosité mieux en éveil. Ils seront moins que M. Balsan enclins à en attribuer à la Providence divine le caractère merveilleux, qu'on pourrait avec aussi peu de raison imputer à quelque diablerie occulte, attendu que la part du Très Haut et celle du Malin sont assez difficiles à départager dès qu'on a affaire à ce genre de sortilèges.

Quand des informations plus circonstanciées nous parviendront de ces territoires encore secrets, les conclusions présentes de M. Balsan perdront une grande partie de leur valeur.

Terminons-en donc avec ces conclusions. En voici le dernier passage digne d'être cité :

Sous le coup de cette émotion, je voulus la communiquer à un de mes semblables. Il n'y avait pour m'entendre que mon chasseur hottentot... Je lui dis : « Quelle est ta religion ? » « Tous les dieux sont le même Dieu », me répondit-il. J'insistai : « Mais quel est le tien ? » Réponse : « Je n'en ai pas. » Je retombai, c'est le cas de le dire, de mon haut. Mais j'en conclus avec quelque fierté que pour interpréter la nature, les noirs ne sont pas encore à notre niveau.

M. Balsan a tort de tirer *quelque fierté* de sa conclusion, car elle est injuste, partiale et inepte.

Il se peut bien que certains Nègres ne soient *pas encore à notre niveau pour interpréter la nature ;* par exemple, il est hors de doute que les sorciers noirs de l'Oubangui et du Dahomey, qui *interprètent la nature* avec des formules magiques, des incantations, des gri-gri, des exorcismes — bref, avec tout ce qui constitue l'arsenal liturgique d'une religion — ne sont pas *au niveau* d'Elisée Reclus et de Jean Rostand, savants et philosophes blancs qui, pour n'avoir pas, comme M. Balsan, rencontré Dieu en Afrique australe, n'en ont pas moins vu beaucoup de choses.

Sans doute M. Balsan eût-il préféré, pour se convaincre de l'égalité de niveau des Blancs et des Noirs dans l'interprétation de la nature, que son chasseur hottentot lui répondît qu'il croyait en un bon dieu de bois, difforme et biscornu, taillé de main d'homme, pourvu d'un prodigieux phallus, comme en construisent certaines tribus noires arriérées.

Au lieu de cela, il fut déçu d'avoir un chasseur hottentot rationaliste, qui, plutôt que d'*interpréter* religieusement *la nature,* s'était fait une conception matérialiste de l'univers, ce qui n'est pas plus défendu à un Nègre qu'à Le Dantec ou à Auguste Comte.

III

Oh ! Nous n'aspirons pas à nier les valeurs spirituelles et morales ; tout au contraire, nous les proclamons, nous les défendons, nous les mettons bien au-dessus des valeurs matérielles, qui ne sont pas même des valeurs, tout au plus des biens.

Mais l'esprit, c'est encore de la matière ; de la matière animée qui fonctionne et qui vit d'une certaine façon, qui pense, qui raisonne, qui ressent ; de la matière qui cherche, qui propose, qui aime. L'esprit, c'est l'apothéose de la matière douée d'intelligence et de sensibilité.

Partout où la matière brute entre en lutte contre l'esprit, il la domine et elle succombe. Chaque fois qu'une forme plus raffinée de la création est aux prises avec une forme plus grossière, cette dernière est ou détruite ou conquise, et s'adapte, ou meurt. Ceci est l'histoire de la nature comme celle des civilisations.

Nul ne professe donc une foi plus élevée que la nôtre en l'esprit et en ses va-

leurs ; et que nous le regardions comme un concept phénoménal et biologique de la matière, au lieu de le confondre avec une âme d'origine divine, ne diminue en rien l'élévation de notre foi, ni cette foi elle-même.

En vertu de cette foi, nous sommes convaincus que d'autres voyageurs, mieux outillés matériellement et spirituellement, éclairciront le mystère du Kalahari, que M. Balsan a rendu à l'humanité le service éminent de constater ; qu'ils nous diront, avec des explications rationnelles, comment il se fait que le bassin des rivières à sec Nospp et Molopo soit anhydre et pourtant fertile en flore et en faune, autrement qu'en nous présentant cette anomalie comme un miracle.

Toujours en vertu de cette foi, nous sommes persuadés que les Noirs seront un jour, comme le paraît souhaiter M. Balsan, *à notre niveau pour interpréter la nature* ; et, contrairement à ce qu'il pense, c'est l'exemple de son chasseur hottentot qui nous confirme dans cette certitude et nous affermit dans cet espoir.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Tu n'as pas voulu cela !

Comme tu sais faire sonner tes grands mots,
Comme tu sais étaler ta pureté, ton désinté-
[ressement, ô bavard,
Et persuader avec astuce ceux qui t'écoutent
[bouche bée.

Et comme tu cries fort,
Homme de mauvaise foi,
Homme de mauvaise conscience,
Comme tu sais m'insulter quand je te dis :
Menteur.

Mais crie fort, et encore plus fort
Et insulte-moi :
J'agacerai ta hargne comme on agace celle
[des chiens qui tirent sur leur chaîne.

Ecoute.
Sous cette terre
Où tu marches d'un pas assuré,
Sûr de toi,
Avec ton ricanement aux lèvres,
Ton mauvais regard fixé en avant,
Ecoute, écoute sous cette terre
Le frémissement confus des morts,
Morts d'aujourd'hui et morts d'hier.

Ecoute.
Dans le vent de la nuit, de la triste nuit noire,
Traînent des voix atroces
D'enfants, de femmes et d'hommes.
Et ces enfants et ces femmes et ces hommes,
Ils étaient mes voisins, ils étaient mes amis ;
Au hasard des prisons, des chemins ou des
Ils sont morts. [rues,
Leurs voix aimées,
Dans la nuit noire monte comme une houle
Immense,
Mêlée aux voix des camarades que je n'ai
[pas connus,
Assassinés,
Torturés,
Trompés,
Oubliés, —
Morts d'aujourd'hui et morts d'hier.

Regarde.
De nouveau
Ce sang noir séché sur ces ruines,
Ces mères en deuil qui se souviennent
— Comme leur petit enfant était beau et
[gracieux —,
Ces orphelins qui n'ont plus de foyer,
Et tous ces hommes,
Tous ces hommes mutilés,
Estropiés,
Ombres de ce qu'ils furent.

Je t'entends, je t'entends :
Tu n'as pas voulu cela.
Il fallait en finir,
Sauver le monde,
Tuer la Bête,
Délivrer l'homme.
Les responsables, ce sont les autres.
Les autres là-bas,
Ce peuple de chacals,
Ce peuple de maudits.

Mais toi,
Cela tu ne l'as pas voulu,
Toi,
Héros de la sainte cause.
Tu ne l'as pas voulu.

Tu ne l'as pas voulu,
Ramassant dans la boue
Les oripeaux déchirés de tes mains,
Et les brandissant à la foule.

Tu ne l'as pas voulu,
Ecrivant pour tes frères
Ce que tes maîtres t'ordonnèrent d'écrire
(C'était les maîtres que tu méprisais jadis !)

Tu ne l'as pas voulu,
Injuriant,
Calomniant
Tes compagnons d'hier,
Tes compagnons perdus.

Tu ne l'as pas voulu,
Oubliant ton serment d'autrefois : jamais
Oui, oubliant ce que tu fus. [plus,

Tu ne l'as pas voulu,
Non
Tu ne l'as pas voulu, — menteur.

Jean PRUGNOT.

LES FILMS

" Les parents terribles "

D'UN chef-d'œuvre de poésie, Cocteau a fixé sur le ruban sensible de l'art du cinéma un monde original, fantasque et merveilleux. Présentant alors sa pièce de théâtre, dont les trois actes passent pareils à des bouffées de rêve, l'auteur avait écrit ceci : « Je pense que le théâtre doit être une action et non une bonne ou une mauvaise action. » Parole riche et combien pertinente ! Cette pièce, Les Parents terribles, *a ému les amis de la poésie et aussi, disons-le honnêtement, les autres. Pour tous ceux qui ont eu la joie de le voir, ce spectacle restera dans les mémoires attendries comme l'un des meilleurs qui se puissent concevoir, écrire et jouer.*

Je distingue deux sortes d'écrivains : ceux qui se servent du « trait » et ceux qui se servent de la « ligne ». Le trait a une épaisseur, donc un relief ; cela nous donne Voltaire, Hugo, Montherlant, et ses réflexions typées. Le trait compose une architecture de « lignes tracées », c'est-à-dire mesurables et non plus impondérables.

A l'antithèse, la ligne a une tonalité, une invisible force que l'on nomme « longueur d'onde ». C'est le flottement des lignes floues qui crée une atmosphère *et engendre une action.*

Tout art d'essence classique est « linéaire ». Le « trait » se révèle romantique, au sens large du mot. La « ligne », au contraire, aussi peu éloquente que possible, est musicale.

Comme Chaplin, mais en tenant compte d'une mythologie toute différente, Cocteau est un poète des « lignes entremêlées et turbulentes ». Je m'excuse des idées littéraires qui précèdent. Mais j'assure les lecteurs qu'elles se situent dans le cadre de la mise en film des Parents terribles.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'adaptation de Cocteau et cette élaboration artistique qui va de l'œuvre de théâtre à l'œuvre de cinéma. La place nous manque pour un libre examen approfondi de cette très intéressante entreprise.

Allez voir ce très beau film ! Vous y aimerez tout : cet extraordinaire décor, et cette maison qui « tangue ».

On ne peut raconter un tel film, un tel monde. Il faut le voir, lui sourire et le sentir avant d'essayer de le comprendre. Devant cette dernière réalisation de Cocteau, je trouve ravissant d'aimer un tel poète, avec ses qualités souvent décevantes, ses défauts séduisants, ses faiblesses mondaines, ses oublis de sa valeur propre et son art si particulier.

Tout est dans l'atmosphère. Tout. C'est simplement prodigieux. Ne cherchez pas la poésie dans un coin, sur un visage, au fond d'une réplique, dans la cadence du montage, les sauts de la caméra, l'excellence du mouvement d'ensemble ; elle est partout à la fois.

Et quel équilibre ! Quel talent aussi, chez les interprètes, les amis de Cocteau !

Marais, spontané et irremplaçable ; Dorziat, ressemblant magistralement à Dorziat, à quelqu'un de très bien. Et surtout cette géniale Yvonne de Bray, inoubliable et bouleversante, à la voix qui fait songer à Colette et au naturel si juste, si nuancé, si sensiblement profond qu'il semble terrifiant et mystérieux... Rarement film n'est mieux « vécu », à travers l'enchevêtrement des « lignes » dramatiques.

Partout où il nous conduit, Cocteau nous enchante. Chacune de ses créations, ingénieusement articulées, habilement construites et équilibrées, riches d'étoiles puisées dans un magique bric à brac poétique, nous fait découvrir une disposition hétéroclite d'un monde innocemment anarchisant, un ordre du désordre. Cocteau fabrique « son » monde en étoilant chaque battement du cœur, chaque sourire de l'âme. A ses objets, à ses « bricoles », à tout ce qui compose sa danse folle, ses philtres et sa jeunesse, Cocteau peint des bulles de savon fantastiques, à l'instar de cet autre poète que j'aime et qui m'en voudrait si je le nommais.

Dans ces Parents terribles, *Cléo déclare : « Il y a la race des grandes personnes et la race des enfants. » Puissent les Dieux des enfants faire en sorte que le Sorcier bricoleur du* Sang d'un poète *reste toujours un « enfant ».* — R. T.

Nouvelles réflexions sur le progrès

Le progrès dans l'art

Si l'on évite de faire du Progrès une entité métaphysique, si l'on ne se contente pas de l'image, courante au XIXe siècle, du Progrès unilinéaire, inéluctable et continu, on est conduit à considérer dans le Progrès un mouvement en rapport avec la loi des grands nombres, et dont les formes, horizontale, verticale et voluménale, s'expliquent facilement dans le domaine du progrès technique.

Il est deux domaines essentiels où cependant les plus farouches défenseurs de celui-ci ont souvent hésité à affirmer leur foi. C'est d'un côté dans le domaine de l'art, de l'autre dans le domaine moral. Sur quoi reposent leurs hésitations ? Ils disent : « Pas de progrès dans l'Art : en effet, une œuvre unanimement reconnue comme belle il y a trente, vingt ou dix siècles, est toujours unanimement reconnue telle : les temples les plus anciens de l'Inde ou de l'Egypte, les œuvres des statuaires grecs, les cathédrales du moyen âge, par exemple. Une œuvre d'art moderne survivra au temps, mais ne sera pas plus belle en elle-même dans trente ans ou trente siècles qu'aujourd'hui.

« Pas de progrès moral : en effet, un acte jugé moralement admirable il y a trente, vingt ou dix siècles, ne le sera pas moins aujourd'hui, semble-t-il. Le geste de Socrate buvant la ciguë aura éternellement des admirateurs, mais ne sera pas considéré pour autant comme un geste plus beau moralement aujourd'hui qu'au temps de Platon. Et si un geste de même nature se reproduisait aujourd'hui, et qu'il eût le même retentissement, il n'en serait pas moins à placer sur le même plan que celui de Socrate ; il n'aurait pas une valeur morale supérieure parce que venant longtemps après. »

⁂

On aura noté comme ces objections sont parallèles. Elles partent de l'élément esthétique ou de l'élément éthique, sans considération de qui les juge : c'est en somme oublier l'essentiel. Car où est la valeur artistique de l'œuvre d'art enfouie ? Où est la valeur morale du beau geste ignoré ? Tant que les statuettes de Tanagra n'eurent pas revu le jour, qui donc en eût pu dire la beauté ? Sans doute pour les contemporains n'avaient-elles été que d'agréables figurines, qu'on n'aurait pas voulu mettre sur le même plan que les œuvres plus volumineuses de la statuaire grecque. Les contemporains une fois morts, n'étaient-elles pas tombées dans l'oubli, au même titre que les fresques de Pompéi ? Par ailleurs, tant que les actes de dévouement n'ont pas fait l'objet d'un rapport sur les prix de vertu, qui donc les pourrait citer en exemple ? A tout le moins faut-il qu'ils ne restent pas confidentiels et que, d'une manière ou d'une autre, ils soient publiés : la Renommée avait cent bouches, nos modernes quotidiens en ont cent mille, la radio peut-être cent millions... Nous touchons ici à la forme la plus simple du progrès dans l'art ou dans le domaine moral. Il y a progrès horizontal, comme dans le domaine technique, lorsqu'un nombre de plus en plus étendu de gens sont mis en présence du fait esthétique ou du fait moral, et réagissent sensiblement de la même manière. En se plaçant à ce premier point de vue — tout à fait terre à terre, incontestablement — nier le progrès artistique et moral revient à nier en même temps et par la même démarche de la pensée le progrès technique dont on affirme par ailleurs l'existence.

⁂

Ce n'est pas tout.

Malgré le respect que l'on peut avoir pour la grande figure de Victor Hugo, et compte tenu de l'époque où il écrivait, on ne peut s'empêcher de penser rétrospectivement que le poids de certains mots

n'était pas sans enlever parfois un peu de sûreté à son jugement. « La beauté de l'Art est de ne pas être susceptible de perfectionnement. L'Art, en tant qu'Art et pris en lui-même, ne va ni en avant ni en arrière. Les transformations de la poésie ne sont que les ondulations du beau, utiles au mouvement humain... L'Art ne dépend d'aucun perfectionnement de l'avenir, d'aucune transformation de langue, d'aucune mort et d'aucune naissance d'idiome » (1).

Laissons un instant de côté ce qui a trait à la poésie. Un mot de plus, une majuscule de moins, à ce texte un peu grandiloquent, et il devient précis, juste de ton et de pensée. « *L'œuvre d'art,* en tant qu'*œuvre d'art* et prise en elle-même, ne va ni en avant ni en arrière... ne dépend d'aucun perfectionnement de l'avenir » (2). Mais on peut douter que Victor Hugo se fût contenté d'un pareil feutrage de son verbe sonore. Les « ondulations du beau » en quoi se résolvent pour lui les transformations de la poésie, que sont-elles au vrai ? Lui qui avait été un actif artisan de ces transformations aurait dû, semble-t-il, en avoir conscience. Elles ne sont pas autre chose que les traces laissées par tout effort de renouvellement des modes d'expression poétique. Du moment que cet effort, volontaire ou non, est constatable ; du moment qu'il aboutit, à plus ou moins longue échéance, à un *accroissement du nombre des modes d'expression,* on peut dire qu'il y a là cette forme verticale du progrès, dont l'existence est si facile à déceler dans le domaine technique. De plus, si chacun des modes nouveaux d'expression conquiert à la sensibilité esthétique (aussi réduite qu'en soit la portée subjective) un certain nombre de personnes, et qu'ainsi le nombre des gens touchés par les œuvres poétiques s'accroisse de plus en plus, n'y a-t-il pas là ce que nous avons défini comme la forme voluménale du progrès dans l'art ?

⁂

Quel que soit le domaine esthétique particulier que l'on envisage, théâtre, danse, musique, peinture, sculpture, etc., il en est de même. La forme la plus simple du progrès, la forme horizontale, résulte de l'extension qu'un seul mode d'expression donné peut avoir du nombre croissant de personnes que « sensibilise » un mode d'expression nouveau. Victor Hugo lui-même, dont les œuvres se sont si largement répandues déjà de son vivant, en est un bon exemple : le nombre de gens touchés par ses œuvres a été de plus en plus grand, et ne sera sans doute jamais limité, pas plus que le nombre des lecteurs de Shakespeare ou de Gœthe.

La forme seconde ou verticale s'observe avec l'accroissement du nombre des *modes* d'expression. Mais ceux-ci ne se renouvellent que dans la mesure où les *moyens* d'expression de leur côté se perfectionnent jusqu'à épuisement de leurs possibilités, ce qui amène à en chercher de nouveaux. Le progrès voluménal dans le domaine esthétique résulte ainsi tout à la fois du perfectionnement et du renouvellement des modes et des moyens d'expression, de la multiplicité des outils et de celle des doctrines.

Qui dit *outil* ou *instrument* dit technique. C'est ici qu'on voit le lien majeur qui unit, envers et contre toute affirmation opposée, le progrès technique et le progrès dans l'art.

Nier celui-ci, c'est nier celui-là : c'est dire que le développement technique des moyens d'expression, en musique par exemple, n'est pas de nature à augmenter non seulement la qualité des instruments existants, mais le nombre des instruments nouveaux, mais encore le nombre de ceux que sensibilise l'exécution d'une œuvre musicale.

C'est dire que, *du seul point de vue individuel et subjectif,* auquel affectent de se placer systématiquement les adversaires du progrès dans l'art, un même être humain ne se sera pas enrichi du fait qu'il aura acquis successivement les techniques du piano et du violon, alors qu'en fait il sera devenu capable d'interpréter ou de comprendre un nombre plus important d'auteurs et d'œuvres pouvant éveiller en lui la jouissance esthétique.

C'est dire aussi que les moyens mécaniques de reproduction ne peuvent ren-

---

(1) Cité par G. Bourdon, dans la revue *Musique et Instruments*, n° 262, p. 541 (juin 1931).

(2) « La caractéristique d'un chef-d'œuvre est qu'il s'arrête à sa propre affirmation ; comme on dit communément, il est une *impasse.* » (Léon Brunschwicg, *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale,* t. II, p. 737.)

dre aucun service. Pourtant, combien de personnes isolées ne sont-elles pas redevables de l'émotion esthétique à un phonographe ou à un poste de T.S.F. ? C'est dire un peu que la littérature universelle n'a rien gagné à l'invention de Gutenberg, ni l'architecture à l'usage du ciment armé. Que, parmi les livres, il y ait le meilleur et le pire ; que, parmi les constructions modernes, il y en ait que le temps et le goût condamneront ; que, dans la production musicale actuelle il y ait beaucoup de bruit pour rien, c'est évident. Mais c'est toujours de la gangue qu'il faut dégager le minerai, et la valeur de celui-ci est inestimable pour qui sait s'en servir.

LAUMIERE.

Tolérance ou compréhension ?

LA période de Noël est propice à certains retours sur soi-même et conduit à une indulgence accrue envers autrui.

J'aimerais profiter de cette disposition favorable de l'esprit pour examiner deux mots-clés du comportement humain : la tolérance *et la* compréhension.

Le titre de cette étude marque bien ma volonté d'opposer ces deux mots, car si on les considère souvent comme synonymes, nous allons voir qu'ils sont loin de l'être. Et ce n'est pas un simple dilettantisme philologique qui nous sollicite, mais le désir impérieux de contribuer à dégager une attitude à la lumière de l'étymologie.

C'est ici que le latin, trop décrié sous prétexte de modernisme et sous la pression des techniques, va nous permettre non seulement de découvrir un horizon élargi, mais encore de rectifier nos conceptions journalières.

Tolérer, *qui, depuis les campagnes des philosophes du* XVIIIe *siècle et le triomphe de la République laïque, semble incarner les vertus de la paix individuelle et sociale, est un mot traître, dont l'adoption explique peut-être l'hypocrisie ambiante ainsi que l'ambiguïté de nos rapports avec autrui.*

Il vient, ce mot si haut élevé, du verbe latin tolerare, *qui signifie supporter, et se rattache à la racine* tollere, *dont l'impératif* tolle *fut employé par les Juifs devant Pilate : « Enlevez-le, tuez-le ! », lors du procès célèbre de Jésus de Nazareth.*

La science du langage est aussi celle de la vie psychobiologique, puisque l'homme tente de traduire par des mots ce qu'il ressent.

Or, on supporte avec plus ou moins de patience et seulement jusqu'à une certaine limite : celle de ses propres forces.

Le degré subséquent est la détente. L'être, comprimé par un effort déployé en vue de supporter ce qui lui est contraire, explose, pour ainsi dire.

La tolérance a pour conclusion la colère, expression du trouble perçu et devenu insupportable. On voit ainsi que la tolérance n'est autre chose qu'une inhibition instable, acquise pour amortir socialement la spontanéité de la riposte.

Il n'est que de faire appel à notre propre expérience. Lorsque, par politesse, nous supportons ce qui est destructeur de notre équilibre, il arrive un moment critique où la saturation est atteinte. On dit que la tolérance du sujet est dépassée.

Ces quelques réflexions suffiraient à juger de la valeur du mot. Il y a pourtant plus à dire.

Dans sa définition habituelle, la tolérance marque une idée de condescendance à l'égard de la chose ou de l'être qui en est l'objet.

Par condescendance, nous admettons implicitement que l'individu tolérant est plus élevé en dignité que celui qu'il tolère. Cette marque de supériorité caractérisée, si elle est moralement de l'orgueil, est une nécessité biologique : celle d'élever le potentiel de résistance à autrui afin de le vaincre par la patience, ou de le convaincre.

La tolérance est néanmoins une vertu

sociale puisqu'elle a remplacé la brutalité primitive. Nous avons de plus en plus restreint l'emploi du mot au domaine de l'esprit et surtout du comportement à l'égard de la religion.

Remarquons à ce sujet que l'intolérance de la religion occidentale, notamment, vient de son aspect essentiellement « missionnaire ». Le chrétien ne peut, en raison de ses principes, tolérer de voir des « âmes se perdre » ; il doit *donc moralement en opérer la conversion par la conviction et éventuellement par tous procédés propres à assurer le succès de son action. C'est l'explication des abus que l'Histoire nous rapporte.*

Mais, d'autre part, tout principe érigé en dogme, laïc ou religieux, tend à diminuer la tolérance de ceux qui l'adoptent, d'où les excès qui accompagnent les révolutions et qui empoisonnèrent la vie publique en France au cours des premières années de ce siècle, quand l'intolérance laïque s'exerça à son tour à supplanter l'intolérance religieuse.

C'est donc toujours, en définitive, par « tuez-le ! » que l'individu tolérant en finit avec son adversaire. Et cette loi est naturelle, car l'homme ne peut faire autrement que de gêner ou d'être gêné. L'existentialisme approche vraisemblablement de l'exactitude lorsqu'il énonce que l'essence des rapports entre les consciences c'est le conflit. « Je suis de trop par rapport à l'autre, comme l'autre est de trop par rapport à moi. » La tolérance ne paraît plus dès lors être qu'un modus vivendi *grâce auquel* moi *et* lui *parvenons à durer en nous endurant. La solution est précaire !*

L'homme en est-il réduit, en dernière analyse, à se retirer en lui, pour n'avoir qu'à se tolérer lui-même, ce en quoi il excelle généralement ?

L'isolement même où l'homme se trouve nécessairement confiné le conduit à adopter une position nouvelle à l'égard de ses semblables et puisqu'il ne saurait biologiquement faire plus que de les tolérer, ce qui est manifestement insuffisant, il faut qu'il les comprenne.

La compréhension, *en effet, marque étymologiquement l'action de saisir, et au figuré celle de saisir avec l'esprit. De là le caractère rationnel qui lui est justement imparti et dont le résultat est l'intelligence parfaite de la chose comprise.*

Ici donc, il ne s'agit plus de supporter autrui en demeurant soi-même entier, mais au contraire d'en appeler aux aptitudes plastiques de l'intellect et du cœur, afin de recevoir, comme dans un moule, l'idée d'autrui.

Pour saisir quoi que ce soit, il faut d'abord attraper, puis étreindre, donc avoir les mains libres. Intellectuellement, l'esprit doit aussi être libre, autrement dit débarrassé de toute idée préconçue.

Au lieu de toiser notre antagoniste, nous l'accueillons ; au lieu de lui opposer notre conception, nous adoptons l'attitude objective consistant à accepter son point de vue précisément comme étant le sien. Ceci semble d'autant plus aisé que nous avons reconnu l'isolement de l'homme en lui-même et qu'il ne peut penser le monde qu'en fonction de lui-même. Sa vérité ne peut être autre qu'individuelle, coïncidant rarement avec la nôtre.

Pratiquement, pour arriver à la compréhension, il convient de s'abstraire de son propre point de vue et d'accepter la vérité d'autrui comme étant vraie pour lui, même si elle est fausse pour nous. C'est le seul moyen, pour l'homme, de vivre pacifiquement avec l'homme, et peut-être de finir par l'aimer.

Sans doute faut-il à chaque instant avoir le courage d'accepter de remettre le monde en question, de reviser toutes les raisons qu'on a d'être différent d'autrui, sinon il sera toujours impossible de comprendre pourquoi autrui est différent de nous !

Ce sens de la relativité de toute vérité, qui aboutit à restituer à chacun son monde à lui tout en conservant le nôtre, est peut-être le plus difficile à acquérir.

Et pourtant, l'expérience est digne d'être tentée.

Quelle aventure magnifique pour l'homme, prisonnier de ses limitations et de ses contingences, que de s'échapper constamment de sa prison pour embrasser l'Univers en comprenant l'homme.

Edouard ELIET.

Quand l'homme découragé gémit qu'il n'y a plus rien à faire, c'est toujours que tout reste à faire ou à recommencer, et c'est le moment de s'y coller sans délai. — Marcel MARTINET.

Histoires vécues du jour et de la nuit

Les feuilles de température de la planète qui nous sont données par ces multiples agendas qu'on appelle « la Presse » n'offrent pas de changement important : l'ensemble présente une morne stabilité. C'est avec la même résignation, disons avec la même lâcheté, qu'en dépit de leurs angoisses, les hommes abandonnent leurs galères à des pilotes sans conscience ni boussole mais qui se sont arrogé les droits les plus absolus sur l'équipage, les passagers et la cargaison.

Il convient toutefois de noter ce curieux sursaut de bon sens (curieux par son prodigieux et si spontané succès) provoqué par le noble geste de Garry Davis. Nous ne saurions négliger de le noter sur notre carnet de bord en lui souhaitant l'essor qu'il mérite.

Cependant, force nous est de constater cette redoutable acceptation collective des massacres à venir, voire de suicides par désespérance. Cette diathèse se manifeste également par les actes individuels des « dégoûtés de la vie » dont les gestes, relatés en quelques lignes, n'en sont pas moins significatifs.

Le suicide est-il contagieux ?

Il y a quelque temps, à Lons-le-Saunier, Mme Célestine Etienne, apprenant qu'elle allait être inquiétée parce qu'elle avait dérobé quelques kilos d'orge, s'était rendue au belvédère de Baume-le-Meneur d'où elle s'était précipitée dans le vide. Son exemple fut suivi. En Touraine, un vieux cantonnier a fait ses adieux à la civilisation en se jetant dans la Loire. Il s'était attaché une pierre au cou pour ne point se rater. Motif : crainte du lendemain. *Comment paierai-je tout ce que le fisc me demande ?* avait-il écrit sur le plâtras de sa maison.

En Auvergne, un autre pauvre bougre s'est supprimé après la réception de sa feuille d'avertissement qui dépassait ses économies à la Caisse d'Epargne.

Comme on le voit, il y a encore d'honnêtes gens en France ! On a appris ses devoirs de bon citoyen à l'école primaire pas vrai ? Et quand l'Etat l'exige, on s'exécute jusqu'au bout ! Mieux ! On devance l'appel.

Mais il y a des rebelles

Il y a ceux qui ne veulent pas crever avant d'avoir tenté le dernier coup de dés, ceux qui, comme le Rastignac de Balzac, veulent empoigner Paris au collet en lui criant : « A nous deux ! » Il y a les émules ou les imitateurs de Cartouche dont on va nous donner au cinéma une nouvelle édition.

Pas de chance pour eux en ce moment. Tantôt, après des études stratégiques dignes d'un professeur à l'Ecole de Guerre, ils se trompent de sacs dans le camion qu'ils ont fait stopper et ne trouvent, comme cette semaine, que des faire-part ou des cartes postales à la place des valeurs qu'ils escomptaient, tantôt, comme Abel Danos, disciple de Pierrot le Fou, ils se voient réduits au fric-frac d'une chambre de bonne. Après quoi, Abel Danos, pourchassé par une foule que le concierge de l'immeuble avait alertée en criant : « Au voleur ! » a été lynché par ses poursuivants. Et cela, si copieusement, qu'il eût certes préféré un passage à tabac officiel. Mais sans plus épiloguer sur les horreurs du lynchage, quel qu'il soit, retenons seulement ceci : c'est que, d'après le procès-verbal, la foule ignorait totalement l'identité de sa victime. Il avait suffi au concierge de pousser son cri d'alerte pour déchaîner la meute qui lacéra sa proie sans la connaître, sans savoir même de quoi elle était coupable. Ç'aurait pu être vous ou moi. Le « tueur n° 1 », comme les journaux appellent désormais Abel (quel joli prénom pour un tueur) n'était alors pour cette foule qu'un modeste inconnu.

Mais d'autres criminels gardent l'incognito

Et nombreux sont ceux qui échappent à toute vindicte grâce à cette conspiration du mensonge qui a nom « la Raison d'Etat » et qui, une fois de plus, vient de présider à la rédaction de cet indigeste ouvrage :

Le IV[e] tome du dictionnaire diplomatique

Œuvre monumentale, nous annonce-t-on, qui embrasse tous les événements diplomatiques de ces dix dernières années. Vingt-sept chefs d'Etat, 49 ministres des Affaires étrangères, 500 ambassadeurs et ministres représentant 73 Etats y ont collaboré !

On pourrait donc tout savoir !

Oui, si ce livre racontait « les choses » telles qu'elles se sont passées, ce serait assurément mon livre de chevet. Ah que ce serait donc captivant ! Comme il éclairerait d'une lumière crue toutes les impostures, les tractations, les félonies de ceux qui nous ont conduits où nous en sommes ! Et à côté d'eux, tous les gangsters en renom n'apparaîtraient-ils pas tels qu'il sont : des petites gens, des tueurs à la sauvette, des ratés ! Car les bénéfices des racketteurs de Montmartre et d'ailleurs sont si aléatoires que pas un banquier ne consentirait à les subventionner.

Mais, au grand jour, amplement commanditée, une autre pègre, aussi inattaquable que les Dieux de l'Olympe, continue à préparer ses nouveaux forfaits. On ne sait même plus les noms de ces criminels tant ils sont camouflés sous les anonymats que leur confèrent de puissants complices. Ils existent cependant ; leurs projets nous sont révélés chaque jour, à l'abri des lois, dans leur pays respectifs. On nous le dit sans détours :

La bombe atomique est démodée

Sans doute, ajoute-t-on, *pourra-t-elle être utilisée,* mais elle a un grand défaut ; certes, son rendement est incontestable ; elle a fait ses preuves, mais elle est grevée d'un lourd handicap. Il ne faut pas oublier en effet qu'en massacrant de l'homme elle détruit des bâtiments, des usines, de la terre, des mines, bref de la richesse réelle (pour ceux qui la possèdent).

Cette bombe était vraiment un élément de désordre. Aussi va-t-elle faire place à la dernière trouvaille de l'année :

La saupoudreuse atomique

Ça, c'est une affaire. N'importe quel groupe financier doit s'y intéresser. C'est la guerre avec toutes ses garanties pour ceux qui comptent en profiter. Sachez donc que les effets de la saupoudreuse atomique peuvent se résumer ainsi : *une chute de neige radio-active qui offre ce gros avantage d'anéantir la population d'une ville sans aucun dommage pour les bâtiments* (sic).

Répétons-le : c'est une trouvaille. La cargaison ne sera pas perdue comme je le croyais naïvement au début de ce papier. Aucun dommage, Récupération assurée des frais de guerre. Remboursement immédiat au vainqueur. Messieurs les créanciers sont admis à faire valoir leurs droits.

Mais y aura-t-il un vainqueur ?

C'est la question que nous pourrions poser à tous les stratèges du monde après les résultats des grandes manœuvres américaines qui viennent de se dérouler au large de Terre Neuve. Personne n'en est satisfait... les simulacres n'ont pas suffisamment éclairé les grands chefs militaires, on se chamaille pour l'efficacité de ceci ou de cela... on va recommencer. Et nous sommes informés que la marine des Etats-Unis va exiger *« des crédits considérables pour y effectuer des transformations nécessaires »*. Mais il n'y a pas que la marine. L'aviation proteste :

— Et moi ! on ne me donne rien ! On ne peut pourtant rien faire sans nous !

— Et nous ! rétorque l'armée de terre. Sans nous, on ne peut pas « occuper » !

M. Truman ne sait plus où donner de la bombe.

Ce n'est pas comme Jean Pipaud

Il est vrai que la bombe de Jean Pipaud n'était qu'un pavé. Mais un pavé lancé dans une vitrine, ça suffit pour vous envoyer en correctionnelle. Même quand cette vitrine est celle d'un marchand de jouets destinés aux enfants qui veulent apprendre comment on fait la guerre. Arrêté, Jean Pipaud a fait hautement sa profession de foi : les panoplies et tous les bazars de guerre le sortent de son excellent naturel. Et il ajouta *qu'il fallait débaptiser toutes les rues portant des noms de généraux pour les remplacer par les noms des bienfaiteurs de l'humanité.*

Voilà je pense un très bon programme.

Et je voterais pour Jean Pipaud s'il se présentait au Conseil municipal.

Aurèle PATORNI.

CAUSERIE MÉDICALE

Préliminaire historique et éléments de démographie

Au moyen âge, la famille devient la base de la société. De même pendant la Renaissance, malgré les mœurs dissolues, imputables du reste aux couches sociales les plus policées...

Ce tour d'horizon nous permet de constater que l'humanité, après avoir passé par une période de simple attraction sexuelle et d'indépendance, est parvenue à canaliser ses instincts et constituer un foyer où doit régner, avec la conformité des goûts, le sentiment des devoirs et des droits.

L'individu n'offre-t-il pas en raccourci la même image qui, après avoir jeté sa gourme pendant la tumultueuse jeunesse, aspire en pleine maturité aux joies apaisées du mariage ?

L'acheminement vers la monogamie se réalise, en effet, au fur et à mesure de l'évolution morale des peuples.

Ainsi la loi mosaïque et plus tard le christianisme en font une règle absolue. Dans l'Inde, nous relevons dans le Mahabharata, *recueil de légendes, que Suwe Taktu, fils de Rishi Vdaalana, exige « qu'à l'avenir chaque femme appartiendrait à un seul homme et chaque homme à une seule femme ».*

De même, l'empereur chinois Fouhi abolit la promiscuité dans ses Etats et institue le mariage.

Chez les Lapons existent des chants légendaires en l'honneur des dieux Njarvis et Attjis symbolisant le mariage.

A Rome, la matrone genitrix *est fort respectée, les « divertissements » extra-conjugaux étant assurés par mimes, courtisanes et joueuses de flûtes...*

Certains facteurs interviennent pour assurer la protection et l'efficacité du mariage ; ils sont de deux ordres, les uns imposés par un processus naturel commun à toutes les espèces, les autres dictés par une législation libérale ou coercitive suivant les pays.

La doctrine de la sélection naturelle de Darwin et son école au XIX*e siècle démontrent avec éclat le mécanisme de l'évolution sous l'influence du milieu. Elle semble pleinement justifiée.*

En vertu de la reproduction non contrôlée, le nombre des individus vivants tend à s'accroître sans cesse ; or les ressources du globe surtout alimentaires restant limitées ou tout au moins sujettes à de grandes variations, le surpeuplement engendre automatiquement la famine, établit une concurrence vitale redoutable où le faible est impitoyablement éliminé et parviennent seuls à subsister les plus résistants et les mieux adaptés aux conditions ambiantes.

La nature paraît effectuer un choix intelligent en réglementant la fécondité.

Une certaine mutabilité apparaît dans les différentes espèces, ce qui n'exclut pas la valeur de l'hérédité, les enfants ressemblant davantage à leurs générateurs qu'à des étrangers, mais l'hérédité a justement le mérite de fixer les caractères utiles obtenus par la sélection naturelle. La consanguinité pose à cet égard un problème des plus intéressant : nous avons vu l'union du frère et de la sœur préconisée jadis en Egypte et en Assyrie afin d'assurer par la lignée maternelle la pureté du sang.

Or cette coutume ne se généralisa pas, très vraisemblablement à la suite de la stérilité qui en a découlé. Pendant plus de cent ans les mariages fraternels des Lagides demeurèrent inféconds et aboutirent à une seule naissance, celle de Ptolémée V Epiphane. Il a fallu la transfusion du sang Séleucide par Cléopâtre de Syrie pour donner à cette dynastie une fécondité que la consanguinité avait étouffée.

En zootechnie, le croisement consanguin est utilisé pour fixer les caractères dominants et les éleveurs ne sont pas peu

fiers des animaux primés, qu'ils cèdent aux amateurs munis de leur pedigree ou arbre généalogique... Mais la dégénérescence survient rapidement, surtout si les accouplements ont lieu dans la même parenté et oblige ultérieurement à une fécondation croisée. Il est à remarquer que les défauts s'accentuent à l'égal des qualités, ce qui frappe le public et l'incite à déconseiller les unions entre trop proches parents (cousins, oncle et nièce, etc.).

Mendel, par des études systématiques chez le rat, le pois, le drosophile, a déterminé les lois de l'eugénisme, de l'hybridité et du métissage. Il en ressort qu'il existe une limitation des croisements d'abord par la dégénérescence, puis par la stérilité consécutive des produits (mulets, certains passereaux, etc.).

L'exception se transmet seulement si elle recèle un ferment de progrès amplifiable chez les descendants. La nature sait apporter là encore le plus souhaitable des freins.

Son action sur l'homme civilisé est par contre assez réduite, car celui-ci s'est ingénié à améliorer au maximum les conditions de son existence et à y introduire les notions d'hygiène susceptibles d'en prolonger la durée. Par ailleurs, il a largement collaboré à la raréfaction de l'espèce en recourant à la guerre !

En temps ordinaire, le souci de diminuer les charges d'assistance aux malades et aux anormaux lui a suggéré des remèdes législatifs. Les méthodes ont été variables suivant les pays, partagés en tendances démocratiques et totalitaires.

Dans les premiers, il a été institué des consultations prénuptiales, afin d'éliminer les reproducteurs tarés. Elles sont obligatoires et tendent à instruire les futurs époux de leur état sanitaire et de l'éventualité de sanctions judiciaires et réparatives en cas de dommage.

Ces mesures, très souples, se fient à la conscience, l'honnêteté réciproque des époux, mais n'ont pu donner jusqu'à présent en France les résultats escomptés : les malades passent généralement outre au verdict et n'osent plus ensuite recourir à la loi.

Des mesures sévères, voire draconiennes, ont été prises dans les pays totalitaires. Hitler, dans Mein Kampf, *dégage l'observation suivante : « Il est certain qu'un jour viendra où l'humanité ne pouvant plus faire face aux besoins de sa population croissante par l'augmentation du rendement du sol, devra limiter l'accroissement du nombre des humains. Elle laissera la nature se prononcer ou bien elle essayera d'établir elle-même l'équilibre. »*

Le 14 juillet 1933, entrait en vigueur dans le Reich une loi instituant la stérilisation : 1° dans le cas de faiblesse mentale congénitale, idiotie, schizophrénie, épilepsie, malformations héréditaires importantes, etc.

La stérilisation, notons-le, est obtenue par la ligature des canaux déférents chez l'homme, des trompes utérines chez la femme. Elle devait être pratiquée contre la volonté même des intéressés, à partir de dix ans, pas à un âge avancé ou si le malade était interné et sous surveillance. Un tribunal de santé présidait à l'examen de chaque cas avant de statuer.

La stérilisation dans les cas précités est indéniablement excellente, car il est des « fécondations criminelles », ainsi que le démontre Aurèle Patorni dans son Livre sociologique, *mais les motifs qui la déterminent doivent rester purs et surtout exempts de fins politiques et raciales forcément arbitraires.*

En conclusion, nous ne pouvons mieux faire que de citer notre maître Sicard de Plauzoles, terminant ainsi, en 1935, sa leçon inaugurale à la Faculté de médecine :

« Je pense, quant à moi, que la paix du monde et l'avenir de l'espèce humaine sont liés à la limitation et à l'équilibre des populations. Réaliser dans chaque pays la population optima, organiser internationalement la production et la répartition des subsistances, organiser le travail pour tous, tel doit être le but commun des nations. »

Dr Yvonne MENNERET.

LE NUMERO 1 EST EPUISE

En conséquence, nous prévenons les futurs abonnés que, même s'ils le désirent, leur abonnement ne pourra pas commencer à partir du premier numéro.

Nous rappelons, puisque nous parlons abonnements, que le tarif de ceux-ci sera modifié dès le 1er janvier. Lire l'annonce en couverture n° 2.

Remembrances du bon vieux temps

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leurs gestes, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général, que s'ils s'avisaient d'être bons, cela irait à l'idolâtrie...

JE me remémorais cette affligeante remarque de La Bruyère en lisant dans la « grande presse » la description des scènes d'attendrissement qui suivirent l'heureux accouchement de la Très Haute Princesse Elizabeth d'Angleterre.

A en croire les journaux qui ont rapporté complaisamment les plus intimes détails de cet événement sensationnel, le bon peuple de la vieille Cité de Londres accueillit la nouvelle avec autant d'enthousiasme que s'il se fût agi de la naissance d'un nouveau Messie. Dans la rue, ce fut une frénésie de congratulations et d'embrassades. Des commères en cheveux se tapaient joyeusement sur les cuisses et des hourras sans fin ponctuaient l'envol des coiffures lancées très haut en signe d'allégresse...

Bien entendu, les professionnels de l'« encensoir » ont vu dans ces manifestations cocasses le signe d'une « renaissance spirituelle » qui justifie l'accord de leur servilité. Comme l'insecte stercoraire dans l'étron, ils sont parfaitement à l'aise lorsqu'ils peuvent plonger le nez dans le pot de chambre des puissants. On ne saurait donc s'étonner de leurs grimaces. Mais que penser du pauvre peuple qui paie de son labeur le velours, le satin et les broderies d'or qui décorent les somptueux palais de Saint-James et de Buckingham ? Comme le baudet de la fable qui était si fier de porter un beau cavalier, il admire naïvement l'opulence de ses maîtres et s'extasie devant ce luxe et cette lumineuse féerie qui lui semblent, à lui qui vit bien souvent dans un taudis, la réalisation d'un des tableaux magiques des Mille et une Nuits. Sans doute le peuple est-il resté un grand enfant qui se complaît aux charmes endormeurs de ces légendes d'Asie qui ont fait rêver tous les enfants du monde. Comme il croit aux dieux qui sont partout et qui ne se manifestent nulle part ou aux vierges mères qui conçoivent sans intervention physique, il croirait volontiers à ces princesses de légende qui glissent vaporeuses sur le traditionnel tapis enchanté et dont les parturitions échappent aux lois animales de la reproduction. Il reconnaît tout au moins une « essence supérieure » à ces grands personnages qu'il n'entrevoit qu'en des scènes étudiées, à travers le mensonge de l'apparat. Il croit à la « pureté métaphysique » de ces puissants qui n'échappent pourtant point à la vérole, aux coliques vertes, au gâtisme ou aux hémorroïdes, tout comme le dernier des vachers...

***

Pour nous expliquer les causes de la grande popularité de la princesse Elizabeth, on nous a conté de bien jolies choses sur sa bonté et son aimable caractère. Compte tenu de l'arrangement publicitaire, il faut avouer que la princesse a bien du mérite d'avoir conquis cette popularité grâce à des dons pacifiques, alors que l'histoire récente nous démontre qu'il est bien plus facile d'obtenir le même résultat par la bastonnade en série, les camps de concentration ou la balle dans la nuque... Il est de fait que les plus exécrables tyrans ont toujours bénéficié d'une certaine popularité, le plus souvent organisée par des plumes vénales habiles à célébrer leur « bonté » et leurs qualités d'esprit. Le fameux poète persan Saadi, l'auteur du *Jardin des roses*, avait raison de dire : « Si la peste distribuait des pensions et des places, la peste trouverait aussi des flatteurs et des serviteurs. »

La vénalité commence, l'ignorance et la stupidité emboîtent le pas. Et c'est bien l'ignorance qui suscita la prose emberlificotée de certains « gendelettres » empressés à faire des fioritures dans un panégyrique qui louangeait pêle-mêle la princesse, le rejeton déjà génial, la monarchie britannique au caractère traditionnellement libéral et la grande Elizabeth, celle du XVIe siècle, la fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn, cette amie de la France qui fut la protectrice des Arts, des Lettres et... de la colonisation.

La « grande Elizabeth », nous dit-on, fut une reine extrêmement populaire. On l'appelait la bonne reine « Bess » ; dans la rue, la foule l'acclamait bruyamment et les chapeaux voltigeaient dru autour de son carrosse... Les modernes thuriféraires du règne de la bonne reine Bess rapportent que son principal titre de gloire fut l'introduction à la cour de ce langage précieux qui fut connu sous le nom d'euphuïsme et qui, prétendent-ils assez audacieusement, annonçait déjà la sensibilité de l'époque romantique. Et ces messieurs concluent mélancoliquement : « C'était le bon vieux temps ! »

⁂

C'est en ce bon vieux temps de la reine Elizabeth que les insurrections irlandaises furent étouffées avec la plus grande vigueur.

L'illustre historien Lecky, dans son *Histoire d'Angleterre*, déclare : « *La suppression de la race irlandaise, au cours des guerres contre Shane O'Neill, Desmond et Tyrone, fut opérée avec une cruauté qui dépasse celle du duc d'Albe dans les Flandres et serait digne des sanglantes annales des Turcs !...* »

D'autres annalistes, comme Leland, ont rapporté, avec des détails horribles, comment les bandes de Pelham et d'Ormond, fidèles lieutenants de la reine, tuent les femmes, les petites filles, les malades, les vieillards ; comment, dans le pays de Desmond, après que toute résistance a cessé, les soldats forcent les habitants à s'assembler dans de vieilles granges où l'on crée l'incendie, pour abattre ensuite à coups de feu ceux qui cherchent à s'enfuir; comment on a vu des soldats enlever des enfants à la pointe de leur épée et les faire pirouetter en l'air dans leur agonie ; comment on a trouvé des femmes pendues aux arbres, avec des enfants sur leur sein, étranglés avec les cheveux de leur mère...

« L'épée ne suffisant pas, dit Lecky, *on a recours à d'autres moyens plus efficaces. Chaque année, dans la plus grande partie de l'Irlande, on supprime tout moyen de subsistance, on rase les récoltes et méthodiquement on fait mourir de faim toute la population...* »

Un haut fonctionnaire anglais, sir Georges Carew, calculait qu'ainsi, en 1582, dans la province de Munster, plus de trente mille individus étaient morts de faim, sans parler de ceux qu'on avait tués ou pendus.

« *La famine*, dit Leland, *est considérée comme le moyen le plus sûr et le plus prompt de réduire les rebelles...* »

C'était aussi l'avis du poète préféré de la reine Elizabeth, le doux idéaliste Edmond Spenser, auteur de *Fairie Queen*, qui déclare suavement *que les Irlandais, affamés, auront vite fait de se dévorer les uns les autres.* (*A view of Ireland*, p. 654.)

Voici l'état du peuple irlandais à cette époque, d'après Edmond Spenser, qui était lui-même bénéficiaire d'un joli lot provenant des terres confisquées : « *Du coin des bois, des glens, ils sortent, rampant sur leurs mains, car leurs jambes ne peuvent plus les porter. Ce sont des squelettes ! Ils parlent tels des spectres gémissants hors du tombeau. Ils mangent des carcasses pourries, heureux quand ils en trouvent ; ils vont déterrer les cadavres pour les manger. S'ils rencontrent un carré de trèfle ou de cresson, ils en font leurs délices, mais c'est chose de plus en plus rare. Bientôt il n'y aura plus d'êtres vivants dans ce pays naguère si riche et si populeux...* » (*Holinshed*, VI, p. 459.)

« *Cette année-là* (en 1582), disent les *Annales des quatre maîtres*, *on n'aurait entendu de Dingle au rocher de Cashel ni le mugissement d'une vache ni le cri d'un charretier...* »

C'est encore dans Lecky que nous lisons : « *Dans les fossés des villes, ou même dans la campagne, rien n'est plus fréquent que de trouver des cadavres en monceaux, la bouche verte d'avoir mangé de l'herbe ou des orties. Un jour Chichester, accompagné de quelques officiers, trouva trois petits enfants occupés à se repaître de la chair de leur mère morte.*

La famine autour de Newry finit par créer des crimes épouvantables : de vieilles femmes allumaient des feux pour attirer les enfants qu'elles tuaient et mangeaient... »

Comme il y avait une « fausse résistance » et une « vraie résistance », il y eut aussi, naturellement, des collaborateurs, comme le fameux Mac Murrough, des « traîtres », des agents « doubles » ou « triples »... tout comme à notre époque. C'est peut-être de ce temps-là que date cet amer proverbe qui circule encore en Erin : « Mettez un Irlandais à la broche, vous en trouverez toujours un autre pour la tourner !... »

C'est ainsi que, *broyée comme dans un mortier*, suivant l'expression de sir John Davies, l'Irlande fut pacifiée au bon vieux temps de la bonne reine Bess et de cette *sensibilité romantique* tant regrettée de certains esthètes qui alimentent leur petit cerveau dans les beuveries des brasseries à la mode.

⁂

Disons, pour être justes, que les successeurs de la bonne reine ne voulurent point rompre avec d'aussi sages traditions. Cromwell, « protecteur » de la République d'Angleterre, massacra, au nom de Jésus, une bonne partie de la population irlandaise, vendit comme esclaves, à la Jamaïque et aux Barbades, des milliers de femmes et d'enfants et parqua le reste dans la zone désertique du Connaught. *To Hell or Connaught !* En enfer ou en Connaught. Trois siècles plus tard, Hitler n'aura qu'à prendre exemple sur Olivier Cromwell. Hitler réalisera d'ailleurs cette prophétie du fameux Burke, qui prétendait que *le « Code pénal » de l'Irlande, édicté sous la reine Anne, pourrait fournir des instruments de torture à tous les persécuteurs de l'avenir, tout y étant prévu, calculé froidement, ingénieusement, la violence y donnant la main à l'hypocrisie, la perfidie à la corruption, l'apostasie et la délation y étant couronnées...* (*Works*, III.)

En 1727, Swift pouvait écrire que les paysans d'Irlande vivaient beaucoup plus mal que les mendiants d'Angleterre, et deux ans plus tard il produisait son célèbre pamphlet : *Modeste proposition pour empêcher les pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays.* En 1740, la famine faisait périr 400.000 personnes. Et ce n'était pas la dernière, puisqu'en 1848 un philanthrope nommé Tuke peut déclarer : « Les routes, en bien des endroits, sont des charniers, les cochers ne sortent guère sans rencontrer des cadavres et, la nuit, sans passer dessus... Et John Mitchell assure à la même époque que l'exacte compensation d'un dîner de famille dans une maison anglaise, c'est en Irlande une enquête de coroner avec ce verdict : « Mort de faim. » Le blé, l'orge, l'avoine, le bétail quittent l'Ile verte pour les ports anglais, ne laissant aux Irlandais d'autre choix que la mort lente ou la fuite sur des *bateaux-cercueils* vers cette Amérique qui porte leurs derniers espoirs, comme la Jérusalem portait ceux des peuples sémites.

Voici donc un siècle que John Mitchell s'écriait douloureusement : « Mieux vaut périr sous les baïonnettes de l'Angleterre que sous ses lois. » Depuis, les chaînes sont tombées, mais, dit un auteur contemporain, si les chaînes sont tombées, les dos restent voûtés à force d'avoir été courbés !...

⁂

Ces simples extraits des annales de la cruauté universelle pour démontrer aux hommes d'aujourd'hui qu'il est vain de se fier aux allégations superficielles des explorateurs de paradis perdus. Si notre époque les épouvante avec son chaos et ses menaces effarantes, ce n'est pas en remuant la boue des siècles qu'ils pourront retrouver les traces d'un « humanisme » qui n'a jamais eu sa place dans les plans des ambitieux qui ont toujours gouverné le monde. N'ayons donc pas le regret des bons vieux temps qui n'ont jamais existé. Il n'y a pas de choix à faire entre les systèmes d'oppression d'hier et ceux d'aujourd'hui. Il faut se souvenir que, selon la forte parole de Louise Michel, le pouvoir est maudit et qu'il ne peut apporter autre chose que faillite et désespérance.

S. VERGINE.

Il n'est pas de meilleure chair à canon que les gens ne possédant pour tout bien que le peu de terre qu'ils ont à leurs semelles. — IBSEN.

REVUE DES LIVRES par Serge

Jean BRADLEY : *Jours francs* (Ed. Julliard, 160 fr.).

On a beaucoup écrit sur les atrocités commises par les nazis. Au nom du christianisme miséricordieux, on chargea charitablement le peuple allemand tout entier des crimes horribles d'une bande de sacripants ivres de haine et de fanatisme. Aujourd'hui si ce jugement draconien est en partie revisé, c'est sous la pression des circonstances ; parce que des stratèges soi-disant clairvoyants voient la nécessité de jouer le pion allemand dans la proche mêlée de fous qui se déroulera, n'en doutons pas, sous le signe d'une « chevalerie » renouvelée.

Que ceux qui nient les causes réelles de ces crimes, et qui s'obstinent à les imputer à la race, à une race de proie, lisent donc « *Jours francs* », ils verront ce que peut faire la haine. Ils verront, à travers ce lyrisme enfiévré, des images affreuses, épouvantables, de ventres perdant leurs intestins, de têtes écrasées, de sexes sanguinolents. C'est le cauchemar que vécut l'auteur après l'arrivée des troupes américaines quand les déportés évadés de l'enfer purent se livrer à des représailles qui atteignirent les bourreaux et sans doute aussi des innocents... Seul Français parmi des déportés polonais et russes, l'auteur apporte là un terrible témoignage. « *Nous avons eu*, dit-il, *des gestes horribles, nous avons brûlé des maisons, pillé des villages, écartelé des êtres. Nous avons rendu une justice effroyable et primitive, nous avons ri du sang !...* »

D'aucuns ont déjà dit que la haine de ces déportés, la haine de ces martyrs était une haine justifiée, une haine sainte. Nous n'entendons point nous livrer à une analyse psychologique sur les haines qui sont justifiées et celles qui ne le sont pas. Il nous suffit de constater que le fanatisme engendre tout un réseau de haines qui se heurtent et s'opposent mais qu'aucune haine ne peut s'accorder avec l'idée de justice.

Robert LOUZON : *L'Ere de l'Impérialisme* (Ed. Spartacus, 70 fr.).

Partage du monde ou unité du monde, tel est, selon l'auteur, l'angoissant problème qui se pose devant notre civilisation qui paraît à bout de souffle. Dans cette forte plaquette, que tout esprit curieux ne peut se dispenser de lire, Louzon nous apporte, avec une puissance dialectique saisissante, de quoi méditer sur les destins de l'homme dont il n'exclut pas la disparition prochaine et totale...

Jules MOCH : *Le Communisme et la France.*

Dans cette plaquette nous trouvons l'historique de la grève des mines ainsi que les débats qu'elle provoqua dans cet antique Palais-Bourbon qui pourrait aussi bien s'appeler le Capitole de l'incompétence...

Cette documentation démontrerait, s'il en était besoin, que l'échec de la grève est dû principalement à l'intervention du Kominform qui agissait en fonction de la politique stalinienne sans nul souci des intérêts ouvriers.

Souhaitons que les travailleurs finissent par comprendre qu'ils font fausse route en transférant à l'Etat la propriété des moyens de production. Sans résoudre aucun des problèmes essentiels de l'époque ils réalisent un Centralisme générateur de la plus verte pagaïe et ils œuvrent au bénéfice exclusif de ces pantins sans âme qui voient la vie du fond de leurs bureaux, à travers leurs cascades de schémas et de statistiques. Qui ne s'aperçoit que le rôle de l'Etat dans la production n'est qu'un rôle de pieuvre ?

En fin de brochure, nous pouvons puiser dans les extraits copieux de la loi tchécoslovaque du 16 octobre 1948 et nous voyons ce qu'il en coûte de vivre dans une République « démocratisée façon Guépéou sous la protection d'un *Etat fort* ». En Tchécoslovaquie les moindres délits — même l'écoute de la radio étrangère — sont classés parmi les actes hostiles à l'Etat et sévèrement réprimés. Toute propagande dite antisoviétique est poursuivie, la délation encouragée. Quant au droit de grève il suffit de dire que quiconque, dans le but de nuire à l'Etat, n'effectue pas le travail qui lui est confié, est passible d'une peine d'un an à cinq ans de travaux forcés...

Marcel DUBOIS : *La Condition humaine et l'Atomique* (P. Clairac, 150 fr.).

Ce mémoire adressé à l'Académie des Sciences dispose en équations les véritables problèmes d'un monde sur lequel des thaumaturges de toute obédience se penchent avec une égale impuissance.

Adresser les livres concernant cette rubrique à : Revue Populaire, Bona, Nièvre.

Réinventer l'Homme

Oui, il se pourrait que tout cela disparaisse : ces merveilles de l'intelligence, ces civilisations dont Valéry disait qu'elles sont périssables désormais, cette beauté d'être de l'Homme. Oui, nous allons vivre des jours sans joie et des jours sans grandeur ; car le monde va bien mal et nous sommes loin de la souriante sagesse de Montaigne. Cela paraît ahurissant, rend muet, si l'on y songe rêveusement. L'idée d'une guerre nouvelle se promène à travers les continents. On en parle un peu partout. Un fatalisme qui n'a de morbide que les apparences souffle aux hommes l'inertie et l'acceptation. Le spectre qui hantait Hamlet s'est étendu démesurément et a pris un sens tout autre ; et ce quelque chose de pourri du royaume de Danemark a franchi depuis longtemps les frontières du drame shakespearien. Un conflit prochain entre les peuples apparaît comme la conséquence inévitable et logique du mouvement social dans l'inextricable enchevêtrement des intérêts, des passions et des anomalies de structure économique. L'idée imbécile semble vouloir l'emporter sur l'humaine valeur du sentiment. Cette première moitié du XXe siècle n'a pas le sens de l'Eternel. Ce siècle n'aime pas aimer ; et rien de grand ne se fait sans amour. Tout est là.

La mort rôde autour des gémissements de la vie. Et les voix les plus qualifiées n'osent plus s'élever pour secouer avec force les consciences endormies et tenter de sauver les mourantes. La Paix ! On en a tellement parlé ! Les sourds peuvent-ils entendre la musique ? Et puis, Jaurès n'est plus ; un jour, il est tombé, fracassé, au « Croissant » ; car la société opère la « liquidation physique » des poètes et des apôtres. « On ne tue pas un homme libre ; on l'assassine », a dit Armand Robin, silencieux et solitaire. La Paix ! Cela est devenu un mot de littérature, le signe symbolique d'un idéalisme fraternel que l'on chante aimablement, certains jours de fête, dans le cadre d'une douceur de vivre. Mais les hommes se sont-ils posé la question de savoir quand ils allaient faire entrer le rêve de paix dans leurs vies, pour le présent et l'avenir des générations ?

L'actuel panorama des faits ne permet pas un optimisme de commande, ni même l'entendement confiant des faibles. L'Europe et l'Asie saignent et brûlent encore et déjà les sphères directrices répètent des phrases vidées de leur substance et de leur pouvoir de résonnance intérieure. Les peuples ne sont même plus déçus. Les événements les dépassent et les entraînent vers de nouveaux crimes, sous le signe d'une conception mathématique de l'univers et d'un ordre logique à sens unique des choses. Les cerveaux réalistes se sont égarés dans le cercle doctrinal matérialiste. Ils attendent l'éclosion d'une société refaite dans laquelle il ne sera plus jamais question de se croire en règle avec le système bureaucratique central. L'angoisse métaphysique de Kafka et son monde « invivable » méritent de profondes méditations. Et la thèse lumineuse du *Zéro et l'Infini* est un avertissement admirable sur la route de la perdition de l'esprit de sensibilité. « La pensée entre en service », a remarqué Gide. Elle se prostitue dans ce qu'elle nomme l'action. Chacun se range dans le cadre codifié d'une doctrine, rêvant de l'imposer comme « la doctrine ». Le social a trahi sa cause sacrée en se servant de l'homme au lieu de le servir. Des mythes de fabrication à usage collectif dansent chez de misérables intellectuels de petit format privés de cet esprit de libre examen critique, auquel les Français tenaient tant depuis Voltaire. Marx prévoyait-il un prolongement de son édification d'un monde sous forme de ritualisation des vies et des rapports dans une habile synthèse des religions ? Dans cette inhumaine sécheresse des raisonnements modernes, le dieu des logiciens marche en aveugle et dicte un fausse philosophie, antiphilosophique car elle est contraire

à toute philosophie véritable, c'est-à-dire à tout esprit de recherche par la pensée « pure », puisqu'elle prétend s'imposer par la force de sa rigueur logicienne et la parade de ses fausses certitudes, que ses fidèles matérialisent en camps de concentration, Etats dans l'Etat.

Et dans cette attente de l'accomplissement des choses, les nations se laissent bercer, tout en prétendant l'inverse, au rythme de la fausse paix, occupées qu'elles sont de s'assurer un maximum de richesses extraites du sol. Dans Berlin, deux blocs s'affrontent et s'évaluent. Deux empires qui se guettent dans un immense chantier de démolition. Les hommes ont pris l'habitude de s'humilier et de respirer dans la haine et l'indifférence.

Il ne faudrait jamais s'habituer.

⁂

Mais voir le XXe siècle en se situant dans son cours serait une erreur. Certes, pendant que les hommes multipliaient les dimensions acquises du savoir et célébraient assez naïvement le culte de l'instituteur — l'instruction devait sauver l'humanité ! — leur inconscience emplissait toutes les atmosphères et leur hallucination collective empirait, les conduisant vers le synchronisme d'un Pluriel envahissant ; certes, l'homme libre va beaucoup souffrir, et sans doute va-t-il se trouver exposé régulièrement aux salves mortelles d'un peloton d'exécution, à l'aube d'un matin comme — et pourtant pas comme — les autres ; certes, les sciences vont s'attaquer aux solitudes de l'esprit, avec tout ce que cela comporte de possibilités apocalyptiques de démontrer à l'homme, une fois pour toutes, la dérisoire fragilité de sa maison en ne laissant à la surface de l'écorce terrestre que débris calcinés, futurs vestiges d'une termitière où la machine, invention de l'homme, a tué l'homme.

Eléments peu réjouissants d'une affreuse vraisemblance. Et cependant, il reste en l'homme des régions mystérieuses et des zones encore inexplorées, une sorte de flottement flou, point fou et difficile à saisir, qui fait écrire à André Breton : « d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement. »

Je veux parler de cette poésie du grand mystère humain dont les longueurs d'onde de l'intelligence sensible sont branchées sur le rythme palpitant du cœur, accord musical de l'âme. Est-il vraiment possible que ce « devenir humain », pour lequel tant d'hommes de courage et d'esprit luttèrent, aboutisse à un épanouissement triomphant des lois du chiffre et fasse revenir l'homme à l'argile par le relai de l'atome ? C'est en cessant de croire à l'immortalité de la vie de l'âme que le plus grand nombre des hommes risque sa perte. Il ne faut pas que les absurdes et trop nécessaires conventions l'emportent sur la beauté des émotions. Ce n'est pas ce siècle numéroté vingtième de l'ère chrétienne que je hais, c'est tout simplement ce que ceux qui le traversent en font. On ne vaut que par ce que l'on essaie de valoir. « Nous ne cherchons pas les choses, mais la recherche des choses », a dit Pascal. Eh quoi ! Le gouffre solitaire d'un Pascal et le « frisson » singulier d'un Baudelaire n'auraient-ils pas infiniment plus de prix humain dans l'infini et l'éternel que les progressions sans aucun génie des faux savants et des mauvais talents raisonneurs de notre époque ?

Ne plus connaître la radieuse et splendide intelligence de l'amour équivaut à mourir ! Il y a danger à ne plus aimer, car alors le cœur cesse de battre. Accaparés par les lois naturelles de la vie animale, perdus dans le vacarme à l'ordre désordonné (à l'antithèse, nous rejoignons Elisée Reclus et sa riche idée selon laquelle l'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre, paradoxe qui n'en est pas un mais qui peut faire penser intensément), les hommes des sociétés, inclus dans leurs classes respectives, se mécanisent, se transforment, et, à l'inverse de l'artiste, se perdent pour ne jamais plus se retrouver. Ici, nous abordons sans le vouloir la tragédie psychologique du Pluriel et le Singulier, vaste thème philosophique dont l'analyse ne tolère aucun partage, aucun arrangement : d'une part, une société pluralisée qui court à l'abîme; d'autre part, la méditation esthétique du Singulier, qui, pacifiste de son essence même, agit dans le non-engagement d'une

action antihumanitaire. En effet, l'histoire nous a prouvé et nous prouvera encore, ainsi que l'a dit Robin, par ailleurs, que dès que les hommes se groupent, ils commettent quelque erreur, se font des idoles, sombrent dans le sectarisme idéologique, dont le bolchevisme n'est qu'un avant-goût. Ce n'est que par le refus farouche de cette « humanité en fer blanc », ainsi que le disait un homme de lettres à son retour d'Amérique, que l'idée de paix entre les hommes aura une chance, si minime soit-elle, d'être entendue.

Se lancer dans une guerre au nom de la faim, au nom de la misère, au nom d'un espace vital, au nom d'une idée, ne saurait être une excuse valable. On ne se fait pas écouter par le bruit ; et le silence serait immédiatement plus efficace si le mouvement frénétique de la vie moderne n'était pas aussi assourdissant.

Les guerres provoquent un recul considérable de l'esprit et du progrès sentimental.

Certains moments du monde sont hostiles à la révélation spirituelle des peuples arriérés ou attardés. Nous vivons, je crois, l'un de ces moments.

Et les dernières années par nous subies indiquent un affaiblissement du potentiel de révolte et d'émotivité populaire, par rapport au siècle précédent. Zola ferait moins parler de lui, aujourd'hui, et son « J'accuse » n'irait pas aussi loin. Un tel climat résulte d'une fatigue des peuples, accentuée par les difficultés de vie économique et l'abrutissement systématique des haut parleurs de la politique au bavardage chaque jour plus grossièrement mensonger, et aussi, par un certain embourgeoisement des classes moyennes, balançant mollement entre le jeu habituel des revendications prolétariennes et la prudence traditionnelle de l'égoïsme conservateur. Cela veut dire aussi que, tout en tenant compte de l'évolution proprement sociale de l'espèce humaine en général, en Europe et aux Etats-Unis (en U.R.S.S. les aspects des choses sont autres), la misère de 1948-1949 est sensiblement moins cruciale que celle de 1848. Mais ne réduisons pas le monde aux dimensions d'un discours. De cela les économistes s'en chargent abondamment.

Il est assez facile de constater que la marée montante du commerce bouscule l'Art, insulte la vie et favorise une persistante médiocrité. Tout apport extérieur devient nul s'il n'est pas confronté avec le regard de la vie intérieure. Période de transition, mais fâcheuse car elle peut durer.

Ainsi, l'homme, pour un temps, a abandonné le sens de l'humain. Il raisonne et ne s'exprime pas. Je serais tenté de dire qu'il a cessé d'Etre. Pourtant, je n'ai pas le cœur à me rendre à une aussi facile évidence. Le sens historique m'empêche de précipiter une aussi nette et aussi catégorique conclusion. C'est précisément parce que je considère audacieusement que le désespoir est un grand penseur que je veux compter sur le défi orgueilleux de la Vie et le cri de grandeur des hommes libres. A cette heure où ma plume me fait tracer tant de contours graphiques, le soleil vient de soulever un coin d'ombre. On ne peut certes en dire autant de ce climat humain universel dans lequel le vaisseau de l'homme moderne semble de moins en moins se soucier de sombrer. Et quel calvaire attend l'homme seul ? Mais, plus que jamais, il convient de se grandir par un continuel dépassement. Ce siècle offre au penseur et au libertaire tous les moyens de mettre à l'épreuve son « métal », de le risquer, d'en faire une chose sublime. Il m'arrive de ne pas être très fier de l'espèce dont je suis issu, d'avoir mal pour ceux qui ne sentent rien, de frémir d'une sourde colère à l'adresse du carnaval de la société... Alors, je me dis qu'une telle laideur doit être rachetée par un peu de beauté et beaucoup de sacrifices, songeant à cet enfant juif, d'un livre très nu et très simple, qui réhabilitait le monde et les hommes en jouant avec son violon. Beaucoup d'enfants dont les visages purs avaient une parenté avec Mozart sont morts parce qu'on leur avait volé leur droit de vivre. En Chine, des milliers se couchent à terre, puis s'éteignent, d'usure, de détresse. Les années de guerre n'ont pas épargné les faibles. Et il y a encore des êtres qui ont faim ; des hommes dans des prisons.

Une année va finir ; elle ne nous aura rien apporté. Puisse le charmant Garry

Davis faire parler de lui encore plusieurs années, contrairement à ce que je crains. Un hiver, dont le commencement nous joue assez sympathiquement une comédie du printemps, s'écoulera. 1949 prendra la suite de 1948 avec, sans doute, la même tonalité et le même air boudeur ; ne nous illusionnons pas trop. Mais les fleurs humaines enivreront à nouveau de leur parfum. Cette jeune fille que vous avez croisée tout à l'heure sèmera encore, dès le renouveau, des éclats de rire de diamant. Il y aura de la chaleur, des lèvres brûlantes, des joies passagères, des éblouissements, des livres neufs, des étoiles dans les cœurs et des lueurs dans les yeux. L'innocence du plaisir côtoiera le crime. Des filles et des garçons découvriront Prévert. Verlaine titubera, durant sa promenade immortelle, dans « le vieux parc solitaire et glacé », près de la fontaine des amants. La Vie reprendra. C'est bouleversant, la vie. Des adolescents aimeront Gide, celui qui leur dit chaque année : « Jette mon livre et sors... » La sensualité embellira une nouvelle jeunesse. Des poètes feront semblant d'aimer la nature en poussant jusqu'à Nogent. Georges Charles me citera René Benjamin et terminera, peut-être, *Les Jeunes Amoureux qui écrivent sur l'eau...*

⁂

Oui, la vie sera encore belle ; pas pour longtemps, si tout ce monde n'a pas conscience de sa joie et de sa splendeur atmosphérique, mais elle sera, quand même... Des coups de feu s'échangeront, des terres trembleront, le pire, hélas ! viendra, si les hommes acceptent. Mais la LIBERTE restera impérissable, tant que quelques Charlot feront de la lumière avec leurs larmes, face à l'adversité.

Gide a écrit : « Savez-vous ce qui fait de la poésie aujourd'hui et de la philosophie surtout, lettres mortes ? C'est qu'elles se sont séparées de la vie. La Grèce, elle, idéalisait à même la vie ; de sorte que la vie de l'artiste était elle-même déjà une réalisation poétique, la vie du philosophe, une mise en action de sa philosophie, de sorte aussi que, mêlés à la vie, au lieu de s'ignorer, la philosophie alimentant la poésie, la poésie exprimant la philosophie, cela était d'une persuasion admirable. Aujourd'hui, la beauté n'agit plus, l'action ne s'inquiète plus d'être belle et la sagesse opère à part. »

Voilà exactement le divorce de la vie de l'homme moderne avec l'Art et avec la Pensée. Ici réside la cause la plus capitale de nos temps médiocres. Vous avez lu : « L'action ne s'inquiète plus d'être belle. » O remarque d'un sage lucide et clairvoyant ! Que les hommes retrouvent la voie des très « hautes exigences » et de certaines vertus délaissées, et, avec une prodigieuse allure, nous assisterons à l'avènement de l'ère d'une Civilisation purifiée, sauvée.

« Le salut est en vous », a dit Tolstoï. Comme cela est vrai ! Et quelle sottise il y a à le chercher toujours chez les autres, à l'extérieur.

Ne plus tuer ! Ne plus jamais tuer !

L'heure n'a peut-être jamais été aussi grave depuis un siècle et demi. Levons les yeux très haut ; nous en avons besoin. Il y a extrême urgence. Il n'est pas impossible que les dieux nous réservent quelque surprise. Pour que le devenir humain poursuive son mouvement perpétuel, l'homme réinventera l'homme ou bien périra.

La grande idée consisterait à inventer le jour où un universel chant d'amour jaillira, du fond du désespoir, pour tous les hommes épris de liberté et pour que les enfants ne soient plus jamais des cadavres mutilés ou des monstres, mais les reflets du génie Mozart.

« Continuons notre route par delà les tombeaux », a dit Gœthe.

Roger TOUSSENOT.

LA SANTE DE RAYMOND ASSO

Raymond Asso, qui collabore à *Défense de l'Homme* à partir de ce numéro, qui est de cœur avec nous depuis le début, se trouve actuellement couché sur un lit d'hôpital après avoir subi une délicate et très douloureuse opération.

Tous les amis de la revue, tous ses lecteurs, nous permettront d'être leur interprète pour souhaiter au grand artiste et dévoué camarade, un prompt et complet rétablissement.

CHRONIQUE PHILOSOPHIQUE

Dialogue et communauté

On m'excusera de ne pas suivre l'actualité, dans cette chronique, et de revenir sur des œuvres qui, pour avoir été publiées depuis un certain temps, n'en conservent pas moins tout leur intérêt, toute leur actualité. Je pense aujourd'hui à deux livres, parus en 1944 et 1945, d'inspiration et de forme très différentes, et d'où se dégage pourtant une même leçon, difficile à entendre dans les circonstances présentes, mais qui, précisément pour cela, mérite d'être entendue. L'un est *Le sens du Dialogue,* de Jean Lacroix (1) ; l'autre, *Communauté des grands esprits,* de M.-P. Nicolas (2).

M.-P. Nicolas est l'auteur d'un livre qui eut un certain retentissement avant la guerre et obtint les honneurs de la liste Otto : *De Nietzsche à Hitler.* Son dernier livre est le développement d'un *Essai sur la communauté des grands esprits,* paru pendant la guerre en Afrique du Nord. Le but de M. Nicolas est de montrer que « les hommes d'un certain rang sont généralement d'accord entre eux sur presque tout » (p. 13). Grâce à une érudition considérable, par d'heureux rapprochements et des citations bien choisies, il nous montre la communauté des vues des grands penseurs de tous les temps et de tous les lieux sur tous les grands problèmes d'ordre moral qui intéressent l'humanité.

M. Jean Lacroix est bien connu par les brillantes études qu'il publie régulièrement dans la revue *Esprit,* par les belles conférences qu'il donne tant en France qu'à l'étranger et par ses livres (*Personne et Amour, Vocation personnelle et Tradition Nationale*) où un constant souci de l'actualité ne nuit en rien à la hauteur et à la profondeur des vues. Dans *Le sens du Dialogue,* fait de courts chapitres écrits sous l'occupation, il illustre cette idée que « la conscience [...] est le dialogue » (p. 7).

Assurément, sur bien des points, l'athéisme et le scientisme de M.-P. Nicolas s'opposeraient au christianisme et au spiritualisme de Jean Lacroix. Mais c'est en raison précisément de ces oppositions qu'il nous est précieux de constater leur accord sur un point fondamental. Ce qui anime, en effet, nos deux auteurs, c'est une chose bien rare aujourd'hui : le souci de comprendre. Qu'il s'agisse de communauté ou de dialogue, c'est toujours le même refus d'une originalité stérile et le même souci de penser humainement. Reprenant une formule de M. Nabert (*Eléments pour une Ethique*), Jean Lacroix écrit : « A aucun moment une conscience n'est capable d'un accroissement d'être qu'elle n'en soit redevable tout d'abord à son dialogue avec une autre conscience » (p. 9) et M.-P. Nicolas cite un mot de Confucius : « Je ne naquis point doué de science, je ne suis qu'un homme qui aima ses prédécesseurs et fit tous ses efforts pour acquérir leurs connaissances » (p. 167). Hors de cet « universel concert des grandes âmes », comme dit encore M.-P. Nicolas (p. 169), il n'y a point de pensée véritable. Penser consiste à repenser, nous disait notre professeur de première supérieure préparatoire, et nous qui, pleins de l'ambition propre à l'adolescence, ne rêvions que constructions originales et pensées inédites, il nous semblait que nous entendions mal. En fait, nous n'entendions point du tout. Persuadés que tout ce qui a été pensé autrefois ne devait nous être d'aucun secours aujourd'hui, nous ne pouvions comprendre que l'on s'attardât à Platon ou à Kant. Habitués, par la préparation du baccalauréat, à jongler avec des idées qui nous restaient étrangères et à opposer des théories figées en des formules artificielles, il nous était difficile de croire à la communauté des grands esprits et de dialoguer avec eux. Jean Lacroix note bien cette expérience décevante du professeur et de l'examinateur : « s'il trouve encore quelques élèves ou candidats qui sachent écrire, il n'en trouve plus aucun qui sache lire » (p. 9). C'est que tout adolescent traverse une crise d'originalité qui lui interdit de comprendre cette belle parole de Nietzsche, citée par M.-P. Nicolas (p. 166-167) : « Nous sommes plus qu'un individu, nous sommes une chaîne entière. » L'enseignement de la philo-

sophie se heurte à cette difficulté qu'il est donné à des jeunes gens qui prennent conscience de leur individualité et sont conduits par là à s'opposer violemment à tout ce qui n'est pas eux. Cette « crise de négativité », comme disent les psychologues de l'enfance, est naturelle chez l'enfant de 3 à 5 ans et chez l'adolescent ; il est fâcheux qu'elle se prolonge chez l'adulte. Après avoir pensé par les autres puis contre les autres, nous disait encore notre professeur, il faut enfin savoir penser avec les autres et pour les autres.

L'éducation et la culture reviennent toujours à apprendre à lire. Savoir lire c'est savoir penser. « La vraie lecture doit être un dialogue avec l'auteur » dit Jean Lacroix et M. Alquié termine sa préface à la traduction française de la *Critique de la Raison pratique* (p. XXXII) par ces lignes : « Une bonne lecture suppose toujours l'amour du texte, et quelque volonté d'approbation. Mais cet amour et cette volonté sont rares, surtout à notre époque de culture hâtive, où la mémoire d'une formule est prise fréquemment pour la compréhension d'une idée, où le goût du nouveau nous interdit de méditer longtemps les pensées éprouvées, et où l'impatience d'être nous-mêmes nous fait souvent quitter trop tôt l'école des maîtres. »

Il est remarquable que MM. Nicolas, Lacroix et Alquié, de même que le professeur dont je parlais plus haut, ont subi, à des titres divers, l'influence d'Alain. Aucun philosophe, peut-être, n'a eu autant qu'Alain ce souci de comprendre les maîtres. Ses anciens élèves s'accordent unanimement à reconnaître qu'il ne pouvait parler d'aucun auteur sans le faire aimer, sans donner le désir de le lire. On devine sans peine quels fruits les étudiants pouvaient tirer d'une lecture abordée dans de telles dispositions ; non point des critiques, des réfutations, mais une compréhension féconde. « Dès que l'on a bien compris, dit Alain (*Histoire de mes pensées*, p. 84), il n'y a plus rien à critiquer. Je suis assuré qu'il en est de même pour tous les auteurs qui méritent d'être lus. Et c'est par ce long travail, que j'appelle pieux, que l'on arrive au contact de l'Humanité réelle, où tout s'accorde, où tout se résoud, où il ne se trouve pas de pensée qui n'ait quelque suite admirable. »

Faire ses humanités, comme on dit si bien, c'est s'intéresser à l'Humanité, devenir vraiment un homme ; c'est refuser cette solidarité purement mécanique, dont parle Durkheim, pour atteindre à une solidarité vraiment humaine. C'est en ce sens qu'Auguste Comte avait raison de dire que l'Humanité est composée de plus de morts que de vivants. L'Histoire doit être mieux que « la résurrection du passé » ; elle doit être la découverte de l'éternel dans le passé. Le véritable historien de la philosophie n'est pas celui qui cherche ce qu'il y a de particulier dans un auteur, mais celui qui cherche l'universel. L'original, dans le commun langage, ce n'est pas l'homme de génie, c'est le fou, celui qui ne peut s'intégrer à la communauté humaine. Les grands esprits sont grands par ce qu'ils ont d'humain et non par ce qu'ils ont d'original. Ou plutôt la véritable, la saine originalité est humaine. « La plus folle de toutes les erreurs, observe Gœthe, c'est de croire que l'on perd son originalité en reconnaissant les vérités que d'autres ont déjà reconnues » (M.-P. Nicolas, p. 167). La communauté des grands esprits, c'est la communauté humaine — et c'est par le dialogue que l'on s'insère dans cette communauté.

Cette communauté est encore tout idéale. « Le monde moderne, remarque Jean Lacroix (p. 9) est rempli d'individus monologuant qui, sans jamais accueillir autrui, s'opposent et se heurtent. » Là est le mal, pour le penseur comme pour l'homme d'action. L'absence de dialogue avec autrui engendre le fanatisme, c'est-à-dire l'impuissance à sortir de soi pour comprendre les autres. Ce fanatisme est l'âme des passions d'où sort la guerre sous toutes ses formes. L'esprit de dialogue est un esprit de paix ; c'est l'esprit d'accord, l'esprit d'entente. Ne pas entendre autrui, c'est refuser de s'entendre avec autrui ; c'est l'esprit de guerre. Mais il ne suffit pas que l'on soit deux pour qu'il y ait dialogue ; il faut encore que chacun des deux interlocuteurs s'efforce de comprendre l'autre. Dans les discussions, on se contente trop souvent d'opposer ses propres affirmations aux affirmations de l'adversaire. Ce n'est pas dialoguer, c'est seulement mêler deux monologues. Et l'étincelle qui jaillit alors du heurt des opinions n'est pas l'étincelle de la vérité, c'est l'étincelle de la haine. Apprendre à penser, c'est apprendre à aimer. Si l'Humanité peut être sauvée, c'est la culture qui sauvera l'Humanité.

Georges PASCAL.

---

(1) Editions de la Baconnière. Neuchâtel, novembre 1944.

(2) Fasquelle, éditeurs. Paris, 1945.

L'ère des trusts

L'ERE des trusts *débute vers* 1875, *s'affirme dans les deux dernières décades du XIXe siècle, atteint son apogée dans la première décade du XXe jusqu'à la guerre de* 1914, *se prolonge assez péniblement jusqu'à la guerre de* 1939 *sous un climat tourmenté où s'amoncellent les nuages de la « planification » et du « totalitarisme », entre, après cette guerre, dans une phase crépusculaire.*

L'âge d'or des trusts coïncide, en France, avec l'épanouissement de la IIIe République. Nous en suivrons le processus à travers la sidérurgie, *dont nul ne peut nier qu'elle anime le progrès mécanique et qu'elle procure à la civilisation moderne ses aspects les plus caractéristiques. Toute l'économie des peuples, qui pourrait et qui devrait tendre à créer l'abondance, à généraliser le confort, est sous sa dépendance.*

Mais la guerre l'est d'une façon beaucoup plus immédiate. La guerre étant la préoccupation constante des Etats, leur raison d'être en quelque sorte, il n'est pas d'Etat qui n'ait souci d'élever au plus haut point son potentiel sidérurgique. Servante-maîtresse des Etats, ou bien la sidérurgie contraindra l'Etat à l'obéissance, c'était le cas des trusts, ou bien l'Etat forcera la sidérurgie à lui obéir et nous aurons l'Etat totalitaire. *Une position intermédiaire impliquera un* modus vivendi *entre la sidérurgie et l'Etat et nous serons alors en régime d'économie dirigée, d'économie mixte à tendance planificatrice, régime hybride dans lequel les nations de tradition libérale se trouvent actuellement engagées et qui est appelé à évoluer vers le totalitarisme.*

Il n'est pas sans intérêt de faire revivre un processus dont l'aboutissement est clair, mais dont les grandes lignes se dissimulent à la vue des générations nouvelles, lesquelles sont maintenues systématiquement dans l'ignorance des faits antérieurs à leur maturité. Le livre de l'histoire se ferme, pour les adultes, aux années 1920 *et pour les très jeunes aux années* 40. *Cette ignorance entretenue fait d'ailleurs partie de l'attirail tactique de l'Etat et des grandes formations politiques qui se disputent le pouvoir. De tout temps, la naissance et la formation de l'homme ont été contrariées et combattues, et si le régime libéral, même le régime des trusts, admettaient encore un certain type électoral, les régimes vers quoi s'orientent les sociétés modernes ne sont compatibles qu'avec un type d'homme-masse, d'homme-robot...*

I. — PHYSIONOMIE DES TRUSTS

Les inventions déterminantes

Une série d'inventions auxquelles les théoriciens socialistes de l'époque n'ont pas prêté grande attention — ils n'en ont enregistré les effets qu'après coup — ont donné naissance à la sidérurgie proprement dite. Vers 1860, en Angleterre, Bessemer dotait l'industrie du fer d'un appareil, le convertisseur, propre à produire de l'acier. Quelques années plus tard, en France, l'ingénieur Pierre Martin, de Fourchambault, construisait son premier four à sole qui, équipé du foyer de Siémens, produisait également de l'acier.

Jusque là l'acier était un métal précieux obtenu en partant du fer et réservé à quelques usages seulement. Le fer lui-même était obtenu en petites quantités, onéreusement, au moyen de procédés à main extrêmement pénibles. (Le métier de puddleur était un métier d'enfer.) Au surplus, le fer n'était pas susceptible de tous les emplois. Trop malléable, trop peu résistant, il était impropre à des efforts soutenus. La construction et le machinisme exigeaient un métal de qualité supérieure que la sidérurgie allait être en mesure de leur procurer à profusion. (D'autant que le four Martin

se prêtait aisément à la production de toute la gamme des aciers de qualité requis par les différents usages.) Donc, qualité de métal, production décuplée, économie de main-d'œuvre et de fatigue humaine, prix moins élevé, telles devaient être sur le plan technique les conséquences des inventions de Bessemer et de Pierre Martin.

Dans un domaine contingent, toujours vers la même époque, la réalisation, par Otto, d'un moteur à explosions fonctionnant suivant le cycle à quatre temps imaginé par Beau de Rochas allait donner le branle à la motorisation industrielle, jusqu'alors dominée par la machine à vapeur, fixe et de médiocre rendement. De fil en aiguille, on en viendrait aux moteurs à air carburé, aux prototypes de l'automobile, puis de l'aviation. Ici encore une vraie révolution s'accomplit. Dans l'immédiat, les moteurs Otto ou leurs dérivés permettaient l'utilisation de l'énergie incluse dans les gaz de cokeries et de hauts fourneaux qui, jusqu'alors, se perdaient dans le bleu. Un gain immense pour la sidérurgie.

A ces noms d'Otto, de Beau de Rochas, de Bessemer, de Pierre Martin, de Siémens, il convient d'ajouter, quoique en second plan, ceux de Thomas et Gilchrist. Vers 1880, ces deux chercheurs entreprirent de modifier le garnissage du convertisseur afin de le rendre susceptible de traiter des fontes chargées d'impuretés, telles les fontes provenant de minerais phosphoreux. C'était, en effet, un défaut du convertisseur de Bessemer d'exiger des fontes pures issues des minerais de choix dont les gîtes importants n'existaient qu'en Angleterre, en Suède, en Espagne. Les plus fortes réserves continentales, notamment du nord-est français, étant constituées par des minerais contenant du phosphore, ne pouvaient servir à rien aussi longtemps que la sidérurgie ne serait pas en possession d'un moyen de déphosphoration. Le mérite de Thomas et de Gilchrist fut de lui fournir ce procédé. Dès lors, les sidérurgies française et allemande, celle-ci surtout, purent prendre tout leur essor.

La puissance sidérurgiste était née. Les unes après les autres, les petites usines disparurent, s'intégrèrent dans les grandes. Les grandes se concentrèrent dans les régions riches en minerai ou en charbon. Il se constitua, à une cadence rapide, des usines géantes. L'ère des trusts ne tarda pas à s'ouvrir, le trust étant corrélatif à la concentration industrielle.

La guerre de 1870 et la bourgeoisie française

Jusqu'à ces années 60-70 de l'Empire dit libéral, la France, j'entends le pays, j'entends le peuple, était le premier pays, le premier peuple du continent. Malgré les saignées napoléoniennes, malgré l'abominable tuerie de 48, la classe ouvrière, dans son ensemble, était demeurée vivante, ardente, pleine de sève. Une élite d'avant-garde, telle qu'aucun peuple n'en a jamais fourni, trouvait en elle une large audience. Proudhon pouvait se permettre d'écrire un livre aussi lourd d'humanité que *De la Justice dans la Révolution et l'Eglise,* il savait qu'il éveillerait des échos... La bourgeoisie enrichie ne vibrait pas à l'unisson du peuple. Loin de là. Elle en avait peur. Elle trouvait l'Empire trop libéral. Elle rêvait d'un régime qui serait sien, d'un régime où elle ferait la pluie et le beau temps et qui lui permettrait d'amasser beaucoup d'argent, un régime d'*ordre moral*. Aussi quand elle vit l'Empire s'empêtrer dans des intrigues et finalement se laisser manœuvrer, puis tomber dans le traquenard, ses hommes, qui voyaient clair, ne firent-ils rien pour prévenir l'événement. L'Empire abattu, eux s'installeraient, à la condition préalable que la classe ouvrière serait mise à la raison. Il y avait alors les plus fortes présomptions de croire que Badinguet ne tiendrait pas devant Bismarck et que Bismarck se montrerait un vainqueur accommodant. La bourgeoisie était capitularde. Le peuple ouvrier, lui, ne se résignait pas à la défaite. La classe ouvrière à Paris avait assez de diable au corps pour tenter l'impossible et qui sait ? Ce patriotisme insurgé, c'était l'occasion fournie à la bourgeoisie, appuyée sur ses Versaillais, la lie des provinces, commandés par le marquis de Gallifet, bourreau galonné aux ordres du sinistre Thiers, d'en finir avec la classe ouvrière.

La « répression » de la Commune fut une exécution en masse, une exécution préméditée qui s'accomplit sous l'œil narquois de Bismarck et avec son accord tacite ou formel.

Mais la bourgeoisie française ne s'est jamais relevée de cet assassinat. Désormais, elle sentirait peser sur elle la puissance allemande. Désormais, elle serait frappée d'un complexe d'infériorité insurmontable. Désormais, elle s'enfoncerait de plus en plus dans l'insanité.

L'unification allemande

Bismarck, en frappant avec adresse aux endroits qu'il sentait vulnérables, avait formé l'unité géographique, politique et administrative de l'Allemagne. En même temps, il avait révélé le peuple allemand à lui-même et développé ses deux principes de vie sociale, longtemps refoulés : la force et l'organisation communautaire, sous l'égide de l'Etat. Il avait réalisé en pratique ce que les théoriciens allemands avaient conçu en théorie. Le bismarckisme s'identifie au *prussianisme*.

Entre celui-ci et le *marxisme*, la différence n'apparaît pas tellement grande. Le marxisme est un mélange de mosaïsme, mis à la sauce scientifique, et de prussianisme pur. Il n'est nullement surprenant que Bismarck ayant entrepris d'unifier économiquement l'Allemagne et fondé les trusts, sous le nom de *cartells*, vers 1875-1880, ait reçu les approbations de Bebel, le chef de la social-démocratie, qui l'assura que la social-démocratie était par elle-même une excellente école de militarisme.

Nous noterons que si des découvertes, des inventions déterminent bien des mutations dans l'ordre matériel des choses, il faut qu'interviennent d'autres forces, des forces de nature différente, idéologiques, politiques, etc., pour fixer l'orientation générale de l'évolution. Aussi longtemps que ces forces n'agissent pas, l'état de choses demeure stationnaire ou ne subit que des modifications de surface. C'est ce qui s'observe notamment en Angleterre où le libéralisme s'est maintenu intégralement jusque vers 1930. Il n'est pas même besoin que des courants de forces se greffent sur des mutations d'ordre industriel pour qu'elles déterminent de profondes et durables métamorphoses de l'ordre social. Voyez la Russie.

Les cartells.

En quoi consistaient les cartells allemands ? Ils consistaient en des accords entre producteurs se traduisant par l'institution de bureaux de vente communs, intermédiaires obligés entre la clientèle et la collectivité des usines associées, et par la création des comités directeurs fixant les prix et imposant à chaque participant un quantum de production. La réglementation des ventes impliquait la réglementation et le contrôle de la puissance de production : machinisme, outillage, service de comptabilité, de correspondance, etc.

La sidérurgie, avec son Syndicat des fontes à Essen, son Syndicat de l'acier à Dusseldorf dominait toute la situation. Rien n'était plus simple d'ailleurs que le fonctionnement des cartells. Chaque société adhérente recevait le chiffre maximum de son tonnage d'acier brut à produire et à mettre en œuvre. Suivant l'état du marché, le comité directeur réduisait d'un certain pourcentage le taux de production de chaque société. Maîtres absolus du marché intérieur, les cartells se proposaient d'intensifier les exportations et, éventuellement, de dominer le marché mondial. A cet effet, et toujours avec l'appui du gouvernement, les membres du cartell avaient établi entre eux un système de primes à l'exportation permettant à chaque adhérent, travaillant pour le dehors, de profiter, pour l'approvisionnement en matières premières, de prix particulièrement avantageux et, en conséquence, de livrer ses produits à des conditions défiant toute concurrence. Ce système devait être dénoncé plus tard, sous le nom de *dumping*, comme un mode de concurrence particulièrement déloyal.

L'esprit animateur des cartells allemands était un esprit hostile au libéralisme, un esprit d'anti-Renaissance, d'anti-89. Il était facile aussi de discerner une « volonté de puissance » pangermaniste. Pratiquement, les cartells substituaient l'organisation communautaire à l'individualisme libéral et bourgeois, qui n'est pas, notons-le bien, le véritable individualisme.

Grâce à leurs puissants moyens, à la pléthore des matières premières, houille et minerai, à une technicité savante toujours en éveil, à un esprit d'auto-discipline qu'on ne trouve nulle part ailleurs qu'en Allemagne, grâce aussi à une main-d'œuvre compacte extraite des campagnes surpeuplées et qu'enrégimenterait la social-démocratie, les trusts allemands

instauraient automatiquement, mais en complet accord avec l'Etat, une planification par en-bas, promouvaient un courant de réformes sociales, tel qu'aucun pays d'Europe n'en connaissait, et élevaient par paliers successifs le potentiel économique et militaire de l'Allemagne à une puissance telle que la Grande-Bretagne s'en trouverait mortifiée et se verrait contrainte, à moins qu'elle ne se fasse à l'idée de sa déchéance et abdique sa tradition, de réagir sans retard, avec violence.

La Grande-Bretagne

L'Angleterre n'avait pas vu avec déplaisir l'Allemagne abaisser la France en 1870. Son inquiétude venait alors de la France. Elle ne pouvait prévoir que l'ascension de l'Allemagne unifiée lui causerait un jour un plus grand sujet d'inquiétude. Telle était son avance industrielle et si riche son empire que, maîtresse des routes maritimes et terrestres, elle avait pu se croire à l'abri des mutations qui affectaient l'ordre des nations européennes.

Chez elle aussi, une concentration industrielle s'était produite, mais lente et méthodique. De puissantes unités s'étaient constituées qui, assurées de débouchés individuels, n'avaient pas éprouvé le besoin de se souder, de s'organiser. Elles continuaient de jouer entre elles le *fair play* et c'est à peine si elles se souciaient de rénover leur outillage. Servie par une pléthore de charbon et de minerai d'excellente qualité, la sidérurgie britannique se maintenait au premier rang. Elle devait cependant être rattrapée, puis dépassée par la sidérurgie allemande, et amenée à faire cette constatation pénible qu'il lui était désormais impossible d'accroître ses tonnages : appauvrissement des gîtes, difficultés de s'approvisionner à l'extérieur, fermeture des marchés mondiaux... A tous les carrefours de l'univers, sur toutes les routes du monde, elle verrait le pavillon allemand flotter triomphalement. Alors seulement la Grande-Bretagne commencerait à s'émouvoir. Et ce serait le rapprochement avec la France, l'*Entente cordiale...*, qui amorce un processus, dont les premières manifestations susciteront en Allemagne la peur de l'*encerclement*. Sous l'effet de cette crainte, le Kaiser parlera de maintenir son épée aiguisée et sa poudre sèche, s'adonnera à des gestes spectaculaires et dangereux, tel le coup d'Agadir. Encore quelques années et il suffira d'un déclic pour déclencher une guerre qui, allant au delà des buts qui lui étaient assignés, consommera la ruine du libéralisme et celle des trusts eux-mêmes.

Le Comité des Forges et la IIIe République

La sidérurgie française s'est développée dans le sillage de la sidérurgie allemande. Cela s'explique par le voisinage des principaux gisements de minerai et par le fait de la pénurie de charbon qui rendait le centre sidérurgique de l'Est tributaire du coke de la Ruhr.

Mais si la géologie établissait un contact naturel entre deux sidérurgies et une sorte de parallélisme dans leur développement, il s'en faut que l'esprit directeur, l'idée-force, fût la même. Les cartells allemands étaient au service d'une politique, et donc obéissaient à l'Etat. Les trusts français mettaient l'Etat à leur service. Leur objectif n'était pas d'exporter, c'était de produire à la mesure du marché français, y compris naturellement les colonies, sous la protection d'une barrière douanière efficace.

Le dispositif de ventes consistait en des *comptoirs* ou syndicats dont les opérations portent sur une région ou un groupe régional et sur un produit déterminé. Le quantum de chaque adhérent est fixé au prorata de sa capacité de production. En dehors du quantum, chaque entreprise est libre d'accroître sa production, le surcroît ne pouvant être écoulé qu'à l'extérieur. Pour les approvisionnements, surtout pour le charbon, s'étaient constitués des consortiums se proposant des recherches minières et l'obtention de concessions ou de participations. Ces consortiums opéraient à l'intérieur et à l'extérieur, notamment en Belgique et en Rhénanie. Sur le plan social existaient, pour toutes les branches de la sidérurgie et de ses succédanées immédiates, des chambres syndicales, en connexion étroite avec un organisme central, le *Comité des Forges ;* l'ensemble était fédéré dans une union des industries métallurgiques et minières.

Le cerveau moteur de la sidérurgie était le Comité des Forges. Fondé en 1864,

au moment du démarrage, et adapté à la législation sur les syndicats, il avait pour objectif légal l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels et commerciaux de la sidérurgie. On aura une idée de la puissance matérielle acquise par cet organisme en considérant que, en 1914, le Comité des Forges groupait 252 entreprises produisant 97 % du tonnage de fonte ; 63 usines produisaient 95 % du tonnage d'acier et sur ces 63, 14 usines géantes à elles seules assuraient la production des trois cinquièmes de la fonte et des deux tiers de l'acier. Les capitaux investis étaient, en francs-or, de l'ordre de 1 milliard et demi et les effectifs au travail s'élevaient à plus de 200.000 ouvriers.

C'est donc sous l'impulsion et le contrôle serré du Comité des Forges que s'est produite en France l'évolution de la puissance sidérurgique. Il faut savoir reconnaître à ce cerveau coordinateur et planificateur des capacités hors pair qui ont fait son renom dans le monde entier, ce qui, à l'heure actuelle encore, en dépit de tous les avatars, est le plus sûr atout restant aux mains du gouvernement de la IVe République pour défendre ses positions sur le plan international. Cet atout, on comprend que les petits hommes installés aux leviers de commande aient assez de prudence pour ne le point galvauder. Et c'est pourquoi la sidérurgie, l'industrie fondamentale, l'industrie-mère, est à l'abri des « nationalisations » qui, si elles l'atteignaient, ruineraient du même coup ce qui demeure du potentiel du pays et provoqueraient instantanément la rupture des arcs-boutants extérieurs qui assurent encore un certain équilibre et quelque robustesse à l'édifice...

La mission essentielle que s'est imposée le Comité des Forges était d'inscrire, à la manière d'un sismographe, toutes les mutations, toutes les altérations ou modifications d'équilibre résultant des causes les plus diverses, techniques, commerciales, politiques, diplomatiques, géodésiques, etc., et d'y faire face par des moyens adéquats. Aucun problème ne lui échappait et à chaque problème une solution était donnée. S'il fallait que l'Etat intervînt, la suggestion lui en était faite. Et toute suggestion avait le caractère d'un ordre, parfois d'un commandement impératif. Le personnel gouvernemental de la IIIe République, on le conçoit, n'avait rien à refuser à une congrégation économique de pareille taille. D'ailleurs les principaux postes des administrations et les leviers de commande politiques étaient régulièrement occupés par des hommes inféodés plus ou moins directement au Comité des Forges : hommes d'affaires, avocats-conseils, hommes de paille, hommes-liges. Tous ces serviteurs de la sidérurgie et de la haute banque étaient appuyés par une presse bien stylée, parce que bien payée.

Georges Sorel a pu dire avec raison que de toutes les formes gouvernementales, celles qui sont dites républicaines et démocratiques sont les plus souples, les plus fructueuses pour le capitalisme, mais ce sont aussi celles qui coûtent le plus cher.

Toute l'histoire de la IIIe République est en réalité l'histoire du Comité des Forges. Elle est dominée par le colonialisme. Dès que, par ses prospecteurs, ses aventuriers ensoutanés, ses missionnaires bottés, ses aventuriers et ses condottières, le Comité des Forges avait vent que quelque part existaient des richesses inexploitées, des sources d'approvisionnement, ou bien des débouchés possibles, la machine diplomatique et guerrière entrait en fonctionnement. Cela se traduisait par des « pénétrations pacifiques ». On leur donnait pour prétexte l'évangélisation des peuplades arriérées ou mieux encore l'initiation des populations sauvages aux bienfaits et aux joies de la civilisation européenne... La IVe République subit le choc en retour des pénétrations pacifiques perpétrées par la IIIe. Et il n'appartient pas à nos duhamels d'effacer de la mémoire des descendants des victimes, en leur faisant contempler les monuments, les routes, les casernes, les hôpitaux, etc., l'horreur des crimes originaux, des spoliations, des atrocités sans nombre qui, de nos jours encore, n'ont pas pris fin... Nos duhamels ont la mémoire courte. S'ils se souvenaient du propos que tint à la tribune du Palais-Bourbon, un requin fameux du nom d'Etienne : « L'or appelle le fer » — propos qui est passé à l'état d'axiome — peut-être n'auraient-ils pas l'inconscience de s'étonner et l'impudeur de s'indigner, que les peuples colonisés, c'est-à-dire cru-

cifiés, n'aient qu'une idée, un désir : se débarrasser d'un joug sanglant.

L'or appelle le fer ! Mais le fer enfoncé au cœur du Maroc pour en faire jaillir l'or noir fut bien près de nous amener une pénétration qu'on ne qualifierait plus de pacifique. Si, au lieu d'un Caillaux, un Etienne ou un Delcassé se fût trouvé au gouvernail, la nation française n'y coupait pas à ce moment-là. Ce ne devait être, hélas ! que partie remise...

II. — ASPECTS SOCIAUX

J'ai esquissé à grands traits la physionomie des trusts dans trois pays d'Europe — laissant de côté les Etats-Unis qui se tenaient en dehors des affaires européennes (1) *— et montré, succinctement, quels étaient leurs propensions, leur esprit, indiqué la nature des relations qui s'établissaient entre les Etats et les trusts, à chaque stade de leur développement sous des régimes demeurés nominalement libéraux, rassemblé les éléments d'un drame qui réduirait ses promoteurs au rôle peu glorieux d'apprentis sorciers.*

Sans anticiper, arrêtons-nous à quelques aspects sociaux contemporains préfigurés par les trusts.

Progrès matériel

Se rendant maître des marchés, les trusts supprimaient sur leur domaine la concurrence, la compétition. Il leur était loisible d'imposer leurs prix, de lancer telle ou telle fabrication de leur choix, de susciter des besoins factices, d'alterner l'abondance et la pénurie, de pratiquer le « malthusianisme » ou, au contraire, de submerger le marché à leur fantaisie. Il se peut qu'en ligne générale en résultassent un accroissement des moyens de vivre, une élévation du niveau d'existence se répercutant jusque sur les catégories sociales inférieures. A la rigueur, on admettra que, par rapport à l'état social antérieur, inhérent au libéralisme, les trusts réalisaient un certain progrès matériel d'ensemble. On ne peut guère contester que la condition de l'homme au travail ne se fût améliorée sous certains rapports et notamment sous le rapport de la sécurité.

Par la magie de leur organisation, par la puissance de leurs moyens, par la perfection de leur outillage, les trusts pouvaient aspirer à la plus grande « efficience ». Par l'application de procédés scientifiques, tels que taylorisme, travail à la chaîne, travail en série, standardisation, rationalisation, etc., ils postulaient les plus hauts rendements de l'homme associé et en quelque sorte rivé à la machine. La machine automatique suppléant la main-d'œuvre qualifiée, les trusts parvenaient ainsi à résoudre mécaniquement les problèmes de main-d'œuvre, au risque d'engendrer le chômage technologique. Là où une main-d'œuvre massive était nécessaire, comme dans les mines, le recrutement ouvrier, devenu impossible dans les campagnes, en raison de la faible densité de population et de l'attrait particulier qu'exerçaient les grandes administrations d'Etat ou de villes sur la jeunesse, c'était le cas en France, le recrutement portait sur des pays à gros potentiel démographique et prenait, dans les premiers temps tout au moins, l'allure d'une véritable traite des blancs.

(1) Les trusts américains ont assez peu de points communs avec les trusts européens. Leur formation et leur épanouissement ont obéi à la loi de la jungle pure et simple. Les gros mangeaient les petits sans y mettre des formes. La classe ouvrière elle-même était sous la juridiction absolue des magnats qui équipaient des briseurs de grèves professionnels, les « pinkerton », et envoyaient à la potence ou à la chaise électrique les éléments avancés du prolétariat, à qui étaient attribués des actes de violence.

A la longue, ce gangstérisme s'est policé, s'est enveloppé de formes juridiques. L'Etat a été amené à sévir. Sous Roosevelt, les trusts ont été mis au pas dans une ample mesure. Depuis, ils n'échappent pas au contrôle gouvernemental et supportent une sorte de planification.

Certains trusts du type vertical, comme les usines Ford, par exemple, émettent la prétention de réaliser socialement un mode d'organisation du travail qui, tout en assurant la plus grande « efficience », sauvegarde au physique et au moral la personnalité du travailleur...

Paternalisme

Dans leur phase de plein épanouissement, c'est-à-dire passée l'époque 1900, les trusts ont développé des « services sociaux », s'inscrivant sous la rubrique générale du *paternalisme*. De grandes cités ouvrières furent édifiées selon les meilleures règles de l'urbanisme, comportant crèches, écoles, chapelles, hôpitaux, salles de fêtes, églises, terrains de sports, etc. D'autre part, s'annexaient à l'usine des cantines, des économats, des salles de douches, des réfectoires, des salles de repos et même des cinémas. L'usine géante se forgeait un univers à elle, s'entourait d'une atmosphère imperméable aux influences externes.

Le trust nationalisé

Quand, à la suite d'un processus catastrophique, l'Etat serait conduit à mettre la main sur les « industries-clés » — que les magnats n'étaient pas fâchés de lui abandonner, étant donné leur délabrement — l'Etat hériterait de tout un système, de tout un ensemble d'institutions. Il n'aurait à toucher à aucun rouage. Toutefois, la métamorphose des cadres techniques et commerciaux de l'organisation capitaliste en cadres étatisés et l'adjonction à ces cadres de fonctionnaires de carrière ne manqueraient pas d'avoir des répercussions sur la marche des entreprises. La première et la plus grave est sans doute l'évanouissement de toute responsabilité personnelle. Dans le système capitaliste, la responsabilité joue à tous les échelons. L'ouvrier qui fait mal son métier, qui s'acquitte mal de sa tâche est congédié. L'ingénieur qui commet des bévues est cassé aux gages. Le directeur qui fait « manger de l'argent » est renvoyé. Ainsi le veut la loi du Profit. La faillite ou la fermeture sanctionne en fin de compte les infractions à cette loi.

L'entreprise nationalisée, elle, se soustrait à toute règle comptable. Elle n'a cure des prix de revient. Si d'aventure, elle se soucie d'équilibrer son bilan, elle demande au budget de combler le déficit et elle élève à volonté ses prix de vente. Les fonctionnaires jouissent d'un statut d'irresponsabilité totale. N'importe qui peut être mis à n'importe quelle place pour accomplir n'importe quelle besogne. L'important est que chacun, à quelque poste qu'il soit, sache se « couvrir ». Et c'est généralement facile. Que risque le fonctionnaire pris en flagrant délit d'incapacité ou de malversation ? Une mutation. Une « affectation » autre et qui, le plus souvent, se traduira par de l' « avancement ».

Toute entreprise nationalisée s'imprègne nécessairement d'esprit fonctionnaire. Les ouvriers eux-mêmes n'y échappent pas, quoiqu'ils ne jouissent pas des prérogatives et des immunités du fonctionnaire. Leur poussée massive se transmet de bas en haut. Et, comme l'Etat-Patron — son personnel politique lui-même s'est identifié à des fonctionnaires — a imaginé, en s'inspirant des Etats totalitaires, un système de salariat dit à « éventail », qui lie par le moyen de coefficients la base au sommet, toute « revalorisation » à la base entraîne automatiquement une revalorisation sur tous les gradins. Il est difficile aux gradés de se mettre en travers. Ils auraient plutôt tendance à fomenter la poussée de la piétaille ouvrière. L'Etat, pour ne pas perdre la face, cède bon gré mal gré. Il est le prisonnier de ses fonctionnaires et serviteurs qui ont la force de l'étrangler. Le contribuable, le consommateur, l'homme quelconque font régulièrement les frais de ce jeu singulier.

Produisant peu, produisant mal, développant un parasitisme phénoménal, les nationalisations ruinent et épuisent un pays. Accomplies dans les conditions où elles l'ont été en France, elles n'ont eu d'autre objectif que de satisfaire aux visées démagogiques des partis, dont l'un, le plus puissant, passé depuis dans l'opposition, a été le prémoniteur de la politique gouvernementale dite de la « Libération ». Ce parti peut se flatter d'avoir fourbi contre le régime ploutodémocratique une arme qui pourrait devenir mortelle. La logique des choses veut qu'au terme d'une évolution, qui peut être précipitée catastrophiquement, l'Etat devienne totalitaire. Alors l'Etat sera en pleine possession de ses moyens, s'affirmera maître absolu, imposera sa volonté et exigera de ses sujets et serviteurs qu'ils lui obéissent sans murmure et le servent sans arrière-pensée, sinon avec zèle. Il en est bien ainsi dans la patrie du prolétariat...

Socialisme et communisme

Tant qu'il ne se produit pas dans l'évolution sociale de solution de continuité, les idéologies ressortissant aux faits matériels, se développent selon une ligne générale sinueuse, mais ascendante, qui fait que les fils, sans être détachés de la tradition, sont plus avancés que les pères. Ainsi en était-il du mouvement socialiste ouvrier en France, jusqu'à 1870, jusqu'à la Commune.

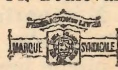
Quand l'ère des trusts s'ouvrit, vers 1875, la première Internationale se disloqua. Cependant son esprit ne mourut pas. On en trouve des traces jusqu'aux premières années du XXe siècle, postérieurement à l'affaire Dreyfus, quand s'ouvre l'ère catastrophique. La première C.G.T. était encore toute imprégnée de proudhonisme. Il faut cependant observer que la tradition ne s'était réellement conservée que chez les travailleurs de la petite et moyenne entreprise. La grosse industrie, les trusts, développaient une mentalité qui se prêtait merveilleusement à une exploitation électorale. En marge du courant socialiste populaire et humaniste, en marge même du syndicalisme, un courant dominant à tendances nettement politiques s'affirme sous l'égide de Karl Marx. (On dit qu'au terme de sa vie, Karl Marx, voyant l'abus que faisaient de sa doctrine des épigones venus de l'opportunisme, se déclarait non-marxiste.) C'est naturellement en Allemagne que le courant se propagea avec le plus de célérité. Le prestige du vainqueur ne pouvait manquer de jouer en sa faveur auprès des intellectuels bourgeois désireux de s'installer dans des postes confortables.

Néanmoins, si le socialisme électoral et le syndicalisme idoine, s'alimentant dans l'ambiance des trusts, rétrécissaient considérablement les horizons moraux et humains du socialisme traditionnel, ils supportaient, malgré tout, l'échange et la confrontation des idées, des thèses, des doctrines. Ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom assez impropre de communisme ferme tout horizon, répudie tout idéalisme, interdit toute discussion. On peut y voir une mystique. Mais il s'agit surtout d'une tactique appropriée à la conquête du pouvoir qui se mue ensuite en une technique gouvernementale pour Etat totalitaire. La genèse du communisme et son épanouissement sont des phénomènes consécutifs au catastrophisme qui a avili la condition humaine et suscité un type amorphe ne réagissant qu'à l'état grégaire, à l'état de masse, au commandement. Cette évolution régressive relève du fatalisme et tant que l'ordre de faits, qui a les trusts au point de départ et à l'arrivée l'Etat totalitaire, ne sera pas radicalement inversé, le communisme aura du vent dans les voiles. Aucune force de nature politique ne pourra opposer une digue efficace à son cheminement. D'autant qu'il entr'ouvre des perspectives agréables à des conducteurs de masses, à des techniciens de l'organisation, à de puissants cerveaux planificateurs. Quant les synarques du Comité des Forges, de même les princes d'Eglise, seront las des dieux incertains et inconstants du libéralisme, ils pourront fort bien, et sans que les masses y comprennent goutte, se donner un diable, un diable qui, pour eux sera bon enfant. Nous les avons vus hier flirter et collaborer intimement avec des régimes qui condamnaient sans ménagement les ploutodémocraties. Ce n'est un secret que pour ceux-là seuls qui se refusent à voir clair que des intelligences se nouent, que des contacts s'établissent et que des collusions se produisent en profondeur entre les grands capitaines d'industrie, dont les conceptions dynamiques se trouvent mises en échec par les forces d'inertie que leur oppose le système d'économie mixte, et les chefs d'un Etat qui leur paraît en mesure de planifier l'Europe. Il y a les idéologies de surface, mais c'est souterrainement que cheminent les vraies forces constructives et réalisatrices.

RHILLON.

Directeur - Gérant : Jean BÉRINGER

LES IMPRESSIONS MODERNES
31, boulevard de Strasbourg, PARIS



Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Entretien avec les Lecteurs

POUR LES ABONNEMENTS

Nous avons annoncé, dans le second numéro, avoir obtenu, au 21 novembre, exactement 1.130 abonnements. Au 21 décembre, le nombre de nos abonnés se monte à 1.423 seulement, alors que nous espérions dépasser les quinze cents.

Nous serions-nous montrés maladroits et pour avoir trop clairement souligné, au début, notre satisfaction, aurions-nous malgré nous ralenti l'effort des amis qui se seraient dit : Pas besoin de nous presser, la revue a le vent en poupe et peut se passer, pour le moment, de notre concours.

Assurément, *Défense de l'Homme* est bien vue, elle plaît à qui la lit, mais il y a tous ceux qui ne la connaissent pas et qu'il faut toucher, il y a tous ceux qui hésitent à s'abonner et qu'il faut convaincre. Et c'est votre rôle à vous, les abonnés de la première heure.

Vous avez le droit d'exiger de nous de continuelles améliorations dans la présentation de cette revue — et nous vous entendrons. Nous avons le droit, en revanche, de compter sur vous pour la faire lire et lui trouver toujours des abonnés nouveaux.

Cette fois encore, mais à notre grand regret ce sera la dernière, vous recevrez en supplément et gratuitement un second exemplaire du numéro 3. Employez-le judicieusement et agissez en sorte qu'il procure à *Défense de l'Homme* un nouvel abonné pour ses étrennes.

VENTE AU NUMERO

Nous ne pouvons pas mettre la revue en vente dans les librairies et les kiosques, ce serait trop onéreux. Pour risquer l'aventure il faudrait en tout cas disposer de gros capitaux. Il ne peut donc en être question maintenant.

Ce genre de diffusion est malgré tout nécessaire si nous voulons recruter constamment de nouveaux lecteurs, si nous tenons à répandre toujours plus *Défense de l'Homme.*

A l'heure actuelle, 95 camarades ont senti l'urgence d'une telle propagande et ont répondu à nos appels. 95 qui vendent bénévolement chaque mois près de 1.000 exemplaires.

Ce n'est pas si mal déjà ; c'est toutefois nettement insuffisant. Et nous attendons que d'autres dépositaires rejoignent les premiers. Un petit effort est donc demandé aux militants les plus actifs.

POUR PRENDRE DATE

Pour que la revue vive normalement et équilibre son budget, elle a besoin au moins de 3.000 abonnés et d'une vente au numéro de 2.000 exemplaires.

Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte, puisque nous parlons budget, pour déclarer que personne n'est appointé à *Défense de l'Homme*, que toute la besogne y est faite gratuitement et que, dans les chiffres indiqués ci-dessus, il n'y a place pour aucune indemnité, pour aucun salaire.

Ne vous alarmez pas. La revue ne court nul danger. Tout se déroule aussi bien que nous l'avions prévu.

Au mois d'octobre 1949, après douze mois d'existence, nous aurons atteint tous les résultats escomptés — nous le pressentons nettement dès aujourd'hui.

En attendant, comme il nous faut combler le déficit, nous vous convierons bientôt à une très belle fête l'après-midi du dimanche 13 mars, dans la grande salle de la Mutualité. Prenez-en note et dites-le partout. Ce sera une fête exceptionnelle dont le programme se déroulera cinq heures durant, dans une atmosphère de franche camaraderie.

⁂

Permettez-moi, à présent, de vous souhaiter, amis lecteurs, une bonne année, à vous et aux vôtres ; de souhaiter du bonheur à tout le monde, afin d'être assurés d'avoir notre part.

Louis LECOIN.